TANTE AURÉLIE

ŒUVRES D'ANDRÉ THEURIET

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Mademoiselle Guignon (4e mille). . . . . 1 vol.
Le Mariage de Gérard, suivi de **Une Ondine** (6e mille) . 1 vol.
La Fortune d'Angèle (3e mille) . . . . . 1 vol.
Raymonde, suivi de **Le Don Juan de Vireloup** (8e mille) 1 vol.
Le Filleul d'un marquis (Nos enfants) (5e mille). . . . . 1 vol.
Le Fils Maugars (Nos enfants) (6e mille). . . . . 1 vol.
Tante Aurélie (Nos enfants) (12e mille). . . . . 1 vol.
Toute seule (6e mille) . . . . . 1 vol.
Mme Heurteloup, La Bête noire (Nos enfants) (6e mille) . . 1 vol.
Hélène (Nos enfants) (13e mille). . . . . 1 vol.
Sous Bois (9e mille) . . . . . 1 vol.
Le Journal de Tristan (3e mille) . . . . . 1 vol.
L'Affaire Froideville (8e mille) . . . . . 1 vol.
Gertrude et Véronique (6e mille). . . . . 1 vol.
L'Amoureux de la Préfète (11e mille) . . . . . 1 vol.
Reine des Bois (12e mille) . . . . . 1 vol.
Le Mari de Jacqueline (8e mille) . . . . . 1 vol.
Jeunes et Vieilles Barbes (Nos enfants) (7e mille) . . . . 1 vol.
Flavie (8e mille). . . . . 1 vol.
Contes de la Primevère (8e mille) . . . . . 1 vol.
Lys sauvage (9e mille) . . . . . 1 vol.
Contes de la Marjolaine (5e mille). . . . . 1 vol.

DANS LA PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 4 fr. le volume.

Raymonde, avec deux dessins de DELBOS. . . . . 1 vol.
Contes de la Forêt, avec deux dessins de REICHAN, gravés par JASINSKI . . . . . 1 vol.

DANS LA NOUVELLE COLLECTION

à 2 fr. 50 le volume.

Le Bracelet de turquoise, avec un dessin de REICHAN. . . 1 vol.

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 20536.

T415t

NOS ENFANTS

TANTE AURÉLIE

PAR

ANDRÉ THEURIET

DOUZIÈME MILLE

15-5-793
28/8/20

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

Tous droits réservés.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PREMIÈRE PARTIE

I

Aux sons lugubrement rythmés de toutes les cloches des églises de Villotte, le cortège sortait de la maison mortuaire et se répandait dans la rue : — d'abord un clergé nombreux, avec les hautes croix d'argent dressées en avant de chaque paroisse et scintillant vivement au soleil de mai; puis les cinquante enfants de l'hospice cheminant sur deux files, chacun un cierge à la main; les plus petits trébuchant dans leur soutane noire trop longue, les aînés entourant le corbillard empanaché, dont quatre dames en grand deuil tenaient les cordons et derrière lequel marchaient les sœurs de Saint-Charles, baissant dévotement leurs amples coiffes blanches vers leurs doigts occupés à égrener un chapelet. Les deux servantes qui avaient soigné la défunte suivaient immédiatement, le mouchoir sur les yeux et jouant bruyamment le rôle des pleureuses antiques. A distance convenable, soutenu par son ami et confrère le docteur Boisselier, apparaissait le mari, Amable Desrônis,

médecin en chef de l'hôpital et du bureau de bienfaisance, inspecteur des pharmacies du département et chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre. Cravaté de blanc, irréprochable de tenue, il semblait écrasé par son chagrin. Sa tête nue et ballante s'affaissait douloureusement tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre; des sanglots soulevaient sa poitrine et secouaient son dos sous l'habit noir; des plaintes inachevées entr'ouvraient par moment ses lèvres crispées, comme s'il eût parlé en rêve. Les curieux qui regardaient le convoi à l'abri de leurs persiennes entre-bâillées, ne pouvaient s'empêcher de murmurer : « Le pauvre garçon, son affliction est navrante! » La pensée que cet homme, qui sanglotait comme un simple mortel, était le médecin le plus occupé et le plus considéré de Villotte, ajoutait à l'intensité de l'impression produite par cette douleur solemnement expansive. — A la suite du veuf, et comme pour accroître encore cette pénible impression, marchaient, escortés par un parent, les jeunes enfants de la défunte : Sosthène et Camille, noyés de larmes tous deux. Enfin derrière, en masses profondes, tenant toute la largeur de la chaussée, se succédaient les amis de la famille, les fonctionnaires de la localité, les clients du docteur; puis, tout au bout, fermant la marche, le groupe noir des dames en deuil.

En cheminant à pas comptés, les assistants échangeaient des propos de circonstance :

— C'est le grand convoi?

— Oui, les trois paroisses y sont... L'enterrement coûtera gros.

— Desrônis a toujours aimé la pompe; m'est avis

qu'il y a un peu d'ostentation dans tout cet étalage.

— Mais non, je vous assure, le docteur adorait sa femme.

— La pauvre dame a été vite enlevée!

— Une péritonite... Ç'a été foudroyant.

— Quel âge avait-elle au juste?... Trente-cinq ans?

— Non, trente-quatre... Six ans de moins que Desrônis.

— Le pis c'est qu'elle laisse deux jeunes enfants.

— Oui, une petite fille de douze ans et un garçon qui en a quatorze...

— Une lourde charge pour un homme que ses occupations appellent constamment hors de chez lui.

— Bah! il se remariera.

— Allons donc, il n'y songe guère!... Regardez-le... Il fait peine à voir.

La tête du convoi entrait déjà dans l'église des Augustins, que le reste du cortège défilait encore le long de la rue des Tanneurs. Desrônis avait pris place dans le premier banc près de la grille du chœur, et les deux enfants se tenaient debout à côté de lui. Peu à peu, les invités pénétraient dans la nef et se rangeaient : les hommes à droite, les femmes à gauche, puis des pas lourds résonnaient et le cercueil, soutenu par quatre vigoureux porteurs, était amené lentement vers un catafalque où on le déposait sous un grand poêle noir, traversé d'une croix blanche, entre deux rangées de cierges allumés. Alors, remontant dans le chœur, les chantres entonnaient en faux-bourdon la première phrase de l'*introït* : « *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* » Les larmes du père et des enfants

redoublèrent et le docteur s'affaissa sur son prie-Dieu, la tête dans les mains.

Tout ce qui l'entourait exaltait sa douleur et lui faisait sentir plus amèrement la cruauté du coup qui le frappait, le vide que la défunte laissait derrière elle, la solitude morfondante qu'il allait trouver en rentrant au logis. — C'était dans cette même église qu'il s'était marié quinze ans auparavant. Au delà du catafalque noir et blanc, à travers la lueur fumeuse des cierges funèbres, il se revoyait conduisant dans le chœur sa jeune épouse, la jolie Fanny de Lisle toute blanche dans sa robe de moire et son voile de tulle frissonnant. L'autel était décoré de plantes vertes, et derrière le couple montait doucement l'odeur des bouquets des quatre demoiselles d'honneur assises à côté des quatre amis du marié. Ce même docteur Boisselier qui l'assistait à cette heure, avait été l'un de ses témoins, et ces quatre dames en deuil agenouillées à chaque coin du cénotaphe étaient justement les demoiselles d'honneur d'autrefois. Pourquoi l'une d'elles n'avait-elle pas été emportée de préférence à Fanny? Ce choix brutal et aveugle fait par la mort irritait le docteur comme une injustice. — Elle était si nécessaire à la maison qu'elle emplissait de sa gaieté et qu'elle dirigeait avec tant d'activité et de bonne humeur! On eut dit qu'elle n'avait qu'à regarder les choses pour les mettre en ordre. Les enfants l'adoraient et elle savait se faire obéir rien qu'en levant le doigt. Maintenant qu'allaient-ils devenir sans elle?... Tandis qu'il se plongeait dans le souvenir de ses bonheurs conjugaux, désormais ruinés, la phrase du *Dies iræ* alternait avec les mugis-

sements du grand orgue; les enfants de chœur chantaient :

Quid sum, miser, tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus?

Et les sanglots de Desrônis redoublaient. A l'offertoire, le curé assisté d'un enfant de chœur portant un plat de métal, vint à la grille du maître-autel, avec sa patène d'argent. Il est d'usage à Villotte que tous ceux qui assistent à un enterrement aillent processionnellement à l'offrande. Ils déposent une pièce de monnaie dans le plateau de l'acolyte; le prêtre leur fait baiser la patène, et ils retournent à leur place dans le même ordre. Desrônis se leva avec ses enfants et se soumit le premier au cérémonial, puis il revint à son banc et, debout à côté de Boisselier, il assista au défilé, tandis que l'orgue envoyait sous la voûte de la nef de graves et lentes modulations. La cérémonie dura longtemps et, à travers son chagrin, Desrônis ne put réprimer un sentiment de vaniteuse satisfaction en constatant que toute la ville était là. A mesure qu'un personnage d'importance passait devant lui, il y avait comme une éclaircie sur ses traits désolés, et ses yeux se mouillaient doucement. A la fin il n'y put tenir et se penchant vers Boisselier qu'il poussa du coude : — Le préfet et le président du tribunal sont venus ! soupira-t-il d'une voix émue. A quoi le confrère Boisselier répondit par un pli dédaigneux des lèvres, où l'on pouvait lire une jalouse affectation d'indifférence.

Pendant cette procession qui n'en finissait plus, les

figures des deux confrères étaient curieuses à observer.

De taille moyenne, bien pris dans ses vêtements noirs taillés à la dernière mode, Amable Desrônis était le modèle du provincial élégant et correct. Sa physionomie ouverte n'avait rien de la solennité ni de la sévérité qu'affectent généralement les membres du corps médical. Au premier aspect, sa moustache finement épointée, ses cheveux châtains coupés en brosse lui donnaient l'air d'un officier en civil plutôt que d'un médecin. Ses yeux bleus saillants, son nez proéminent et son front découvert, un peu fuyant, dénotaient une intelligence ordinaire, douée de plus d'imagination que de réflexion; son teint coloré, ses lèvres charnues et son menton grassouillet indiquaient un tempérament sanguin et inflammable. A la façon dont il portait sa tête et dont il bombait sa poitrine, même au plus fort de cette crise douloureuse; à la secrète satisfaction qui gonflait ses narines à mesure que les notabilités de Villotte se présentaient à l'offrande, on devinait un homme content de lui et fier des marques de considération qu'on lui prodiguait. — Boisselier, au contraire, avec sa redingote noire démodée, ses gants de filoselle, sa barbe d'un blond roux mal taillée, son profil ingrat et chagrin, offrait le type du médecin de campagne, dédaigneux des élégances mondaines. Son front haut et carré, ses yeux gris au regard perçant, ses lèvres minces et sardoniques ne laissaient pas de doute sur la vivacité de son intelligence, mais l'ensemble de l'individu avait l'aspect rogue et pédantesque d'un pion mécontent de son sort. L'interminable défilé de l'offrande semblait l'agacer; ses doigts courts tortillaient

impatiemment l'un de ses gants, et tandis que son compagnon trouvait dans cet empressement du public un allègement à sa peine, les regards aigres du médecin campagnard, jetés à droite et à gauche, semblaient prendre en pitié cet étalage des comédies et des vanités humaines.

La triste cérémonie prit fin cependant. Après l'absoute, les porteurs retirèrent la bière du catafalque pour la replacer sur le corbillard. En voyant manier rudement par les quatre croque-morts le cercueil où reposait le corps délicat et tant aimé de sa Fanny, M. Desrônis eut un geste de protestation; les sanglots lui remontèrent aux lèvres, et les enfants, à la vue des larmes de leur père, se mirent de nouveau à pleurer bruyamment. Boisselier entraîna son ami; on sortit de l'église et le cortège se reforma lentement dans la rue.

La distance est longue de l'église au cimetière, qui est situé en pleine campagne, au bas du versant de vignes faisant face à la ville haute. Pendant le trajet, la douleur de Desrônis eut le temps de s'évaporer un peu au grand soleil; il y eut une accalmie; après un long silence, il crut convenable d'adresser la parole à son compagnon:

— Mon vieux Boisselier, dit-il, je t'impose une rude corvée!

— Mon cher, reprit l'autre d'un ton sentencieux, l'amitié a des droits imprescriptibles... Je fais pour toi ce que tu ferais pour moi, le cas échéant.

— Je souhaite qu'une pareille épreuve te soit épargnée!

— Nous y passerons tous, répondit philosophiquement Boisselier.

— Mes pauvres enfants! soupira Desrônis en tournant la tête vers Sosthène et Camille qui le suivaient, leur mère leur était si indispensable!... Que vont-ils devenir quand je serai hors du logis?

— Envoie-les à Renesson, chez leurs grands parents... L'air de la campagne les fortifiera, et je te promets de les faire travailler avec mon gamin.

— Me séparer d'eux! s'écria Desrônis navré, jamais!

— C'est du sentimentalisme! répliqua le médecin de Renesson en haussant les épaules.

On entrait au cimetière; le corbillard roulait lentement et ses roues faisaient crier le sable de l'allée tournante. Quand on arriva près de la fosse où allait disparaître le cercueil de Fanny, les sanglots secouèrent de nouveau la poitrine de Desrônis. Tandis que le prêtre psalmodiait les dernières prières, il regardait alternativement la bière déjà inclinée vers le trou noir, et les massifs en fleur du cimetière. Il s'indignait de ce que le soleil brillait, et de ce que les roses s'épanouissaient à l'heure où la mort lui prenait sa femme. Quand le cercueil eut glissé dans la fosse en rabotant sourdement les parois et qu'on eut retiré les cordes, la cérémonie pénible de la dernière aspersion commença. Desrônis tenait à la main l'aspersoir et agitait désespérément les bras, en murmurant d'incohérentes paroles d'adieu. Boisselier, choqué de cette douleur trop expansive, tentait de vains efforts pour arracher son camarade du bord de la fosse.

Alors une vieille dame maigre, élancée et très alerte

malgré son âge, se détacha du groupe des femmes en deuil et s'emparant avec vivacité du bras du veuf, elle l'entraîna dans une allée voisine, après avoir fait signe à Boisselier d'emmener les deux enfants.

— Allons, Desrônis, dit-elle d'un ton décidé et affectueux tout ensemble, un peu de courage et de raison!.. A quoi bon te donner en spectacle?... Viens!... Il y a une voiture à la porte du cimetière pour toi et tes enfants, et je vais vous ramener chez vous... Docteur Boisselier, donnez la main aux petits, et en route!...

II

Dans le salon encore en désordre à la suite de la funèbre cérémonie de la veille, Amable Desrônis, la vieille dame et les deux enfants causaient à mi-voix, comme on parle dans les églises ou près d'un mourant. Bien que la défunte ne fût plus au logis, il semblait que son départ était trop récent pour qu'on osât élever la voix dans la maison que son cercueil venait de quitter. Les persiennes, à peine entre-bâillées, ne laissaient passer qu'un jour assourdi. Sosthène et Camille se tenaient sur leur chaise dans la pose ennuyée et inquiète d'enfants peu habitués à supporter longtemps une attitude douloureuse ou immobile. Enfin, las de la contrainte qu'ils s'imposaient, ils quittèrent leur siège, et se glissant dans l'embrasure de la fenêtre, ils se mirent à regarder le va-et-vient de la rue derrière les rideaux blancs soulevés. Desrônis et sa vieille amie restèrent seuls en tête-à-tête sur le canapé.

— Aurélie, disait le docteur, c'est peine inutile!... Je

ne pourrai jamais m'y habituer... Quand je songe qu'il y a quatre jours nous nous parlions encore... Et puis plus rien, plus rien!... Non, il me semble que c'est un cauchemar.

— Je conviens, répliquait Aurélie, que le ciel t'a envoyé une rude croix. La pauvre Fanny était trop jeune pour mourir et le bon Dieu aurait dû plutôt prendre une vieille bique comme moi...

A quoi M. Desrônis, emporté par sa douleur, répondit par un geste qui pouvait passer pour un acquiescement.

— Mais, s'empressa de reprendre Aurélie, ce n'est pas à nous à juger la Providence; nous n'avons qu'une chose à faire: suivre droit notre chemin jusqu'au bout.

Aurélie était une grande personne maigre, osseuse, ayant la poitrine plate et une longue figure encadrée dans des anglaises d'un blanc jauni. Ce qui frappait surtout dans cette figure, c'étaient de beaux yeux limpides, couleur noisette, une bouche très large et un front étroit et busqué, coupé à la racine du nez par deux plis verticaux qui indiquaient l'effort d'une volonté opiniâtre et réfléchie. Sa toilette, comme sa coiffure, avait un caractère singulièrement suranné; ses manches à gigot, son corsage croisé et fixé à la taille par une ceinture ornée d'une haute boucle d'acier, rappelaient les modes de 1832. Vingt-cinq ans s'étaient passés depuis lors, mais Aurélie en était restée aux façons de penser et de se vêtir de ces lointaines années. Sa coquetterie et ses opinions s'étaient arrêtées à cette date, et n'avaient plus fait depuis un pas en avant. Bien que sexagénaire, elle avait conservé une vivacité toute ju-

vénile, et, tandis qu'elle essayait de calmer M. Desrônis, ses doigts effilés et agiles allaient et venaient le long de ses genoux comme sur le clavier d'un piano. Le docteur la regardait d'un air abattu et secouait mélancoliquement la tête.

— Je ne pourrai jamais prendre le dessus, soupira-t-il; je ne suis plus bon à rien et le désespoir me casse bras et jambes.

— Il ne faut jamais désespérer, répliquait Aurélie; où en serais-je donc, moi, si j'avais jeté le manche après la cognée au début de mon procès?... Et pourtant j'étais fille et seule au monde... Un homme doit montrer plus de caractère; songe à tes enfants, à ta clientèle, à ton avenir dans un pays où tu es très apprécié.

Ces derniers mots semblèrent redonner du ton au désolé docteur :

— Oui, dit-il en se ranimant, on m'aime bien ici!.. J'ai été profondément touché de la sympathie et de la considération dont toute la ville m'a donné la preuve hier... Le préfet lui-même était à la messe... Vous l'avez vu?

— Nenni; mais, ajouta Aurélie avec une légère pointe ironique, je m'en rapporte à toi!... Si tu veux que la considération de tout ce monde-là ne t'abandonne pas, tâche de ne pas te laisser abattre par ton chagrin.

— Ah! tante Aurélie, murmura Desrônis avec de nouveaux sanglots dans la gorge, je suis bien à plaindre, allez!

— Assurément tu es à plaindre, répliqua-t-elle en haussant les épaules, mais je plains encore plus tes

enfants... Toi, mon garçon, tu feras comme tous les hommes, tu te consoleras...

— Jamais ! protesta-t-il en prenant sa tête dans ses mains.

— Tandis que tes mioches, continua Aurélie en multipliant des arpèges imaginaires sur ses genoux, se ressentiront toujours de la perte de leur mère... D'abord, que vas-tu faire d'eux?

— Je suis décidé à les conserver près de moi.

— Et quand tu visiteras tes malades, tu laisseras Camille et Sosthène à la garde des domestiques?... Jolie éducation !... Il serait préférable de les mettre en pension.

— Je ne peux pas ! s'exclama-t-il, j'ai besoin d'eux ; je ne peux pas supporter l'isolement.

— Il faut aimer ses enfants pour eux et non pour soi... Si le régime de la pension te répugne, envoie-les au moins pour quelques mois chez leurs grands parents de Renesson... Vivre en compagnie d'un homme qui pleure toutes les larmes de ses yeux, ça n'est ni gai ni sain pour ce petit monde... Je t'aurais offert moi-même de m'occuper d'eux, si je n'avais mon procès qui me prend tout mon temps.

— Où en est-il, votre procès ? demanda distraitement M. Desrônis.

— Oh ! ça marche, reprit Aurélie dont les yeux s'animèrent ; le tribunal nous a renvoyés devant le juge de paix pour procéder au bornage, mais l'État a interjeté appel, et je suis en train de rédiger un nouveau mémoire pour mon avoué... Ils auront beau me mettre des bâtons dans les roues, je tiendrai bon jusqu'au bout ! ajouta la

vieille fille en se levant... Est-ce que tes beaux-parents sont encore à Villotte?

— Ils sont repartis pour Renesson après la cérémonie.

— N'importe! songe à ce que je t'ai dit... Et, en attendant, je vais emmener les enfants chez moi jusqu'à ce soir... Mes mignons, poursuivit-elle en s'adressant au frère et à la sœur, voulez-vous venir voir mon jardin?

— Oui, oui, tante Aurélie! s'écrièrent les deux enfants, heureux d'échapper à la morne tristesse de la maison en deuil.

— Eh bien, *chapeautez*-vous, et embrassez votre père, nous partons.

Ils furent prêts en un clin d'œil et cinq minutes plus tard, ils s'acheminaient tous trois, par la côte de l'Horloge, vers le logis de Mlle Aurélie.

Tante Aurélie — on n'avait jamais bien su pourquoi on l'appelait « tante, » car elle n'était unie aux Desrônis par aucun lien de parenté — ante Aurélie habitait, à l'entrée de la ville haute, un modeste appartement au premier étage d'une vieille maison bâtie à l'angle de la côte Phulpin. Ses fenêtres ouvertes sur un large balcon dominaient les jardins de la ville haute, le faubourg de Véel et les vignes de Corotte. — C'était une vue assez bornée, mais d'un charme tout intime. Au fond, les deux collines se rejoignaient dans un fouillis de grands arbres. Sur le versant de droite s'étageaient irrégulièrement les façades postérieures des maisons de la grand'rue, avec leurs jardins en terrasse; les toitures aiguës, les tourelles tronquées, les galeries à arcades,

les pavillons peints en jaune, se détachaient vivement de la verdure des massifs ; çà et là, quelques sapins solitaires dépassaient la ligne des toitures et se profilaient légèrement sur le ciel. Tout en bas, fumait et bruissait le faubourg de Véel, plein de métiers de tisserands; puis le versant de gauche avec ses vergers plantés de noyers et de cerisiers remontait brusquement, étalant les molles ondulations des vignobles, dont la verdure tendre fermait étroitement l'horizon. — Dans le verger placé immédiatement au-dessous des fenêtres de tante Aurélie, des pommiers et des cytises poussaient vers le balcon leurs branches supérieures; des chèvrefeuilles et des capucines, plantés par la vieille fille dans des caisses de bois, enroulaient leurs tiges flexibles aux ramures des arbres, et masquaient presque entièrement la balustrade de fer, de sorte qu'une fois hors des fenêtres, on pouvait se croire dans une tonnelle. C'était ce que la tante appelait « son jardin », et pour ajouter encore à l'illusion, un merle, placé dans une cage d'osier, dissimulée en plein feuillage, y sifflait comme au fond d'un bois.

La principale pièce occupée par Mlle Aurélie donnait sur ce balcon. Vaste et haute de plafond, elle servait à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. A côté d'un lit Louis XVI, peint en blanc et tendu de vieille cretonne, montait un casier garni de cartons verts comme dans un bureau. Le marbre du secrétaire, celui de la commode, de même que la surface d'une table de salle à manger disparaissaient sous les dossiers, les liasses de procédure et les cahiers de musique entassés pêle-mêle. Dans un angle, à côté d'un

clavecin hors d'usage, également encombré de paperasses, se dressait une harpe à la monture dorée et entretenue avec le plus grand soin. A une époque lointaine où le piano n'était pas en vogue, Mlle Aurélie avait été professeur de harpe; et maintenant encore, elle tirait une partie de ses très modiques revenus de leçons de solfège et de piano qu'elle donnait dans les couvents et les pensions de la ville. Depuis trois générations, toutes les dames et demoiselles de Villotte avaient été élèves de la tante. Sa harpe et son procès formaient les deux grandes occupations de sa vie; ou plutôt son procès était le fond de son existence, sa harpe n'en était que la distraction.

— A présent, dit-elle quand elle eut introduit Sosthène et Camille dans son sanctuaire, à présent, mes mignons, allez sur le balcon et amusez-vous gentiment, tandis que je vais me mettre à mes écritures... A quatre heures je vous donnerai votre goûter.

Elle avait plié son châle et l'enfermait avec son chapeau dans une armoire; pendant ce temps, Sosthène s'était emparé d'un volume de Rob-Roy et, assis en pleine verdure sur un tabouret, la tête dans ses mains, et les jambes étendues, il s'était transporté en Écosse, en compagnie des jeunes Obaldistone et de Diana Vernon. Camille, accoudée à la balustrade, suivait rêveusement le vol circulaire et capricieux des hirondelles ou la fuite des nuages blancs dans le ciel de mai. Le silence de l'après-midi n'était interrompu que par le tic tac lointain des métiers de tisserands, le sifflet du merle, le sourd bourdonnement des abeilles dans les chèvrefeuilles, et un bruit sec de paperasses feuilletées.

Mlle Aurélie dépouillait les pièces de cette volumineuse procédure, où, à proprement parler, se déroulaient toutes les phases de sa vie, depuis l'extrême jeunesse jusqu'à la caducité.

Isaure-Héloïse-Aurélie Montéclair, née en 1791, était la fille d'un général de la première République. Comme beaucoup d'enfants de la Lorraine (cette province essentiellement militaire), son père, compagnon d'armes des Oudinot, des Gérard et des Excelmans, s'était enrôlé à dix-huit ans. Grâce à sa bravoure ainsi qu'aux circonstances, il était parvenu à un grade supérieur. En 1793, ayant été envoyé à l'armée de l'ouest, comme général de brigade, sous les ordres de Hoche, il avait connu, à Avranches, un certain Blanchard de Savergne, concessionnaire de deux mille hectares de grèves dans la baie du Mont-Saint-Michel. Ce dernier, désirant se procurer des protecteurs assez influents pour arrêter les usurpations des populations riveraines, avait imaginé d'intéresser le général à sa cause en lui abandonnant une part de la concession. Par acte en forme, daté du 11 thermidor an IV, il céda à Montéclair la propriété de huit cents arpents de grèves à prendre entre Beauvoir et Moidrey. Après la pacification de la Vendée, le général suivit Hoche à l'armée de Sambre-et-Meuse, et la rapidité foudroyante avec laquelle se succédèrent les événements politiques lui fit négliger cette aubaine qui l'avait rendu propriétaire de terrains considérables en pays avranchin. Ce ne fut qu'en 1802 qu'il songea à faire ratifier par Napoléon la concession de Blanchard de Savergne. Mais alors, il se heurta à des obstacles imprévus. Le Domaine prétendit que les grèves concé-

dées étaient inaliénables et s'opposa à la ratification de la concession. Le conseil d'État ordonna une enquête et l'affaire était en instruction, quand les événements de 1815 changèrent la forme du gouvernement.

Dès 1814, le général Montéclair s'était rallié aux Bourbons; le nouveau souverain voulut l'en récompenser en se montrant favorable à ses prétentions et, en 1817, une ordonnance, tout en annulant la concession indûment faite à Blanchard de Savergne, décida que le Domaine renoncerait à revendiquer les terrains aliénés de bonne foi par le concessionnaire. Les choses en étaient là, quand, en 1821, le général mourut, laissant pour unique héritage à sa fille, alors âgée de trente ans, ses droits litigieux dans les grèves de Moidrey.

Pendant toute son enfance et sa première jeunesse, Aurélie Montéclair avait été bercée avec l'histoire de ces fameuses grèves qui valaient des millions. Dans les dernières années de sa vie, le général, mis en retrait d'emploi, n'avait d'autre sujet de conversation que les péripéties de son procès avec le Domaine. Il subordonnait tout à l'issue de cette interminable instance, et c'était ainsi qu'Aurélie avait vu, les unes après les autres s'évanouir ses espérances de mariage. — « Sois tranquille, fillette, disait le général en manière de consolation, dès que mon procès sera gagné, nous achèterons une propriété à Villotte et tu ne manqueras pas d'amoureux; les plus huppés se disputeront ta main, car tu seras archimillionnaire. » — Aurélie avait fini par partager les convictions paternelles. Elle croyait comme article de foi à ses droits sur les grèves et à la conclusion favorable de l'instance engagée. Après avoir

occupé les veillées du général, ce procès épique dévorait la jeunesse de sa fille. Elle avait tourné toute la chaleur de son cœur et toutes les forces de son esprit vers l'étude du volumineux dossier de la procédure. C'était le roman de ses belles années. Après la mort du général, elle se consola avec l'idée de continuer la lutte et d'exécuter de point en point le testament paternel.

Seulement elle était pauvre, n'ayant d'autre patrimoine qu'une modeste pension servie par le ministère de la guerre. Or les procès coûtent gros, surtout quand il s'agit de batailler contre l'État. L'instance administrative et judiciaire avait déjà absorbé toutes les économies du général. Aurélie, bien que son imagination s'envolât parfois au pays des chimères, était une fille sensée et énergique. Elle se dit qu'avant de recommencer le combat, il fallait amasser de suffisantes munitions ; elle eut le courage de renoncer momentanément à la lutte, et, après avoir pris prudemment quelques mesures conservatrices, elle partit pour le pays natal de son père, où elle s'installa dans la vieille maison de la côte Phulpin. Là, pendant douze ans, de 1821 à 1833, elle vécut très à l'écart, réduisant ses dépenses au strict nécessaire et donnant des leçons de harpe et de solfège. Les familles légitimistes de Villotte, auxquelles elle avait été recommandée, lui procuraient des élèves ; elle avait, en outre, la clientèle du couvent des Dominicaines et celle du pensionnat des demoiselles Papillon. Dans l'intervalle de ces douze années, elle économisa sou sur sou, déjeunant d'une tasse de lait et dînant le plus souvent dans les familles de ses élèves. Elle se faisait avare et rapace pour l'amour de son pro-

cès. Au commencement de 1833, elle avait, avec une patience de fourmi, amassé une douzaine de mille francs. Alors elle décida que l'heure était venue de reprendre les hostilités.

Le 23 mai suivant, par un double exploit, Isaure-Héloïse-Aurélie Montéclair assignait devant le tribunal de Saint-Lô les héritiers Blanchard de Savergne et le préfet de la Manche « afin d'obtenir la délivrance des grèves concédées à son père, et, en outre, afin de se faire rembourser par qui de droit la somme de trois millions, à titre de dommages-intérêts, pour privation de jouissance depuis l'ordonnance de 1817 ».

Ce fut le prélude de la grande symphonie procédurière que tante Aurélie, du fond de l'obscure petite ville, dirigeait avec la majesté, la conviction et l'entrain d'un chef d'orchestre faisant exécuter sa propre musique. Rien n'y manqua. D'abord la fanfare jumelle des deux exploits introductifs d'instance réveilla comme un double coup de tonnerre les chefs de bureau du Domaine qui croyaient l'affaire enterrée. — Songez donc, depuis 1821, les dossiers dormaient sous des couches de poussière ; « ils avaient de la barbe, » comme on dit en style administratif. — Puis vint l'andante des déclinatoires de compétence et des jugements préparatoires, puis les modulations savantes et compliquées d'un jugement de première instance qui, avant de statuer au fond, renvoyait les plaideurs devant l'autorité administrative pour procéder à une délimitation des grèves concédées. — Cela forma la première partie et dura jusqu'en 1835.

En 1836, le Domaine, mécontent de cette dernière

décision et ne voulant pas céder un pouce de ses prétentions, fit appel devant la Cour de Caen qui confirma le jugement. L'État ne se tint pas pour battu et présenta un recours en cassation. Les bureaux fermentaient. Jamais affaire n'avait donné plus de fil à retordre aux correspondants; rapports au Conseil, lettres au ministre et au préfet, visites au mont Saint-Michel, mémoires, requêtes à la Cour; les employés étaient sur les dents; on ne parlait dans les couloirs que de l'instance Montéclair. Les dossiers montaient en piles menaçantes, les frais exposés montaient plus haut encore; les avoués se frottaient les mains, cette cause juteuse leur mettait l'eau à la bouche. Et tout cela était l'œuvre d'une humble professeur de harpe, perdue dans un trou de petite ville, courant le cachet et soupant d'une tartine de beurre. Cette obscure personnalité imprimait un mouvement aussi violent qu'inusité aux rouages administratifs, faisait enrager les chefs de bureau et condamnait les expéditionnaires à travailler en dehors des heures réglementaires. Rien ne l'arrêtait, ni les promesses, ni les intimidations, ni les fourrés touffus de la procédure, ni l'imprévu des incidents, ni les lenteurs calculées pour lasser sa patience. Enfin, après une longue et mortelle attente, par arrêt du 4 octobre 1847, la Cour de cassation confirma l'arrêt d'appel; tante Aurélie respira et courut au mont Saint-Michel pour assister en personne à la délimitation.

Mais alors surgit une nouvelle complication Pendant le cours de cette interminable procédure, les cultivateurs de Moidrey et de Beauvoir avaient trouvé très simple d'usurper les grèves en litige. Quand ils se

virent menacés dans leur longue possession, ils crièrent comme si on les écorchait vifs. Des villages entiers se soulevèrent ; la révolution de 1848 éclata sur ces entrefaites et, comme la politique se mêlait à l'affaire, un arrêté préfectoral ordonna qu'aucune parcelle de terrain ne serait remise à la demoiselle Montéclair, tant qu'on n'aurait pas statué sur les oppositions des riverains.

C'était un nouveau combat à soutenir ; tante Aurélie ne recula pas. Pourvoi devant le conseil d'État, reprise de l'instance administrative, recrudescence de mémoires, répliques et dupliques ; bref, annulation de l'arrêté. Il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud. Après l'annulation, requête en expertise signifiée au Domaine, puis demande reconventionnelle du Domaine et assignation d'Aurélie Montéclair devant le tribunal compétent pour se voir condamnée à payer la moitié des frais d'expertise. Tante Aurélie répliqua en demandant que les experts fussent chargés d'évaluer les fruits indûment perçus par le Domaine depuis 1835. — Ils ne me clôront pas le bec ! répétait-elle, ils n'auront mon dernier cri qu'avec mon dernier souffle. — Après une nouvelle ondée de papier timbré, le jugement fut rendu en 1856. Il renvoyait les parties devant le juge de paix de Pontorson, à fin de nomination d'experts, statuait sur les dommages-intérêts et mettait les frais d'expertise à la charge de l'État. Au commencement de 1857, le Domaine interjetait de nouveau appel, et c'était pour éclairer la religion de la Cour que tante Aurélie rédigeait vaillamment de copieuses notes explicatives.

Elle n'avait fait qu'une fois le voyage du mont Saint-

Michel, mais la configuration et le paysage des grèves étaient restés profondément gravés dans sa mémoire. Penchée sur le grand plan colorié de la baie, elle s'y reconnaissait à merveille. Elle se débrouillait parfaitement parmi les lignes rouges, vertes et bleues, notant au passage les terrains renclos par Blanchard de Savergne et les pâtis usurpés par les gens de Moidrey et de Beauvoir. — Ici on extrayait du sable, là des troupeaux magnifiques paissaient l'herbe salée des pâturages. Les terrains mis en culture avaient maintenant une valeur considérable ; rien que les fruits indûment perçus par l'Etat depuis 1835 pouvaient être évalués à plusieurs millions. En outre, depuis cette époque, le prix de la terre avait triplé. — Aurélie songeait qu'elle serait riche, cinq ou six fois millionnaire. Elle pourrait faire des heureux. Elle avait toujours affectionné la famille Desrônis ; la mère d'Amable avait été sa meilleure amie, et Fanny, son élève favorite ; elle léguerait ses millions aux enfants Desrônis. Camille deviendrait un des plus beaux partis de Villotte ; Sosthène, un des personnages les plus influents du département. Elle le voyait déjà député, sénateur, ministre... Et la vieille fille, la plume entre les dents, la tête pleine de rêves dorés, supputait sur ses doigts le prix de vente de chaque hectare, ainsi que le total des revenus accumulés, quand, en relevant le front, elle aperçut les deux enfants plantés devant elle et l'examinant curieusement. Quatre heures étaient sonnées, et les deux futurs millionnaires avaient faim.

— Tante Aurélie, demanda Sosthène en montrant le plan des grèves, qu'y a-t-il donc de si beau sur cette

vieille carte, que tu passes ton temps à la regarder?

— Enfants, répliqua Aurélie en posant victorieusement son index sur le tracé rouge des grèves, il y a là des mines d'or.

— Comme en Californie, reprit Sosthène ; est-ce qu'elles sont à toi, les mines d'or, tante Aurélie?

— Elles sont à moi, répondit-elle fièrement, et elles seront à vous, un jour, si vous êtes sages... Que ferais-tu si tu étais riche, toi, Sosthène?

— Moi, j'aurais un château avec un grand parc et des chevaux pour chasser le renard, comme Diana Vernon.

— Et toi, Camille?

— Moi, j'achèterais une île, comme celle du Robinson Suisse, avec toute sorte de choses curieuses dedans, et j'y inviterais tous mes amis.

— Vous aurez tout cela un jour, enfants, et mieux encore! s'écria gravement Mlle Aurélie ; en attendant, je vais vous donner à chacun une tartine de confitures.

III

Hop! hue!... La voiture de Clairette, la *coquassière* de Renesson, trottait sur la grand'route, emportant sous les cerceaux de sa bâche grise Camille et Sosthene Desrônis, que le docteur s'était enfin décidé à envoyer chez leurs grands parents de Lisle. Tante Aurélie avait présidé elle-même à l'arrangement de leurs effets dans une lourde et antique malle qu'elle avait prêtée. Au coup de midi, elle avait installé avec force recommandations les deux enfants dans la carriole, encombrée de paquets de provisions que la *coquassière*, après avoir vendu ses œufs au marché, rapportait aux indigènes de Renesson. — On avait déja dépassé Chaumont-sur-Aire, et la carriole, ayant gravi la côte, roulait maintenant sur une longue route rectiligne, bordée de peupliers et dominant une plaine de blés et de colzas, que terminaient au loin des lisières de bois. Ayant soulevé un coin de la bâche, le frère et la sœur échangeaient leurs réflexions à la vue de la campagne verte

et jaune, où les nuages promenaient de larges taches d'ombre immédiatement suivies de rapides coups de soleil. Les émotions des enfants sont pareilles à ces brusques envolées d'ombre et de lumière; elles se succèdent avec la même rapidité. La vive douleur causée par la mort de leur mère avait déjà eu le temps de s'adoucir dans le cœur de Sosthène et de Camille, et de faire place aux émerveillements du voyage.

Le frère et la sœur se ressemblaient, mais sauf la couleur de leurs yeux d'un bleu foncé, ils n'avaient aucun des traits de leur père. Tous deux avaient maternisé. Camille était de petite taille; sa tête, encadrée dans une épaisse chevelure frisottante et rebelle, était remarquable par l'expression pensive et puissante d'un front carré, surmontant deux yeux limpides et bien fendus. La rondeur des joues, la finesse du nez, le délicat modelé des lèvres rouges à chaque instant entr'ouvertes par un naïf ébahissement, ou plissées par une légère moue, corrigeaient doucement le caractère trop viril du haut du visage; un teint éblouissant de fraîcheur, un cou grassouillet dont la blancheur était accentuée par un mignon signe brun, achevaient de féminiser cette figure d'enfant. Sosthène, maigre et svelte, avait les mêmes traits que sa sœur, avec plus de fermeté dans le bas du visage et moins de force dans la partie supérieure. Le front manquait d'ampleur et les longs cils bruns des paupières donnaient aux regards une câlinerie toute féminine.

— Sosthène, s'exclamait Camille très préoccupée, regarde donc là-bas sur les champs!... Le soleil et l'ombre ont l'air de courir l'un après l'autre comme s'ils

jouaient à cache-cache... Sais-tu d'où ça vient, toi?

— Pardi! répondait péremptoirement Sosthène, qui avait pour principe de ne jamais être pris sans vert.

— D'où ça vient-il? Dis?

— C'est bien simple... — Il se frotta les sourcils et resta un moment le nez baissé... — Cela vient des *hannequets*.

— Des *hannequets?* répéta Camille sans comprendre.

— Oui, des espèces de lutins... Ils passent dans l'air par longues ribambelles et ce sont leurs ombres qu'on voit courir sur les champs.

— Et eux, les voit-on? s'écria la fillette dont le visage s'était illuminé d'une vive curiosité.

— Non, ils sont invisibles, mais il y a des jours où on les entend... Ils font une musique qui ressemble à celle de la harpe de tante Aurélie.

— Oh! Sosthène, je voudrais les entendre!...

Sosthène, très taquin de sa nature, ne dédaignait pas de mystifier sa sœur. En outre, il aimait à se donner de l'importance et l'occasion lui sembla propice. On était arrivé en vue d'Issoncourt, à l'endroit où la route se bifurque et où l'un des embranchements descend vers Benoite-Vaux par les bois de Meuse.

— Je connais, reprit-il avec beaucoup d'assurance, une sente des bois de Meuse où j'ai été à la *tendue* avec grand-père et où on entend chanter les hannequets; je t'y conduirai si tu me promets de n'avoir pas peur.

— Oui, oui, Sosthène... Quand m'y mèneras-tu?

— Tout de suite, si tu veux... Nous pouvons passer par là pour rentrer à Renesson.

— Allons-y! s'exclama impatiemment Camille en prenant son frère au mot.

— Arrêtez, Clairette, dit impérieusement Sosthène, nous voulons descendre, nous gagnerons Renesson par les bois... Vous préviendrez seulement grand'mère que nous arriverons pour souper.

— Mais, monsieur Sosthène, protesta la *coquassière*, vous vous perdrez... Vous ne connaissez pas nos bois!

— Je les connais comme ma poche, répliqua Sosthène en mettant pied à terre et en faisant signe à sa sœur de descendre. Viens, Camille!

Le bruit des roues de la carriole étouffa les objurgations de Clairette. Les enfants prirent leur course vers Issoncourt, traversèrent le village, puis s'engagèrent dans la forêt de Meuse.

Tant qu'ils suivirent la route forestière, tout alla bien. Il faisait beau temps. Le soleil déclinant baignait de rayons obliques la large tranchée aux ornières herbeuses, aux talus couverts de frondaisons fleurissantes. Camille s'arrêtait à chaque instant pour cueillir de grandes campanules bleues ou pour arracher des brins de chèvrefeuilles aux buissons. Sosthène, sérieux comme quelqu'un qui a charge d'âme, examinait la disposition des lieux et s'orientait tant bien que mal. Mais peu à peu le soleil s'enfonça derrière les massifs des hêtres, et les bourdonnements d'insectes, ainsi que les cris d'oiseaux, s'apaisèrent à mesure que l'ombre envahissait la longue tranchée descendante. Les deux enfants arrivèrent à un carrefour, où trois chemins formaient la patte d'oie. Après un moment d'hésitation, Sosthène prit délibérément celui de gauche.

— Sosthène, demanda timidement Camille, es-tu sûr de ton chemin?

— N'aie pas peur! murmura-t-il entre ses dents.

Au fond, il n'était rien moins que rassuré, mais il croyait de sa dignité d'homme de ne pas laisser voir son inquiétude. Pendant ce temps, le crépuscule s'épaississait et le sentier au-dessus duquel s'entre-croisaient les branches du taillis devenait à chaque minute plus étroit et plus sombre. Camille s'était rapproché de Sosthène, qui sifflotait pour se donner une contenance. A un tournant, le sentier dévala brusquement vers une combe profonde, et tout à coup Camille, saisissant d'une main crispée par l'émotion le bras de son frère, chuchota d'une voix étranglée :

— Sosthène, entends-tu?... Je crois que ce sont les hannequets!

— Tais-toi! reprit l'autre, dont les dents claquaient... Pas de bêtises, hein!

Une musique étrange, qui ressemblait parfois à un chant d'oiseau, parfois aux modulations d'une voix humaine, partait du fond de la gorge où aboutissait le ténébreux sentier qu'avaient choisi les deux enfants. L'impression de malaise produite par cette mystérieuse mélopée était encore avivée par la situation d'esprit des deux auditeurs et la fantasmagorie de la nuit. Cela se répercutait dans les arbres avec un redoublement de sonorité; on y distinguait le hôlement de la chouette, les trilles éclatants du rossignol et des appels monotones, plaintifs et flûtés, pareils à l'unique note du crapaud.

— Ce sont les hannequets, bien sûr! répétait Camille en frissonnant.

— Tais-toi, sotte, répétait avec humeur Sosthène encore plus épeuré que sa sœur, tu m'ennuies avec tes hannequets!...

Et, suivi de Camille, il pressait le pas avec une telle hâte que cela ressemblait fort à une déroute. Ils virent peu à peu les arbres s'éclaircir et ils débouchèrent dans une étroite prairie, où, à la clarté commençante de la lune alors dans son premier quartier, ils eurent enfin l'explication de cette musique inquiétante.

Assis au revers d'un fossé, près des prunelliers et des viornes qui bordaient un ruisseau, un garçon de quinze ans environ, ayant une feuille de lierre entre les lèvres, modulait cette mélodie imitative, afin d'attirer les oisillons du voisinage sur des gluaux tendus dans le hallier. C'était ce qu'on appelle la *frouée* ou la chasse à la pipée. A l'aspect de ces deux intrus, le jeune chasseur se dressa brusquement sur ses pieds.

Autant qu'on en pouvait juger au clair de lune, c'était un gars solide et bien découplé. Une chevelure touffue tombait des deux côtés de sa figure un peu maigre d'adolescent, où luisaient deux yeux intelligents, très enfoncés sous les arcades sourcilières. Des guêtres lui montaient jusqu'aux genoux et sa blouse bleue entr'ouverte laissait voir un bout de chemise blanche.

— Hé! là-bas! cria Sosthène d'une voix encore essoufflée, pourriez-vous nous dire si nous sommes loin de Renesson?

— Ouf! s'exclama le jeune chasseur sans répondre tout d'abord à cette question, vous m'avez fait une jolie peur... J'ai cru que c'était le garde... Vous êtes à Gou-

linvaux, et il ne vous faut plus qu'un quart d'heure pour arriver au village.

En même temps il examinait avec étonnement les deux nouveaux venus et il semblait frappé par la jolie figure de Camille. Les branches avaient décoiffé la fillette; son chapeau de paille avait glissé sur ses épaules, et ses cheveux bouclés roulaient en mèches folles sur son front et sur ses yeux.

— Je parie, continua-t-il que vous êtes les enfants Desrônis.

— Oui, répondit Sosthène intrigué, à quoi l'avez-vous deviné?

— Parce que vous n'êtes pas du pays d'abord, et puis parce que votre grand'mère a dit à mon père qu'elle vous attendait ce soir. Je suis le fils du docteur Boisselier... Mais quel diantre de chemin avez-vous pris? Vous n'êtes pas venus à pied, je suppose?

— Non, nous avons quitté la voiture de Clairette à Issoncourt, et nous avons pris le chemin des bois parce que...

— Parce que nous voulions entendre les hannequets, interrompit Camille.

Le jeune Boisselier se mit à rire.

— Les hannequets! dit-il, c'est de la farce, il n'y en a pas!

— Je le sais bien, riposta Sosthène d'un air détaché, mais c'est pour me moquer de cette gamine, ajouta-t-il en montrant dédaigneusement Camille.

« Cette gamine » parut très vexée de se voir traiter aussi irrévérencieusement en présence d'un étranger.

— Par exemple! se récria-t-elle en se rebiffant, ça

n'empêche pas que tu as eu une belle peur quand nous étions dans le sentier et que tu as entendu la musique.

— Peur, moi? allons donc! murmura Sosthène en haussant les épaules... Puis changeant la conversation : — Comment vous y prenez-vous, demanda-t-il, pour imiter les oiseaux?

— C'est bien simple, répondit le jeune Boisselier, voyez! — Il cueillit une feuille de lierre, la plaça entre ses lèvres et se mit à *frouer*, en imitant le cri de la chouette... — Les oiseaux croient entendre la voix de la choune (1), ils se sauvent et vont se jeter dans les gluaux... Mais ce soir il fait trop clair, on ne prend rien... Si vous voulez, nous allons partir, et je vous reconduirai chez votre grand'mère.

Il détacha ses gluaux, en fit un paquet, et l'on se mit en route en côtoyant le ruisseau, jusqu'à la corne du bois. Là, le fils du docteur fit gravir à ses deux compagnons un revers de colline où une étroite sente zigzaguait entre des champs de blé, et quand ils furent au sommet ils aperçurent le clocher, puis le petit mur du cimetière, et, au bas, dans une vallée étroite, les lumières éparses du village de Renesson.

— Tenez, dit le jeune Boisselier en montrant du doigt, sur le versant opposé, une maison assez vaste, précédée d'un grand orme, et derrière laquelle on distinguait, au clair de lune, le moutonnement d'un verger en pente; voici la maison de votre grand-père, et celle-ci que vous voyez au bout du pays, avec une terrasse de tilleuls et un colombier, c'est la nôtre...

(1) Nom de la chouette en patois meusien.

Pendant ce temps on commençait à s'inquiéter chez les de Lisle, et on tenait, dans la vaste cuisine aux solives enfumées, un conseil de famille auquel assistaient le docteur Boisselier et Clairette la coquassière.

Mme de Lisle, sèche et alerte, la tête encapuchonnée dans une large coiffe noire qui la protégeait des courants d'air et qui donnait à sa longue figure bilieuse, un aspect monastique, allait et venait nerveusement de la cheminée à la table du milieu où le couvert était dressé.

— Comprenez-vous cela, monsieur Boisselier? disait-elle au docteur appuyé au chambranle de la cheminée et caressant complaisamment sa barbe rousse; il est bientôt neuf heures et ces enfants ne sont pas arrivés!... Ma fricassée de lapin se dessèche dans la cocote, mon *tôt-fait* ne vaudra plus rien, et voici M. de Lisle qui tourne ses pouces au coin de l'âtre, au lieu de se tourmenter et de se mettre à leur recherche!

M. de Lisle, grand, solidement charpenté, l'œil placide, le nez très long, la bouche gourmande, le chef couvert d'une casquette de cuir, et le corps sanglé dans une veste de chasse de toile rousse, continuait à gratter pacifiquement la tête d'un gros chat qui ronronnait sur ses genoux. Quand sa femme eut cessé de parler, il huma longuement une prise de tabac et répondit :

— Si fait, je me tourmente, ma bonne amie, je me tourmente!... Mais que faire? où chercher? puisqu'on ne sait pas au juste où ces deux drôles sont passés! Vous dites qu'ils vous ont quittée en face d'Issoncourt, Clairette?

— Oui, monsieur de Lisle.

— Vous n'avez pas plus de cervelle qu'eux, ma mie! reprit Mme de Lisle, permettez-moi de vous le dire... Vous deviez bien penser que deux enfants de cet âge-là ne pouvaient pas revenir seuls par les bois.

— C'était bien ce que je pensais, allez, répliquait la désolée Clairette, et je leur ai assez répété qu'ils risquaient de se perdre, mais M. Sosthène m'a commandé d'arrêter, d'un ton si en colère, que je n'ai pas osé dire nenni... Ils ont sauté hors de ma voiture et ils sont partis en me riant au nez.

— Mauvais sujets! grommelait Mme de Lisle, voilà un bel échantillon de l'éducation Desrônis!...

— Desrônis a toujours été trop faible, interrompit sentencieusement le docteur Boisselier, les enfants ont besoin d'être soumis à une discipline de fer... Puisqu'il est entendu que Sosthène couchera chez nous, madame de Lisle, je me charge, en ce qui le concerne, d'opérer une réforme radicale... Fiez-vous à moi, il sera élevé comme Marcel, à la spartiate.

— Je ne demande pas mieux, monsieur Boisselier, mais Dieu sait dans quel état ces malheureux enfants vont nous revenir!... Les retrouverons-nous seulement?... Clairette, ils sont capables de passer la nuit dans les bois!...

— Nous voici, grand'maman! cria impétueusement Camille en ouvrant la porte de l'allée et en se précipitant vers Mme de Lisle, tandis que Marcel Boisselier et Sosthène suivaient à distance.

— Ah! vous voici, mademoiselle! s'exclama Mme de Lisle, en la clouant sur place d'un regard sévère...

N'avez-vous pas honte à votre âge?... Et vous, monsieur le garnement, pourquoi avez-vous quitté la carriole de Clairette?

— Bonne maman, répondit Sosthène avec aplomb, ce n'est pas moi, c'est Camille qui a voulu descendre de voiture pour entendre les hannequets!...

— Menteur! protesta Camille indignée, c'est toi qui as eu l'idée de prendre par les bois en disant que tu connaissais les chemins... Et encore tu ne les connaissais pas, et nous nous serions perdus, si nous n'avions pas rencontré Marcel Boisselier qui frouait pour prendre des oiseaux...

Une secousse brusquement imprimée à sa jupe par Marcel l'arrêta net; elle se mordit les lèvres, mais il était trop tard, et le docteur Boisselier en avait déjà assez entendu pour constater que son fils s'était mis en contravention avec les principes de l'éducation spartiate.

— Ah! s'écria-t-il à son tour, tu chassais à la pipée en temps prohibé, malgré ma défense expresse?... Tu ne rougissais pas d'enfreindre les lois de ton pays, mauvais citoyen!

— Allons, interrompit d'un ton conciliateur M. de Lisle en se levant, à tout péché miséricorde, les voici retrouvés, et ce n'est pas le moment de récriminer... Le souper languit, mettons-nous à table!

IV

La maison de Lisle avait une physionomie demi-bourgeoise et demi-paysanne. Le salon, donnant sur la rue, le salon aux volets clos et où l'on n'entrait qu'aux fêtes carillonnées, affichait certaines prétentions au luxe des villes et faisait l'admiration du village. Le parquet était ciré et semé de petits ronds de drap multicolore destinés à maintenir en parfait état de conservation les feuilles de chêne luisantes comme un miroir; le long des murs, tapissés d'un papier à ramages et décorés de vieux portraits d'ancêtres, on voyait, rangés dans un ordre méthodique, un antique piano à X, des fauteuils de tapisserie au petit point, une table ronde à dessus de marbre et une pendule Louis XV; — mais en revanche, la cuisine servait de salle à manger; et quand la porte de communication était ouverte, il vous arrivait par bouffées de pénétrantes odeurs d'étable et de fenil. Les chambres hautes, blanchies à la chaux, n'avaient pour tout mobilier que de grands lits où l'on

enfonçait dans la plume et des armoires profondes, bourrées de linge. Le jardin présentait l'aspect réjouissant de larges carrés de légumes encadrés dans des plates-bandes où foisonnaient des fleurs vivaces : œillets d'Inde, juliennes rouges, lis blancs et croix de Jérusalem. Une charmille le séparait du verger herbeux et montant, où des pommiers tordus et des pruniers de Damas étendaient au ras du sol leurs bras moussus ; au delà et presque jusqu'à la lisière des bois ondulait une magnifique pièce de blé, entre deux minces bandes de luzerne violette.

Les époux de Lisle offraient le même mélange de rusticité et de gentilhommerie que leur habitation. Dans la communauté, Mme de Lisle représentait plus particulièrement la nuance aristocratique et mondaine. Née de Seigneulles, elle prétendait descendre par sa mère de l'un des quatre Grands Chevaux de Lorraine; elle était entichée de noblesse, parlait à tout propos de ses relations avec les gens titrés du canton, et reprochait à M. de Lisle de ne pas savoir tenir son rang dans le monde. Le fait est que ce dernier, après avoir servi dans la garde royale jusqu'en 1830, s'était, grâce à l'influence des milieux, transformé peu à peu en un honnête propriétaire campagnard. Tout son patrimoine consistait en terres qu'il faisait valoir lui-même; en outre, son goût très vif pour la chasse lui créait forcément des rapports de compagnonnage avec ses confrères en saint Hubert, nobles ou vilains, et il ne dédaignait pas de s'accouder à la table d'un cabaret, côte à côte avec les paysans pour conclure un marché de blé ou d'avoine. Il était resté royaliste jusqu'aux

moelles, mais ayant l'humeur pacifique, il évitait les discussions et ne manifestait son opposition au régime du second empire que par de petites taquineries inoffensives : — aux élections législatives, il ne manquait pas d'inscrire sur son bulletin le comte de Nettancourt-Vaubecourt, bien que cet illustre personnage fût mort et enterré depuis tantôt quinze ans, — et lorsqu'il affranchissait une lettre, il n'omettait jamais de coller, la tête en bas, le timbre-poste à l'effigie de Napoléon III, afin de bien marquer son mépris pour l'usurpateur. A part cela, il se montrait le plus conciliant des voisins et le plus prudent des conservateurs, payant régulièrement ses impôts, assistant à la grand'messe tous les dimanches, et invitant le curé à dîner une fois par semaine.

Cette maison de Lisle, si différente du logis Desrônis, ne pouvait manquer de plaire à Camille, qui avait toujours aimé le plein air et les courses à travers champs. Aussi quand, le lendemain de son arrivée, elle s'éveilla dans sa petite chambre, contiguë à celle de ses grands parents, et qu'ayant ouvert sa fenêtre elle aperçut le jardin en fleurs, elle se sentit ragaillardie. — Une brume légère, argentée de soleil, planait encore sur le ruisseau du village, tout retentissant du clic clac des battoirs et des notes nasillardes des canards. Au loin, une batteuse ronflait sourdement, et plus près, des abeilles bourdonnaient autour d'un rûcher, tandis que, haut dans le ciel, d'invisibles alouettes gazouillaient. Camille s'habilla rapidement. Il lui tardait de savoir comment Sosthène avait passé sa première nuit chez le docteur Boisselier ; en outre, elle s'accusait tout bas d'avoir, la

veille, attiré une semonce à Marcel, en dénonçant étourdiment sa chasse à la pipée, et elle voulait lui dire combien elle regrettait sa maladresse. Dès qu'elle eut avalé la tasse de lait chaud préparée par sa grand'mère, elle n'attendit même pas que ce premier déjeuner, pris en famille, fût achevé, et sa tartine beurrée à la main, elle s'enfuit, tête nue, à travers le verger, jusqu'à l'habitation du docteur Boisselier, où elle pénétra par le jardin

A peine eut-elle hasardé quelques pas dans une allée en pente, qu'elle entendit des cris aigus et vit l'infortuné Sosthène bondir au milieu du potager dans le plus simple appareil, en donnant des signes de la plus vive frayeur. Armé d'un tube d'arrosage alimenté par la source du jardin, le docteur Boisselier poursuivait le fuyard en braquant sur lui la lance de métal d'où jaillissait un jet d'eau tumultueux. Pendant ce temps Marcel, vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon et assis, jambes pendantes, sur l'appui d'une fenêtre basse, assistait en riant aux éclats à la fuite terrifiée de son camarade. Il avait, pour sa part, reçu un moment auparavant, sans sourciller, cette douche matinale, qui constituait un des éléments de l'éducation *à la spartiate* préconisée par le docteur; mais Sosthène, pour lequel ce traitement hygiénique était chose toute nouvelle, Sosthène regimbait ferme et, piétinant salades et poireaux, protestait comme un beau diable :

— Ne me touchez pas !... Je ne veux pas être arrosé!

— Poule mouillée ! répliquait Boisselier en cinglant d'un nouveau jet les jambes nues du patient, tu n'as donc jamais lu Montaigne? « Le baigner est salubre, et rien n'est mauvais comme de tenir nos membres

encroustés et nos pores estoupés de crasse... » Tu y passeras, morbleu ! ou j'y perdrai mon latin !

Il fallut l'intervention de Camille pour délivrer le malheureux Sosthène. A sa prière, le docteur daigna fermer le robinet, en déclarant que cela suffisait pour cette fois, mais que le lendemain il serait inexorable. Il rentra dans son cabinet ; Sosthène alla s'éponger et se vêtir, et Camille resta en tête à tête avec Marcel.

— Votre père est un bourreau ! s'écria la fillette indignée.

— Bah ! dit Marcel, votre frère s'y fera... Moi, je reçois tous les jours la douche sans broncher. Je ne suis pas fâché de cette petite scène ; papa était si échauffé qu'il a oublié de me gronder au sujet de mes gluaux ; c'est toujours ça de gagné.

— Je suis bien désolée d'en avoir parlé hier au soir, reprit Camille, j'ai la langue trop longue, et j'en ai eu du regret toute la soirée.

— Vous êtes une bonne fille ! s'écria Marcel, touché de la préoccupation de Mlle Desrônis, et je crois que nous ferons bon ménage ensemble. Aimez-vous à courir les bois ?

— Oh oui ! s'écria-t-elle avec feu.

— Eh bien, nous irons nous y promener avec votre frère pendant les récréations, et je vous montrerai les plus belles places de la forêt... Ce matin, mon père va vous donner sa première leçon... Il aime à prêcher et il bougonne volontiers... Ne vous en effrayez pas, au fond il n'est pas méchant.

Le docteur Boisselier aimait en effet à faire étalage de ses connaissances littéraires et scientifiques. Il

savait beaucoup et il avait conscience d'être très supérieur à son obscure situation. Né de fermiers peu aisés, il avait vaillamment pioché au collège et au quartier Latin. Après avoir conquis brillamment son diplôme de docteur et avoir été reçu à l'internat, il s'était vu dans l'obligation de regagner sa province par suite de la déconfiture de son père qui venait d'être contraint de quitter sa ferme. La pauvreté avait coupé les ailes à son ambition; forcé de gagner promptement le pain quotidien, le jeune docteur s'était résigné à n'être qu'un humble médecin de village et à épouser une campagnarde assez riche, mais très sotte et flattant peu sa vanité. Il en souffrait amèrement et se rattrapait en faisant sentir sa supériorité à tout son entourage. Les paysans l'écoutaient comme un oracle. Il menait la commune au doigt et à l'œil; démocrate et libre penseur, il était la bête noire de son curé et l'adversaire redouté de la préfecture. Sa femme, complètement annihilée par lui, le regardait comme un demi-Dieu. Il avait voulu se charger seul de l'éducation et de l'instruction de son fils Marcel. Ce métier de pédagogue plaisait à son esprit ergoteur et sentencieux; cela lui permettait de répandre au dehors le trop-plein scientifique qui bouillonnait dans son cerveau. Il était heureux d'avoir quelqu'un à régenter et à éblouir. Aussi avait-il accepté avec enthousiasme l'idée d'adjoindre les enfants Desrônis à son fils Marcel et d'accroître ainsi l'importance de son rôle de Mentor.

Tous les matins, de huit à onze heures, les trois enfants travaillaient en commun dans le cabinet où le docteur donnait ses consultations, et Boisselier leur

distribuait à doses variées, suivant l'âge et le sexe, les dictées, les résumés historiques, les thèmes et les versions. Pendant ces trois heures, il les saturait de grammaire et de syntaxe, et les tenait impitoyablement courbés sur les tâches qu'il leur imposait. Mais après midi, chacun reprenait sa liberté et occupait ses loisirs à sa guise.

Marcel et Camille couraient les champs; Sosthène, moins épris de la forêt et plus sédentaire, ayant découvert dans le grenier de ses grands parents, une caisse pleine de livres, satisfaisait amplement sa passion pour la lecture, en dévorant une collection de romans. Tout y passait; le bon et le mauvais, le médiocre et le pire: — *Don Quichotte* et la *Nouvelle Héloïse*, *Gil Blas* et le *Petit Jehan de Saintré*, Mme Cottin et M. de Marchangy. Il nourrissait de cette viande creuse son esprit déjà passablement chimérique et stupéfiait ensuite ses compagnons par l'étrangeté de ses imaginations romanesques.

Camille et Marcel, ainsi que l'avait prédit ce dernier, faisaient ensemble très bon ménage. Ils aimaient tous deux la vie en plein air et les choses de la nature. Grand coureur de bois et initié de bonne heure par son père à l'étude des sciences naturelles, Marcel introduisait avec joie sa petite amie dans le monde mystérieux et merveilleux de la forêt. Il était heureux et presque aussi ému qu'elle, lorsqu'il lui faisait faire une de ces découvertes qui sont tout un événement dans une existence d'enfant : — un nid de guêpes attaché à une branche de saule, l'éclosion d'un papillon brisant la coque de sa chrysalide, la rapide apparition d'un che-

vreuil se dressant dans la verte perspective d'une tranchée, ou le vol d'un martin-pêcheur effleurant de son aile bleue et verte le courant d'une source. — Il se grisait avec elle d'air pur et d'odeurs de feuillée ; ses yeux profonds s'arrêtaient avec admiration sur les yeux si limpides et si parlants de Camille Desrônis ; ses oreilles jouissaient avec délice de la musique de cette voix enfantine d'un timbre si clair et si net ; de jour en jour, il se sentait en communication d'idées plus intime avec cette petite fille jaseuse et questionneuse.

Parfois ils partaient tous trois pour les bois de Pontoux, et traversant la forêt dans sa longueur, arrivaient à une friche solitaire, enfoncée comme une enclave dans le taillis et ouverte d'un seul côté sur un vallon étroit, à l'extrémité duquel on apercevait le faîte des toits vaporeux de Récourt. Là ils se donnaient cette grande joie des enfants qui vivent à la campagne : — un feu. — Marcel et Sosthène allaient ramasser dans le fourré du bois et des fougères sèches ; on les entassait sur un âtre de pierres plates, on frottait avec précaution une allumette, et les fougères commençaient à pétiller. Puis les trois têtes rapprochées confondaient leur souffle pour activer la flamme ; des gerbes d'étincelles s'envolaient, et une longue fumée bleue montait en spirale dans l'air calme de l'après-midi.

Camille avait apporté des pommes de terre et on les faisait rissoler sous la cendre. Sosthène, plus romanesque, ne se contentait pas de ce plaisir trop prosaïque ; son imagination montait avec la flamme, et se rappelant ses lectures : — « Nous sommes, disait-il au temps des druides, dans une forêt sacrée

et voici la pierre des sacrifices ». Il couronnait de feuilles de lierre le front de Camille, qui devenait une druidesse, puis malgré les protestations de la fillette, on immolait sur le brasier une victime expiatoire : — quelque lézard frétillant ou une innocente rainette, et tandis que l'holocauste grésillait sur les charbons ardents, Sosthène au pied d'une touffe de genévrier, chantait un hymne de sa composition au dieu Teutatès. — Pendant ce temps, les ombres des arbres s'allongeaient, les coteaux dénudés de Récourt se découpaient nettement sur le ciel bleu, la forêt faisait silence et les trois sacrificateurs s'étendaient sur la pelouse embaumée de serpolet. Camille fermait les yeux comme pour dormir, Sosthène tirait un livre de dessous son gilet et s'absorbait dans sa lecture. Marcel, resté seul près des cendres chaudes qui fumaient doucement, contemplait avec un sourd battement de cœur cette jolie fillette de douze ans roulée dans ses jupes et à demi assoupie. Les cheveux châtains de Camille frisottaient mêlés aux feuilles de lierre, ses paupières baissées ne laissaient voir que la ligne brune des cils, ses lèvres rouges et mobiles s'entr'ouvraient, ses mignons membres d'enfant assouplis par le sommeil se détendaient dans une pose abandonnée.

Elle savourait délicieusement cette bonne vie campagnarde, où chaque jour amenait un plaisir nouveau : — la cueillette des bigarreaux dans l'arbre, où l'on n'avait qu'à tendre les lèvres pour saisir au vol les cerises noires pendues à la branche ; — les rondes autour de feux allumés le soir de la Saint-Jean, — les courses au pré pour porter aux faucheurs leur goûter de *fro-*

magée, et les roulades dans les tas de foin ; — les processions de la Fête-Dieu à travers les rues semées de feuilles vertes et devant les reposoirs de mousse étoilés de marguerites et de bluets ; — le retour des moissons avec les moissonneuses et les moissonneurs qui chantent perchés sur la charrette enguirlandée de feuillage... — Parfois, au milieu d'un transport de joie enthousiaste, Camille s'écriait : — Ah ! si ma pauvre maman était là, ou si seulement nous avions tante Aurélie ! — Et Marcel demandait : « Qu'est-ce que c'est que tante Aurélie ? » On lui contait l'histoire de la vieille fille, les péripéties du procès, la légende des fameux millions qu'elle devait léguer aux enfants Desrônis, l'emploi qu'ils comptaient faire de cette fabuleuse fortune, et dans tous les projets formés en vue de cet avenir doré, ils mettaient volontiers Marcel en tiers avec eux.

Puis vinrent les réjouissances solennelles du 15 août, les fanfares des pompiers, les tambours battant aux champs, les cloches sonnant en volée, les détonations des pétards, et le soir, les illuminations de la mairie et de l'école. Cette fête napoléonienne avait le don d'agacer considérablement les nerfs des époux de Lisle ; ils protestaient ce jour-là contre la joie officielle, en tenant leurs volets clos et en se couchant dès sept heures. Quand Camille, lasse des pétards et du spectacle des danses en plein air, regagna sa chambre, elle trouva ses grands parents enfouis dans leurs couvertures et grognant à qui mieux mieux contre le tumulte de la rue. Tout en se déshabillant, elle les entendait, par la porte de communication restée ouverte, exhaler leur mauvaise humeur contre le gouvernement des

Bonaparte, et échanger leurs réflexions ironiques ou factieuses.

— Ce tapage est fatigant! murmurait M. de Lisle. .

— Et immoral! renchérissait Mme de Lisle; cela dégoûte de voir en pleine fête de la Notre-Dame, des filles gourgandiner dans la rue et danser comme des chèvres, quand elles devraient être au salut.

— Et ce flagorneur de maire qui dépense l'argent de la commune à faire brûler des chandelles!

— Elles sont jolies, leurs illuminations!... Une dizaine de mauvais lumignons qui courent les uns après les autres, ça fait pitié... Ah! quand notre bon roi reviendra, les choses se passeront autrement!

— Oui, reprenait vivement M. de Lisle, je leur montrerai alors ce que c'est qu'une illumination!

— Je ne regarderai pas à la dépense, déclarait libéralement sa femme.

— Nous illuminerons la maison, la remise, les engrangements, tout!...

— La remise et les engrangements! se récriait la prévoyante Mme de Lisle, y pensez-vous monsieur de Lisle?

— Oui, j'y pense, Bastienne, et je le ferai comme je le dis.

— Ce serait de la dernière imprudence et vous risqueriez de mettre le feu chez nous!

— Cela m'est égal, j'allumerai des lampions sur le mur de la remise.

— Vous n'en allumerez pas, monsieur de Lisle!

— Et qui m'en empêchera, madame?

— Moi, monsieur... Je ne vous laisserai pas commettre une pareille sottise.

— C'est vous qui êtes une sotte !... Suis-je ou non le maître chez moi ?

— Vous n'êtes pas le maître de brûler ma maison.

— Oh ! votre maison !

— Oui, ma maison, monsieur, le bien de mon pauvre père défunt... Je vous défends de la dévaster... ! Contentez-vous des lampions sur la façade.

— J'en mettrai sur la remise, et si vous me poussez à bout, j'illuminerai aussi le grenier à foin...

— Ah ! sainte mère de Dieu, il devient fou... Vous déraisonnez, monsieur de Lisle !

— C'est vous, madame, qui me rompez la cervelle avec vos craintes chimériques !

— Chimériques !... Ah ! c'est trop fort...

Un éclat de rire étouffé par Camille, qui pouffait sous son drap, avertit heureusement les deux époux qu'ils risquaient d'éveiller leur petite-fille ; ils en restèrent là de leur querelle, et se tournèrent le dos en mâchonnant de vagues récriminations que le sommeil changea bientôt en ronflements sonores.

V

Un matin de la fin d'août, Marcel écartant la haie de framboisiers du jardin de Lisle, cria de loin à Camille:

— Je vous amène une camarade et une payse, car elle est de Villotte, comme vous.

En même temps il se retournait pour tendre la main à une fille de quatorze ans, déjà grandelette et presque formée, qui se tenait derrière lui dans une attitude dédaigneuse.

— Sa mère, poursuivit Marcel, est un peu parente de la mienne ; on l'a envoyée chez nous pour respirer l'air des bois, pendant les vacances... J'espère que vous serez bonnes amies, et maintenant que vous voilà ensemble, je m'en retourne pour aider Sosthène à finir sa version... A tantôt !...

Restées seules, les deux fillettes commencerent à se dévisager avec une curiosité un peu méfiante. Camille était passablement sauvage, la nouvelle venue avait dans la physionomie quelque chose de hautain et de

décidé qui intimidait. Sa toilette à la mode contrastait avec la mise très simple et quasi rustique de la petite Desrônis. Son chapeau *Paméla*, couvert de fleurs, et d'où s'échappaient d'abondantes boucles blondes ; sa robe écossaise, à la jupe demi-courte, au corsage garni de bretelles de velours ; ses bottines mordorées, montant jusqu'à mi-jambes, paraissaient à celle-ci le dernier mot de l'élégance et du luxe. De plus, ses yeux bruns à la fois câlins et hardis, son teint d'un blanc mat, ses lèvres minces aux coins retroussés par un sourire moqueur, ses façons de petite femme, imposaient à Camille, qui lui demanda timidement :

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Fernande Herbillon ; mon père est directeur des contributions ; le vôtre est médecin, n'est-ce pas ?

— Oui, le docteur Desrônis... Le connaissez-vous ?

— Non, il ne vient pas à la maison... Et vous, quel est votre nom de baptême ?

— Camille... Mon frère s'appelle Sosthène.

— C'est un nom distingué, daigna remarquer Mlle Fernande.

Ce n'était pas l'avis de Camille, qui trouvait le nom de Sosthène ridicule, et qui ne put s'empêcher d'accueillir l'appréciation de Mlle Herbillon par une moue désapprobative. Celle-ci ajouta :

— Est-ce votre frère qui étudie avec Marcel Boisselier ?

— Oui, s'écria Camille, vous l'avez déjà vu ?... Comment le trouvez-vous ?

— Pas mal... Seulement, il ne soigne pas ses mains. . Ses ongles sont en deuil !

Cette remarque moqueuse blessa Camille comme une injure personnelle. Elle rougit, jeta un regard furtif sur ses propres doigts et se renferma dans un silence très digne, que rompit une nouvelle question de son interlocutrice.

— Est-ce que vous vous amusez ici?

— Beaucoup. — Les bois sont tout près, nous y passons les après-midi, avec Marcel et Sosthène; nous chassons aux papillons, et puis nous faisons un herbier.

Ces distractions parurent sans doute médiocres à Mlle Fernande, dont les lèvres ébauchèrent une grimace dédaigneuse.

— Tout cela ne m'amuserait pas du tout, murmura-t-elle ; n'avez-vous point de piano?

— Si, il y a celui de grand'mère, mais voilà dix ans qu'il n'a été accordé et il est un peu faux... Vous êtes musicienne, mademoiselle?

— Certainement, j'ai même fait danser cet hiver chez maman... Et Mlle Montéclair n'est pas mécontente de mon jeu.

— Ah! vous prenez des leçons de tante Aurélie!

— Il n'y a qu'elle de professeur à la pension, il faut passer par ses mains, bien qu'elle soit passablement rococo... Et puis, elle est si ridicule et si agaçante avec son procès!

— J'aime beaucoup tante Aurélie! protesta impétueusement Camille.

— C'est une sœur de votre père?

— Mais non.

— De votre mère, alors?

— Pas le moins du monde ; ma mère n'avait ni frère ni sœur.

— En ce cas, si elle ne vous est parente d'aucun côté, pourquoi l'appelez-vous votre tante? demanda Mlle Fernande en haussant les épaules.

— Je ne sais pas, répliqua Camille vexée ; nous l'avons toujours appelée ainsi, et nous l'aimons comme une parente... Voilà !

— C'est drôle ! conclut Mlle Herbillon d'un ton moqueur.

Cette première entrevue n'était pas de nature à établir des relations bien sympathiques entre les deux enfants. Mlle Herbillon apportait dans le trio Boisselier et Desrônis un élément nouveau, qui modifia radicalement l'intimité primitive du petit groupe. Mlle Fernande ne savait pas marcher ; de plus, elle était sujette à toute sorte de frayeurs qui lui rendaient les courses à travers bois insupportables : elle avait peur du hâle, peur des ronces, peur des insectes : la vue d'une chenille ou d'une araignée lui faisait pousser des cris d'orfraie. Aux promenades forestières elle préférait de beaucoup les stations dans le jardin, à l'ombre d'une charmille ; elle y occupait ses loisirs avec un livre amusant ou un ouvrage au crochet. Ayant l'esprit très précoce et très curieux, et de plus étant peu surveillée dans sa famille, elle avait déjà beaucoup lu à tort et à travers. Sur ce point, Sosthène et elle s'entendirent à merveille. Peu à peu, chacun des enfants suivant son plaisir et obéissant à une secrète loi d'attraction, le groupe se scinda. Camille et Marcel continuèrent seuls les excursions forestières, et leur amitié se resserra d'autant ; Sosthène et

Fernande, de leur côté, donnèrent pleine satisfaction à leurs goûts sédentaires et à leur rage de lecture.

Ayant toute liberté de puiser dans le tas de bouquins amoncelés au grenier de sa grand'mère, le jeune Desrônis était le pourvoyeur de Mlle Herbillon. Dès que le docteur partait pour ses tournées, et que Mme Boisselier se plongeait jusqu'aux oreilles dans les occupations ménagères qui absorbaient sa médiocre intelligence, la maison entière appartenait aux deux enfants. Quand le temps était beau, ils allaient s'étendre dans le verger à l'ombre d'un gros prunier, et la tête dans les mains, les coudes dans l'herbe, ils se livraient à leur distraction favorite. Parfois chacun lisait à part le volume de son choix ; mais parfois aussi, quand le même livre les attirait, Sosthène s'acquittait du rôle de lecteur à haute voix, tandis que Fernande maniait son crochet.

Ces lectures à deux sont toujours redoutables, même quand il s'agit d'un roman ou d'un poème de chevalerie, lu par un garçon de quatorze ans à une fille du même âge. Les choix de Sosthène étaient quelquefois hasardés ; les passages tendres, passionnés ou même risqués de la *Jérusalem délivrée* et de *Roland furieux* ouvraient brusquement à ces imaginations très éveillées des échappées sur un monde inconnu et singulièrement attrayant. Pendant les tièdes après-midi de septembre, dans le clair-obscur des arbres fruitiers, sous les branches desquels montait une pénétrante odeur d'automne, les mots d'amour résonnant sur les lèvres de Sosthène et cueillis avidement par les jeunes oreilles de Fernande, prenaient une couleur et une sonorité étranges. Par intervalles, une prune mûre tombait dans l'herbe

rase. Mlle Herbillon tendait le bras nonchalamment, la mordait à belles dents, et, avec une expression gourmande de la bouche et des yeux, savourait à la fois le fruit juteux et le chapitre plein de choses mystérieusement troublantes. Avec moins de calme que son vis-à-vis, Sosthène subissait également le charme tout nouveau de cette lecture à deux. Il était parfois si ému que les mots s'arrêtaient dans sa gorge et que la respiration lui manquait. Alors, Fernande lui jetant un regard en dessous, murmurait malicieusement :

— Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? — Allez donc !

Ou bien elle daignait lui demander s'il était fatigué, et lui offrant quelques-unes des prunes qu'elle avait ramassées, elle le régalait par surcroît d'une œillade câline qui émouvait Sosthène encore plus vivement que la page au milieu de laquelle il venait de s'interrompre.

Fernande Herbillon était naturellement et inconsciemment coquette. C'était dans le sang de sa famille maternelle. Son aïeule avait beaucoup fait parler d'elle, et sa mère, au dire des gens de Villotte, n'était pas à l'abri de la critique. Cette adolescente, singulièrement intelligente et précoce, possédait le don inné de la grâce enjôleuse et féline. Presque involontairement elle essayait sur le romanesque Sosthène l'effet de ce charme héréditaire. Il ne lui fallut pas plus d'une semaine pour faire de lui son esclave. Il la trouvait prodigieusement jolie et obéissait à ses moindres caprices. Dans l'intimité de son cœur, il lui avait dressé un autel, et à l'imitation des chevaliers de la Table ronde, il l'avait proclamée la dame de ses pensées.

Une après-midi que la pluie avait retenu au logis les

quatre enfants, la conversation tomba sur les couleurs préférées, et Camille ayant déclaré que le rouge était sa couleur favorite, Mlle Herbillon répliqua d'un ton tranchant qu'elle aimait le vert par-dessus tout. Il n'en fallut pas davantage pour jeter un ferment de discorde entre les deux couples. A partir de ce moment, il y eut dans la maison le camp des rouges et le camp des verts. Sosthène, pris d'un bel enthousiasme chevaleresque, se para très ostensiblement de la couleur de sa dame, et, par contre, Marcel ne se montra pas sans un coquelicot passé dans la boutonnière de sa blouse. Chaque jour vit naître d'orageuses discussions sur les mérites respectifs du vert et du rouge, et l'antagonisme des deux champions ne tarda pas à dégénérer en querelles violentes.

Le jeune Desrônis ayant imaginé de recouvrir de papier vert ses livres et ses cahiers, Marcel riposta en plaçant près de lui, sur la table où on travaillait en commun, un verre plein de géraniums du plus beau rouge.

Ces fleurs voyantes, renouvelées soigneusement chaque matin en l'honneur de Camille, agaçaient particulièrement les nerfs de Sosthène ; il ne leur épargnait pas les marques de son dédain et de sa mauvaise humeur.

— Ôte donc tes fleurs de cordonnier, disait-il à Marcel, elles m'entêtent et m'empêchent de travailler.

— D'abord, elles ne sentent rien, répliquait l'autre, et puis elles me plaisent et je les garde... Je suis chez moi.

— Tu abuses de tes avantages... Ce n'est pas généreux.

— Je n'abuse de rien du tout... Je ne t'empêche pas, moi, de couvrir tes livres de cet affreux papier vert perroquet...

Les choses se gâtaient de plus en plus. Un certain jour, après la leçon, Marcel, entrant par hasard dans le cabinet de consultations, surprit Sosthène occupé à arroser les géraniums avec le contenu de son encrier.

— Brigand ! s'écria-t-il, et en même temps un maître soufflet s'abattit sur la joue du délinquant.

Celui-ci sauta à la gorge de l'agresseur, et ils se colletèrent violemment, tandis que Camille et Fernande arrivaient juste à point près de la fenêtre ouverte, pour assister à cette lutte homérique.

Les deux champions, après s'être un moment secoués d'importance, venaient de rouler sur le parquet, entraînant avec eux les chaises et les livres. Sosthène avait le dessous et Marcel le sommait de faire des excuses.

— Jamais ! protestait l'autre en gigotant.

Camille était accourue bravement et essayait vainement de les séparer ; quant à Mlle Herbillon, elle restait près de la fenêtre, continuant à manier son crochet et regardant avec un impassible sourire cette bataille, dont elle était la cause première...

Le docteur Boisselier s'apprêtait à monter dans son cabriolet ; attiré par le tapage et par les cris de Camille, il se précipite sur le champ de bataille, empoigne vigoureusement par un bras chacun des combattants, et les force de se relever tout poudreux et cramoisis.

— Vauriens ! s'exclame-t-il en les tenant chacun à

distance, n'avez-vous pas honte de vous colleter comme des crocheteurs?... Puisque vous abusez de la liberté qui vous est laissée, sauvages que vous êtes, je vais vous enfermer comme des animaux malfaisants... Allons, leste, à votre chambre; vous vous mettrez au lit et vous y réfléchirez jusqu'à ce soir sur l'inconvenance de votre conduite!

En même temps, il les pousse vers l'escalier, et moitié de gré, moitié de force, les introduit dans la chambre qui leur sert de dortoir. — Qu'on se couche! continue-t-il d'une voix très irritée. — Il les enferme à double tour, et, pour plus de précaution, emporte la clef dans sa poche...

Silence profond. Cinq minutes se passent; un bruit de roues résonne sur le chemin de Récourt : c'est le docteur qui part pour sa tournée. Furieux et penauds, les deux garçons gardent une attitude maussade et boudeuse. Assis sur sa couchette et battant du talon le bois de lit qui n'en peut mais, Marcel tourne le dos à Sosthène, qui se ronge les ongles. Un bâillement sonore du jeune Desrônis retentit dans le dortoir muet. Marcel considère à la dérobée la mine déconfite et la chevelure ébouriffée de son camarade, puis hasarde un sourire auquel l'autre réplique par une grimace.

— Ça t'amuse, toi, d'être enfermé? commence Marcel qui est le moins rancunier des deux.

— Pas du tout! grogne Sosthène d'un ton sec.

— Si nous filions! hein?

— Par où?... La porte est fermée.

— Papa a oublié que la fenêtre donne sur le toit du hangar... En deux sauts nous serons dans le jardin, et

nous irons passer l'après-midi dans les bois du côté de ma *tendue*... Ça y est-il?

— Oui, mais ce soir, on s'apercevra que nous ne sommes plus là, et on nous punira.

— Nous rentrerons à la brune par le même chemin... et pour plus de sûreté, nous allons arranger nos lits de façon à faire croire que nous sommes couchés... Ce sera une bonne farce.

Cet expédient de comédie plaît au romanesque Sosthène. En un clin d'œil, les deux traversins, coiffés chacun d'un bonnet de coton, sont couchés sous les couvertures, la tête sur l'oreiller, dans la position de dormeurs qui tournent le nez du côté du mur.

— On jurerait que c'est nous, dit Marcel enchanté, et maintenant donnons-nous de l'air.

Le toit du hangar descend presque au niveau de la pelouse montante du verger. L'évasion s'effectue sans peine et cinq minutes après les deux prisonniers courent sous bois.

Au crépuscule, le docteur Boisselier rentre dans son cabriolet, et s'empresse, au débotté, de monter dans la chambre des deux garnements afin de leur faire un brin de morale. Pour plus de solennité et pour que sa harangue profite à tout le monde, il a amené avec lui Camille et Fernande. Il pénètre majestueusement dans le dortoir des coupables. À la faible lueur du jour finissant, il distingue les deux formes confuses couchées à l'abri des rideaux, et s'approchant des couchettes jumelles :

— Eh bien, commence-t-il après s'être éclairci la voix, eh bien, messieurs, avez-vous réfléchi sur l'incongruité de votre conduite de tantôt?

Un silence absolu succède à cet exorde sévère.

— Vous ne répondez pas? reprend gravement le docteur, satisfait de cette attitude respectueuse : je comprends que vous gardiez le silence et que vous soyez honteux de vos déportements... Étéocle et Polynice, ces deux frères ennemis de la fable antique, ne se comportèrent pas avec une plus sauvage brutalité. . N'auriez-vous pas dû donner l'exemple de la concorde et de l'amitié fraternelle à ces deux jeunes demoiselles qui partagent vos études et vos jeux?... Toi, Marcel, qui es l'aîné, ajoute Boisselier, en se tournant avec un geste éloquent, vers le lit de droite, toi, qui es l'hôte de ton ami, ne dois-tu pas savoir que la modération et la magnanimité sont les vertus des forts?... Et vous, Sosthène (demi-tour vers le lit de gauche), vous, le fils de mon vieux camarade, apprenez que la colère est sœur de la folie... *Ira furor brevis est*. Allons, messieurs, un bon mouvement, embrassez-vous cordialement comme deux frères!

Toujours même silence et même complète immobilité.

— Assez de bouderie! s'écrie le docteur irrité en se penchant pour secouer l'épaule de l'un des délinquants.

Ses doigts s'enfoncent dans la molle épaisseur d'un traversin; il pousse un cri de stupéfaction, frotte une allumette, et s'aperçoit du tour qu'on lui a joué.

— Ah! les mandrins! s'écrie-t-il en bouleversant les couvertures, ils se sont évadés!

En même temps des rires retentissent sur le palier et les deux fillettes se sauvent dans le jardin pour pouvoir éclater à leur aise.

VI

Octobre était arrivé, et avec lui une lettre de M. Desrônis redemandant ses deux enfants. — Le docteur s'ennuyait dans son logis vide, il insistait pour que Camille qui courait sur ses treize ans, vînt s'initier à la tenue d'un ménage. D'ailleurs, Marcel Boisselier devant entrer au collège de Villotte en qualité de pensionnaire pour y commencer ses humanités, la présence de Sosthène à Renesson n'avait plus de raison d'être et il s'en allait temps que ce dernier reprît lui-même ses études classiques. — Les époux de Lisle s'étaient séparés sans trop de regrets de leurs petits enfants, dont la turbulence dérangeait leurs habitudes casanières. Clairette la coquassière avait ramené sous la toile de sa carriole Camille et Sosthène, accompagnés de Marcel, tout marri de quitter pour la première fois sa maison, ses bois, sa liberté, et de les échanger contre les grands murs du collège. Mlle Herbillon les avait déjà précédés à Villotte, afin d'assister à la réouverture des cours de la pension Papillon, et son départ avait considérablement allégé les regrets de Sosthène.

Les enfants Desrônis retrouvèrent la maison de la rue des Tanneurs presqu'aussi maussade que le jour où ils l'avaient quittée. Le docteur, irréprochablement vêtu de noir des pieds à la tête, poussait toujours de profonds soupirs en parlant de « sa pauvre femme »; néanmoins il avait repris son train de vie d'autrefois, et même, le soir après dîner, comme il ne pouvait supporter l'isolement, il allait passer quelques heures au cercle. Sosthène se rendait deux fois par jour au collège, mais comme personne ne le surveillait, il bâclait ses devoirs, lisant plus de romans qu'il n'apprenait de leçons, et il acquérait au bout de quelques semaines, dans sa classe de quatrième, la réputation d'un assez joli cancre. Le docteur avait décidé que Camille n'irait pas en pension. Un professeur venait à domicile lui donner des leçons de français, d'histoire et de calcul; le reste du temps elle s'occupait du ménage. Le soir, après le dîner, Desrônis après avoir tourné mélancoliquement deux ou trois fois autour de la table ronde et soupiré bruyamment devant la grande photographie de Fanny Desrônis, embrassait sa fille et son fils et s'en allait chercher des consolations au cercle. En somme, dans la maison de Villotte, les deux enfants étaient, sans que le docteur s'en rendît compte, bien plus abandonnés à eux-mêmes qu'à Renesson. Ils restaient seuls en tête à tête près de la lampe, sauf quand, deux fois par semaine, tante Aurélie venait pour la leçon de piano, et, après avoir dîné avec la famille, entretenait longuement le père et les enfants des péripéties de son procès.

L'arrière-saison ajoutait encore sa mélancolie à la

somnolente tristesse du logis Desrônis. De froids brouillards s'étendaient matin et soir sur les coteaux rougis, dont les vignes étaient vendangées; dans l'air humide les cloches de l'église des Augustins éparpillaient leurs notes argentines et monotones. La rue des Tanneurs, avec ses vieilles maisons aux persiennes fermées ou aux rideaux scrupuleusement tirés, avait l'air de faire partie du domaine de la Belle-au-bois-Dormant. Camille, seule dans les grandes pièces sonores où l'on entendait le vent d'ouest se lamenter à travers les couloirs et les cheminées, regrettait la gaie petite chambre de Renesson et les bonnes courses dans les bois en compagnie de Marcel. Celui-ci sortait une fois par mois du collège et passait son jeudi de sortie chez le docteur Desrônis. Ce jour-là la maison s'animait un peu et Camille sentait comme un rayon de soleil courir à travers le corridor obscur, le froid escalier de pierre et les pièces aux fenêtres longtemps closes. Elle veillait à ce qu'il y eût un dessert de pâtisserie aux deux repas; un bon feu ronflait, dès le matin, dans le poêle de la salle à manger. Marcel arrivait pour le dîner de midi, il avait un petit air militaire dans sa tunique d'uniforme bien sanglée à la taille par un ceinturon de cuir verni. Il était en seconde et prenait déjà la mine préoccupée et grave des grands élèves; mais au dessert, il s'oubliait et redevenait le boute-en-train espiègle et expansif des belles journées de Renesson. Après le dîner, on allait visiter tante Aurélie dans son *capharnaüm* de la côte Phulpin. Marcel avait été pris tout de suite d'une grande sympathie pour la vieille fille; l'histoire du procès l'intéressait comme un roman. Il partageait

chaleureusement les espérances de Mlle Montéclair, s'indignait contre les subterfuges dilatoires de l'État et promettait à la tante que, dès qu'il serait avocat, il se chargerait de son affaire. — Quand il faisait beau temps, on redescendait par les vaux de Savonnières et on ne rentrait chez M. Desrônis qu'à la nuit close, pour le souper, à la suite duquel on reconduisait en bande Marcel jusqu'à la porte du collège.

Ces sorties mensuelles étaient les seuls jours ensoleillés de l'existence recluse et casanière de Camille. Le lendemain elle se réveillait en songeant que Marcel ne reviendrait plus avant un mois et elle vivait pendant des semaines sur les souvenirs de cette journée trop rapide. Elle n'avait pas cherché à revoir Fernande Herbillon; la fille du directeur des contributions lui était peu sympathique et elle se souciait peu de renouer à Villotte les relations médiocrement agréables, ébauchées à Renesson; mais certains indices lui donnaient à penser que Sosthène, moins indifférent qu'elle, était fort au courant des faits et gestes de cette petite personne.

Depuis la rentrée, Sosthène prenait des airs affairés et pensifs. Ayant su par Camille le mot de Fernande au sujet de ses ongles « en deuil », il soignait maintenant ses mains avec excès, dépensant tout l'argent de ses semaines en savons et autres objets de parfumerie; en outre, il devenait très difficile au sujet de sa toilette, et le dimanche, il passait des heures à se bichonner avant de partir avec Camille pour la grand'messe. Une fois dans son banc, il paraissait nerveux et inquiet, jusqu'à une certaine minute, entre le *Kyrie* et le *Gloria*, ou

un frou-frou de robes bruissait dans l'allée étroite et où une dame en toilette légèrement tapageuse, suivie d'une fillette non moins coquettement parée, frôlait le banc de la famille Desrônis. A ce moment, Sosthène tressautait comme s'il eût reçu une commotion électrique. C'étaient Mme et Mlle Herbillon qui allaient prendre place à leur banc situé non loin de la grille du chœur. — Le collégien passait le reste de la messe à se hausser sur la pointe des pieds pour tâcher d'apercevoir l'extrémité du chapeau de Fernande et un bout de son profil. Quand par hasard, la jeune fille n'assistait pas aux offices, Sosthène s'assombrissait et pendant toute la soirée du dimanche, il était d'une humeur massacrante.

— Qu'as-tu Sosthène? lui demanda Camille, un soir qu'ils lisaient en tête à tête près du poêle de la salle à manger. — La figure du collégien s'était allongée, il prenait des poses rêveuses et poussait des soupirs qui faisaient trembler les feuillets de son livre.

— Moi?... Rien! répondit-il avec une affectation de mystérieuse réserve.

— Si fait, tu deviens très maussade, tu ne parles plus et aujourd'hui tu as refusé de reprendre du dessert... Ça n'est pas naturel... Voyons, qu'as-tu?

Sosthène haussa les épaules : — Inutile de t'expliquer ça... Tu ne comprendrais pas. Ce n'est pas de ton âge.

— Ne pose donc pas! reprit sa sœur, il n'y a pas tant de différence d'âge entre nous, et tante Aurélie dit qu'une fille de treize ans a autant de raison qu'un garçon de quinze... Je parie que je sais à quoi tu penses?

— Je t'en défie bien !

— Ça n'est pourtant pas malin... Tu penses à Fernande Herbillon !

— Oh !... Qui te l'a dit?... s'écria Sosthène ébaubi de la perspicacité de sa sœur.

— Personne... Si tu crois que je ne m'aperçois pas que tu passes toute ta messe à la regarder !... Tu rougis quand on prononce son nom, et en ce moment, tiens, tu es cramoisi.

— Eh ! bien, oui, avoua enfin le collégien, qui n'était pas fâché, au fond, d'être deviné et de trouver une confidente, oui, je suis amoureux de Fernande !...

Une fois ce premier mot lâché, il s'épancha tout à fait. Il décrivait avec une ostentation enfantine les moindres phases de ce premier amour né sous les pruniers du verger de Renesson. Il n'omit aucun des incidents de son roman sentimental. — Il n'avait pas reparlé à Fernande depuis son retour à Villotte, mais il la voyait presque tous les jours. Entre quatre et cinq heures, après la classe, il allait se poster en face de la grande porte de la pension Papillon et il guettait la sortie des externes. Quand il apercevait Fernande enveloppée dans son manteau vert myrte et tenant à la main son carton plein de livres, il avait des palpitations et il l'accompagnait à distance respectueuse jusqu'à la maison de la rue Lapique où elle demeurait. Une ou deux fois elle avait retourné la tête et avait souri en l'apercevant, mais la plupart du temps elle avait absolument l'air de ne pas le reconnaître, et c'était ce qui désespérait le plus le malheureux Sosthène. Les jours où il ne réussissait pas à l'entrevoir étaient pour lui

des journées vides. Il rêvait de faire quelque chose d'étonnant, d'avoir quelque aventure surprenante, enfin d'attirer sur lui l'attention de la dédaigneuse Fernande. Seulement il avait beau se creuser la tête, il ne trouvait rien de digne d'elle et de lui. En attendant il composait à la louange de sa Dulcinée des vers qui avaient au moins quatorze pieds, et où *martyre* rimait invariablement avec *soupire, amours* avec *toujours*.

Demi-moqueuse, demi-pensive, Camille écoutait avec une curiosité croissante le récit des joies et des peines d'amour de Sosthène, — et elle était tout étonnée de retrouver dans les symptômes décrits par son frère, quelques-unes des émotions qu'elle avait elle-même ressenties. — Seulement, elle, c'était à l'occasion de Marcel Boisselier qu'elle avait éprouvé tout cet émoi. Et sa petite tête travaillait là-dessus, jusqu'à ce que le sommeil vînt engourdir ses pensées.

Ainsi dans le solitaire et tranquille logis Desrônis, où l'on n'entendait que le chant des cloches des Augustins et le glouglou monotone de l'eau du canal, coulant derrière la maison ; dans ces grandes pièces froides et sonores, encore attristées par un deuil récent, ces jeunes cœurs s'éveillaient naïvement à l'amour et en subissaient déjà les troubles confus, sans que le docteur, tout en pleurant « sa pauvre femme » songeât à se préoccuper de l'état d'âme de ces deux adolescents, qui étaient pourtant les vivants portraits de cette défunte si bruyamment regrettée. La douleur d'Amable Desrônis après avoir été très sincère subissait une curieuse transformation. Elle devenait pour le docteur une parure et une coquetterie. Gâté par les marques

d'intérêt qu'il avait reçues, de plus en plus affamé de sympathie et de considération, le docteur choyait pour ainsi dire cette douleur qui le rendait plus intéressant aux yeux du public ; il passait son temps à soigner son deuil, à rythmer ses soupirs, comme un comédien qui prépare son entrée — et tout entier à ce rôle d'affligé, qu'il jouait du reste avec une sorte de bonne foi naïve, il ne voyait plus rien de ce qui se passait chez lui.

Sosthène devenait chaque jour plus affairé et plus rêveur. Un soir Camille s'aperçut qu'au lieu de piocher son thème, il avait élevé entre elle et lui un rempart de dictionnaires, et qu'à l'abri de ce mur, il transcrivait sur du papier à lettre un brouillon raturé et à demi chiffonné. Elle le guetta un moment sans en avoir l'air, puis renversant brusquement l'échafaudage de livres :

— C'est une lettre que tu écris, Sosthène? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Il rougit d'abord, puis comprenant qu'il n'y avait plus moyen de mentir :

— Tu m'espionnais donc, toi? s'écria-t-il... Eh bien, oui, c'est une lettre... Je *lui* écris, ajouta-t-il à voix basse, je ne pouvais pas me taire plus longtemps ; je lui fais connaître mes sentiments et je lui demande un rendez-vous.

Camille haussa les épaules. — C'est absurde! murmura-t-elle, d'abord elle ne te répondra pas, et puis comment t'y prendras-tu pour lui envoyer ta lettre?

— Ça c'est mon secret, répondit-il mystérieusement en pliant son épître et en la cachant dans la poche de sa veste.

— Oh! Sosthène, prends garde, j'ai idée que tu vas faire une grosse sottise.

— Mêle-toi de tes affaires! répliqua-t-il en allumant son bougeoir pour gagner sa chambre.

Le lendemain, à la veillée, dès que M. Desrônis fût sorti, Sosthène qui était très pâle, dit à sa sœur :

— C'est fait... Elle a ma lettre...

— Mon Dieu! s'exclama Camille, effrayée et joignant les mains, comment t'y es-tu pris?

— C'est bien simple... Elle sort de la pension Papillon à cinq heures et rentre directement chez elle; j'ai couru en avant jusqu'à sa maison et j'ai placé ma lettre en évidence sur la serrure de la seconde porte, de sorte qu'en l'ouvrant, elle n'aura pu manquer de voir mon billet et de le prendre...

— Joli moyen!... Et si quelqu'un est rentré avant Fernande et a remarqué ton papier, crois-tu qu'il se soit gêné pour le mettre dans sa poche?

La figure de Sosthène s'allongea, il n'avait pas réfléchi un seul moment que les choses pussent s'arranger de la sorte.

— Tu es un oiseau de mauvais augure! murmura-t-il avec humeur, il y a cent à parier que ça n'arrivera pas...

C'était pourtant arrivé. Par un hasard que Sosthène n'avait pas prévu, Mme Herbillon, sortie pour faire des visites, était rentrée avant sa fille, avait vu la lettre, et, l'ayant empochée, l'avait lue avec un mélange de surprise et de fou rire. Légère et très tolérante de sa nature, elle avait trouvé plaisante cette déclaration faite à sa fille par un gamin de quinze ans. Elle s'était

beaucoup amusée de l'épître brûlante du malheureux Sosthène et l'avait communiquée à tous ses amis. Le lendemain la déclaration courait la ville. Quand il rentra du collège à quatre heures, Sosthène trouva Camille qui le guettait dans le couloir.

— Qu'est-ce que je t'avais dit? lui chuchota-t-elle; c'est Mme Herbillon qui a trouvé ta lettre... Te voilà dans de beaux draps!

— Pas possible! s'écria le frère en blêmissant, d'où le sais-tu?

— C'est le bruit de la ville... Tante Aurélie l'a appris en donnant une leçon. Hier, il y avait soirée à la préfecture et on y a lu ta lettre tout haut... Heureusement que papa ne va nulle part à cause de son deuil!... Mais il finira toujours par tout savoir, et alors j'ai bien peur que tu ne sois grondé et puni sévèrement...

Pendant deux mortelles journées, Sosthène vécut dans les transes. Chaque fois qu'il rentrait du collège, il se demandait s'il n'allait pas se trouver en face de son père, justement irrité par la découverte de son escapade. Enfin, un soir, comme il pénétrait dans le corridor, il entendit dans la salle à manger les voix de tante Aurélie et du docteur. Amable Desrônis parlait avec véhémence.

— Allons! c'est pour aujourd'hui, se dit Sosthène dont le cœur battait affreusement. — Néanmoins, il poussa bravement la porte, et la première chose qui le frappa dès son entrée, fut sa fameuse lettre que le docteur froissait avec indignation.

— Venez, monsieur! s'exclama ce dernier en apercevant son fils, et dites-nous dans quel mauvais livre

vous avez copié les phrases de roman que vous avez eu l'audace d'écrire à Mlle Herbillon?... Si c'est là le fruit de votre séjour à Renesson, j'en fais mon compliment à vos grands parents de Lisle!... Quelle perversité précoce et affligeante! C'est une calamité que d'avoir un enfant pareil!... Tu n'as donc pas songé, malheureux, que tu compromettais ton père en adressant cette lettre audacieuse à la fille de l'un des hauts fonctionnaires de la localité? On va croire que c'est moi qui t'ai inculqué cette déplorable dépravation... Ce n'était pas assez de la douleur où m'a plongé la perte de ta pauvre mère, il faut que j'aie la tristesse de voir l'inconduite de mon fils me déconsidérer aux yeux de la ville entière!

Sosthène, tournant sa casquette entre ses doigts, les narines pincées, les lèvres serrées, recevait stoïquement cette avalanche de reproches. Pour se donner une contenance, il cherchait des yeux Camille dans les coins de la salle à manger ; il lui semblait que la présence de sa sœur lui donnerait plus de courage pour affronter la colère paternelle. Mais Camille n'était pas là; le docteur l'avait congédiée, estimant qu'il était inutile et inconvenant pour une fillette de son âge d'assister à cette explication.

Ce fut tante Aurélie qui eut pitié du patient et qui vint à son secours :

— Allons, dit-elle, il ne faut pas faire le diable plus noir qu'il n'est, et au fond de tout cela, il n'y a qu'un enfantillage... Quelle importance peut-on attacher aux sottises d'un morveux comme Sosthène?...

Sosthène, vexé, se redressa comme un jeune coq, cette façon de plaider sa cause le mortifiait plus que

tous les reproches de son père. Il préférait encore être morigéné que de se voir traité comme un moutard sans conséquence...

— J'aime Fernande ! dit-il avec un ton exalté qui acheva d'exaspérer son père.

— Silence ! interrompit le docteur. Puis il ajouta avec un accent navré :

— Que va penser de moi Mme Herbillon ? — Il était uniquement préoccupé de l'atteinte que les frasques de Sosthène pouvaient porter à sa considération...

— Elle pensera que tu as un gamin bien précoce et bien mal surveillé, reprit Mlle Aurélie, en exécutant un arpège avec ses doigts.

— J'irai demain lui présenter mes excuses.

— Comme tu voudras, mais je crois la démarche inutile... La dame a la manche large et les mauvaises langues prétendent qu'elle n'y regarde pas de si près.

— N'importe, conclut le docteur, il est de mon devoir de montrer combien je déplore les méfaits de mon fils... Et quant à vous, polisson, ajouta-t-il en lançant un regard sévère au coupable, montez dans votre chambre... Je vous y consigne et on vous y portera à souper !

L'infortuné Sosthène sortit d'un air digne, en se disant qu'il souffrait pour la dame de ses pensées, que d'ailleurs les pères avaient de tout temps contrecarré les inclinations de leurs enfants, et qu'après tout Amadis de Gaule et Edgar Ravenswood en avaient enduré bien d'autres...

VII

Dès le lendemain, Amable Desrônis, tiré comme on dit vulgairement, *à quatre épingles*, se présenta dans l'après-midi chez Mme Herbillon. Il était sévèrement vêtu de noir ainsi qu'il convient à un homme plongé dans le deuil et la douleur ; mais à travers l'austérité de sa tenue perçaient certaines recherches d'élégance : moustaches aux extrémités soigneusement effilées, gants frais et bottines de chevreau à bouts vernis. Mme Herbillon était chez elle, et la femme de chambre introduisit le visiteur dans un petit salon où elle le pria d'attendre, tandis qu'elle irait prévenir sa maîtresse.

Ce petit salon, meublé avec un luxe voyant, ressemblait beaucoup à un boudoir : — sièges bas et capitonnés, chaise longue, rideaux et portières retenus par des embrasses de mousseline, transparents roses tamisant le jour des fenêtres, étagères encombrées de ces bibelots japonais à prix réduit, dont le marché parisien est inondé depuis quelques années, jardinières et potiches garnies de fleurs printanières. Dans la che-

minée, un feu clair répandait une chaleur douce et attiédissait l'air imprégné d'une odeur de jacinthes. Amable Desrônis, qui venait de quitter sa maison de la rue des Tanneurs, aux pièces froides et vides, à l'ameublement démodé et peu confortable, fut tout d'abord agréablement impressionné par cet intérieur coquet, qui sentait la femme, et dont le clinquant flattait ses goûts de luxe et d'ostentation. — Le bruit d'un pas léger se fit entendre dans la pièce voisine, une porte s'ouvrit, et le docteur se trouva en présence de la femme du directeur des contributions.

Mme Clarisse Herbillon était petite, mais bien faite ; elle avait la tournure et la mine fort jeunes, bien qu'elle comptât trente-deux ans sonnés. On ne pouvait pas dire qu'elle fût jolie, mais elle avait beaucoup de physionomie et de vivacité, de très beaux cheveux châtains séparés en bandeaux bouffant sur les tempes, de longs yeux bruns très câlins, une bouche un peu grande aux lèvres rouges et facilement souriantes, le nez droit et le menton proéminent.

De plus, elle était potelée, blanche de peau, avec des épaules rondes, une taille souple, ni trop ni trop peu de poitrine, les mains et les pieds petits, infiniment de grâce et de désinvolture dans les mouvements. Tout cela formait un ensemble sémillant et voluptueux, auquel une toilette très étudiée ajoutait un savoureux assaisonnement. La robe savamment échancrée au corsage laissait voir un coin de peau blanche fort appétissant; les manches larges permettaient d'admirer jusqu'au coude, sous les festons de la broderie anglaise, deux bras d'un modelé charmant tandis que

de temps à autre, les pieds mignonnement chaussés de souliers couleur hanneton et de bas de soie noire à jour, se montraient sous les plis de la jupe très ample.

Tandis qu'Amable Desrônis saluait gravement et avec componction, un sourire courut sur les lèvres et dans les yeux de Mme Herbillon.

— Monsieur Desrônis, dit-elle en répondant à ce salut cérémonieux par une gracieuse inclinaison de tête, pardonnez-moi de vous avoir fait attendre... Asseyez-vous donc!

En même temps, elle se posait elle-même dans l'encoignure de sa chaise longue, tandis que le docteur prenait un siège et s'y plaçait à distance respectueuse.

— Madame, commença-t-il d'un ton pénétré, j'ai regardé comme un devoir de venir vous présenter, ainsi qu'à M. Herbillon, toutes mes excuses... Vous me voyez navré...

— Je devine ce qui me procure le plaisir de votre visite, interrompit-elle avec vivacité; mais je vous en prie, ne prenez pas les choses si au tragique. Cette lettre...

— Je l'ai lue, madame, et je vous la rapporte avec l'expression de mes plus vifs regrets... Elle est d'une effronterie inqualifiable!

— Oh! il ne faut voir là-dedans qu'une espièglerie de collégien... Il va bien, votre gamin! Quel âge a-t-il?

— Quatorze ans passés, madame.

— Hé! hé! il est très avancé!

— Il l'est trop! Je me demande vraiment comment une pareille insanité a pu germer dans son cerveau... Je tiens du moins à vous affirmer, madame, que jamais

sa famille n'a pu supposer un instant qu'il fût capable de s'oublier à ce point.

— Je le crois sans peine, repartit la dame en riant; voyons, ne vous étonnez pas trop, ce serait injurieux pour ma fille, — et pour moi, car on prétend qu'elle me ressemble... Si votre fils lui a écrit une lettre un peu brûlante (dont elle ne se doute pas d'ailleurs), cela prouve qu'il a trouvé Fernande jolie et qu'il a bon goût.

— Cela ne l'autorisait pas à commettre un acte contraire à la morale et au respect des convenances, balbutia Desrônis qui commençait à s'embrouiller dans ses phrases.

— Les convenances, un collégien ne s'en inquiète guère!... Votre fils s'est monté la tête, son cœur s'est éveillé... A son âge, ne vous en est-il jamais arrivé autant, docteur? ajouta Mme Herbillon, en coulant du côté de Desrônis une œillade à la fois hardie et veloutée.

— A moi, madame? répliqua-t-il en rougissant.

— Oui, à vous, quand vous aviez quatorze ou quinze ans?... Soyez franc!... D'ailleurs, vous me répondriez non, que je ne vous croirais pas.

Et de nouveau, elle le regardait en riant.

Ses grands yeux éclatants, à l'iris brun semé de paillettes fauves, avaient cette phosphorescence humide qui trahit une nature de femme experte aux choses d'amour. Ils troublèrent violemment Amable Desrônis, rendu plus inflammable par son veuvage qui, depuis un an bientôt, le tenait chastement enfermé dans sa maison glaciale et sévère comme un cloître. Ce regard, qui en avait grisé tant d'autres, s'insinua en lui comme un philtre, et, pareil à un buveur d'eau qui a tâté par

hasard d'un vin trop fort, le docteur sentit brusquement que la tête lui tournait. Maintenant il ne pouvait plus détacher des yeux de son interlocutrice ses yeux éberlusés. Il rougissait derechef, balbutiait des phrases hachées et inachevées, et souriait de ce sourire vague des gens qui commencent à flotter doucement dans une demi-ivresse.

Clarisse Herbillon avait trop d'expérience en cette matière pour ne pas s'apercevoir promptement de l'effet qu'elle produisait, et elle était trop coquette pour ne pas être tentée d'achever une opération qui s'annonçait si bien. Il ne lui déplaisait pas d'ailleurs d'envelopper dans ses filets ce docteur Desrônis dont la fidélité conjugale avait été exemplaire, et qu'on citait par la ville comme le modèle des veufs inconsolables. En outre, avec sa perspicacité féminine, elle avait vite deviné en lui un de ces vaniteux naïfs, qui se prennent comme alouettes au miroir à l'aide d'un peu de clinquant, qu'on apprivoise avec de belles paroles dorées, et qu'on peut ensuite mener et faire obéir à la baguette. — Elle résolut de profiter séance tenante de la fascination qu'elle exerçait, et changeant brusquement le cours de la conversation, elle le détourna avec habileté vers un sujet qui devait particulièrement intéresser Desrônis : — son affliction et son isolement. — On ne s'introduit jamais mieux dans l'intimité des gens qu'en les mettant sur le chapitre de leurs misères personnelles. Alors ils deviennent plus expansifs, ils ouvrent imprudemment leur cœur, et, une fois la porte entre-bâillée, une femme serait bien maladroite si elle ne parvenait pas à s'y établir tout doucement.

— Je plaisantais, dit Mme Herbillon en s'interrompant, et c'est bien mal choisir mon moment, je l'avoue... J'aurais dû penser plus tôt que dans les circonstances où vous vous trouvez, monsieur, vous n'avez pas l'esprit tourné à la plaisanterie... Pardonnez-moi, je suis si étourdie!... Croyez bien que M. Herbillon et moi, nous avons pris une part très vive à votre peine.

La figure du docteur redevint mélancolique, et il eut un geste las d'homme accablé. — Je n'en doute pas, madame, et vous en suis cordialement reconnaissant.

— Je n'ai pas eu l'avantage de connaître Mme Desrônis, poursuivit Clarisse Herbillon, mais je sais quelle excellente femme d'intérieur elle était et quels regrets elle a laissés dans toute la ville.

Amable Desrônis poussa un gros soupir et inclina sa tête sur sa poitrine : — Ma pauvre femme était un ange de douceur et de dévouement, murmura-t-il.

— Malheureusement les anges ne sont pas faits pour la vie de ce monde! reprit Clarisse avec un accent de compassion, où le docteur, s'il eût eu plus de finesse, aurait pu démêler une pointe d'ironie. — Votre maison doit vous paraître bien vide?

— Oui, répondit-il en passant sa main sur ses yeux l'isolement me tue.

— Peut-être, continua-t-elle d'une voix insinuante. serait-il sage d'essayer d'un peu de distraction?...

Desrônis fit un geste de dénégation.

— Je ne parle pas, reprit-elle, de ces plaisirs mondains qui contrasteraient trop avec la situation où vous êtes... Non, mais j'entends les plaisirs de l'intimité et

cette satisfaction qu'on éprouve à s'entretenir de ceux qu'on regrette, avec des amis qui vous comprennent.

— Ah ! madame, les gens tristes ne sont pas amusants et on se lasse vite d'écouter leurs plaintes.

— Vous jugez peu charitablement votre prochain, docteur, dit-elle en souriant et en essayant de nouveau sur lui l'effet de ses regards câlins ; et vous vous rendez peu justice à vous-même... Votre valeur personnelle et vos qualités professionnelles sont universellement appréciées, et bien des personnes qui vous connaissent et vous estiment, se trouveraient honorées des marques d'affectueuse confiance que vous leur donneriez.

— Vous êtes trop aimable et trop bonne, madame !

— Non, je suis franche... Trop peut-être... Je sais qu'on me reproche de ne pas être assez réservée. Mais que voulez-vous ? J'ai le malheur d'avoir une nature expansive et toute en dehors... Et, au risque d'encourir encore ce reproche, puisque j'ai le plaisir de vous voir, docteur, je vais vous demander quelque chose... Vous allez sans doute me trouver bien indiscrète ?

— Jamais, madame !... Je vous en prie, parlez !

— Eh bien, il s'agit d'une consultation... Je suis un peu souffrante, et je voudrais avoir votre avis.

Bien que flatté intérieurement, Desrônis ne put réprimer un haut-le-corps. Il savait que le vieux médecin de la ville haute donnait ses soins à la famille Herbillon, et il commença par manifester quelques scrupules.

— Je croyais, objecta-t-il, que le docteur Grodard était votre médecin ?

— C'est-à-dire qu'il est le médecin de mon mari. M. Herbillon, qui est un peu malade imaginaire, le con-

sulte souvent... Quant à moi, je le trouve trop docteur Purgon, et j'ai peur de ses drogues...

— Je suis à vos ordres, madame.

— Vous me dites cela sans enthousiasme, comme si vous craigniez de me donner un avis... D'abord pourquoi restez-vous là-bas perché sur cette chaise? Venez donc ici.

Elle lui fit place auprès d'elle. Il s'approcha, légèrement intimidé.

— Où souffrez-vous? demanda-t-il.

— J'éprouve un malaise général, je suis sans appétit et je dors mal.

Il procéda aux interrogations de rigueur. Elle y répondait avec un sourire, en montrant ses dents blanches et bien plantées, et Desrônis assis près d'elle se sentait de plus en plus troublé. L'odeur des jacinthes lui montait à la tête, et aussi un peu ce fluide amoureux qui se dégageait de toute la personne de sa nouvelle cliente.

— Voyons le pouls, dit-il d'une voix mal assurée.

Elle souleva son bras presque à la hauteur de la figure du docteur, et le lui mit dans les mains.

Aimable Desrônis, au contact de ce bras frais et potelé qui s'abandonnait, perdit tout à fait sa présence d'esprit. L'inconsolable veuf ne songeait plus à son chagrin; il était la proie de sensations à la fois délicieuses et violentes. Ses doigts tremblaient et parvenaient à peine à trouver le point précis où le battement du pouls devenait perceptible, — ou plutôt le bouillonnement de son propre sang l'empêchait de distinguer le mouvement calme et régulier de l'artère de sa voisine.

— Eh bien? reprit-elle, après un moment de dangereux silence.

— Le pouls est un peu fréquent, répondit-il au hasard; je crois... que c'est nerveux...

— Peut-être bien... Voyez-vous, docteur, ma grande maladie, c'est l'ennui.

— Quoi, madame, vous vous ennuyez? vous si entourée, si gâtée dans le monde, si...

— Dissipée, dites le mot! interrompit-elle, vous l'avez au bout de la langue. — Oui, je ne l'ignore pas, j'ai la réputation d'être trop mondaine et d'avoir des goûts frivoles... Mais si vous saviez comme tout cela est creux, docteur!... Vous parliez de votre isolement; le mien est plus cruel encore, parce que je m'en aperçois, même au milieu des plaisirs du monde. La pire solitude est celle qu'on sent dans la foule. On est bien vite las de ces fêtes toutes semblables, où l'on ne se heurte qu'à des indifférents!

— En êtes-vous là, madame? s'écria Desrônis, à la fois surpris et charmé de cette confession.

— Hélas! oui... Allez, tout ce qui reluit n'est pas or... On dit par la ville : « Mme Herbillon est une tête folle, en s'éveillant, elle se demande à quel bal elle ira le soir, et elle est malheureuse quand elle n'a pas chaque matin un plaisir en perspective... » Ah! si on lisait en dedans de moi, on verrait qu'une bonne intimité au coin du feu me contenterait bien autrement que ces dissipations du dehors! Il y a des dessous douloureux qu'on ne soupçonne pas... Plus d'une femme cherche à s'étourdir dans le monde, uniquement parce qu'elle ne trouve pas dans son intérieur les satisfactions qu'elle

rêvait... Ce que je vous conte là, peut-être ferais-je mieux de le garder pour moi? mais un médecin est quasi un confesseur, et vous m'avez inspiré confiance.

— J'en suis infiniment touché, madame, je vous le jure! murmura-t-il en s'inclinant. — Ses sens étaient émus, sa vanité était doucement chatouillée, et Clarisse Herbillon sentait qu'elle l'avait définitivement conquis.

— Maintenant, continua-t-il en lui lançant à son tour un regard très épris, je suis presque tenté de me féliciter des sottises de mon fils, puisqu'elles m'ont procuré le bonheur de mieux vous connaître, madame, et d'apprécier tout le charme de votre esprit, toute la délicatesse de votre cœur.

— C'est moi au contraire qui vous dois des remerciements... Votre visite m'a fait grand bien, et j'espère que vous la renouvellerez... M. Herbillon sera enchanté de vous voir, et quand vous aurez un moment... je ne vous dis pas de venir à mon jour de réception ; il y aurait de la cruauté à vous imposer cette corvée, mais, dans la semaine, vous me trouverez presque toujours chez moi, entre trois et six heures... Et je serai heureuse de causer amicalement avec vous... Nous mettrons nos deux isolements en commun.

— Ah! madame, vous me comblez! s'exclama-t-il.

Il avait repris son chapeau, s'était levé, et la saluait pour partir.

— A propos, s'écria-t-elle en riant, et cette fameuse lettre que vous me rapportiez?... Je la veux.

— La voici, répliqua-t-il, mais je vous supplie de la brûler.

— Du tout, je tiens à la conserver précieusement,

puisque c'est à elle que je dois votre visite... Donnez!

Elle tendait la main. Il y déposa l'épître de Sosthène, mais comme en même temps ses yeux rencontrèrent les ensorcelantes prunelles de Mme Herbillon, il retint cette petite main dans les siennes et, pris d'un éblouissement, il y mit un baiser, puis se sauva, à la fois effrayé et ravi de son audace.

Quand il fut dehors, il aspira longuement l'air frais du soir et s'attarda à marcher longtemps par les rues. — Elle est charmante! se répétait-il à lui-même, elle est charmante! — Il ne s'apercevait même pas qu'il pleuvait, et que son chapeau neuf recevait la bruine depuis une demi-heure... La giboulée d'avril tombait froide et menue sur les trottoirs solitaires, sur les avenues assombries par la décroissance du jour, et tout là-bas, dans le cimetière Sainte-Catherine, elle lavait de ses larmes les sapins et la croix de pierre du tombeau de la pauvre Fanny... Mais Amable Desrònis ne songeait plus au cimetière nià son irrémédiable douleur!... A travers le crépuscule pluvieux, où les becs de gaz s'allumaient un à un, il revoyait nettement la figure étrange, les grands yeux câlins, le provocant sourire de Mme Clarisse, et il emportait avec lui cette vision troublante jusque dans son logis solitaire de la rue des Tanneurs.

DEUXIÈME PARTIE

I

— Ah ! monsieur Desrônis, je vous rencontre enfin ! — Cette exclamation était poussée avec une impatience fiévreuse par un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu en ouvrier et qui venait d'aborder Amable Desrônis à l'entrée de la rue des Tanneurs. Il se tenait devant le docteur, la casquette à la main, la mine à la fois suppliante et obstinée ; on lisait dans ses yeux rougis, dans les traits contractés de sa face pâle, marquée de petite vérole, la ferme intention de ne pas lâcher le docteur avant d'avoir obtenu de lui ce qu'il désirait.

— Bonjour, père Varnerot, dit Amable en fronçant le sourcil, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que mon garçon est très malade... Je suis allé déjà deux fois chez vous, monsieur Desrônis, sans vous trouver : hier et ce matin.

— Que voulez-vous, mon brave ? un médecin ne s'appartient pas...

— J'étais pourtant venu à l'heure de votre consultation.

— J'ai changé mon heure, répliqua Desrônis en rougissant... Qu'a-t-il, votre garçon, père Varnerot?

— Une grosse fièvre avec un violent mal de tête... Et si vous pouviez passer tout de suite chez nous, docteur...

— C'est que, objecta Amable avec embarras, en tirant sa montre, j'ai un rendez-vous pour une affaire importante.

— Pas aussi importante que la vie de mon garçon! insista énergiquement et douloureusement le père Varnerot... Il faut que vous veniez sur-le-champ, monsieur Desrônis... Il le faut, je vous en prie!

— Allons! dit Amable, comprenant qu'il ne se débarrasserait pas facilement de cet entêté; — et, pris lui-même d'un sourd scrupule de conscience, il suivi avec résignation Varnerot dans la direction du faubourg de Polval, où ce dernier exerçait la profession de jardinier-maraîcher.

Ils marchaient rapidement et, en chemin, le jardinier essoufflé expliquait au docteur la maladie de son fils :

— Ça lui a pris avant-hier par un chaud et froid; il avait bêché tout un grand carré de jardin, et il était tout *en écume*, quand subitement une giboulée est tombée, et avant qu'il ait eu le temps d'aller remettre sa veste, sa chemise a été traversée... Le soir, il avait comme du feu dans le corps; il s'est couché avec la fièvre, et depuis ce temps-là, elle ne le quitte pas... Il se plaint qu'il étouffe, et ça fait mal de l'entendre; cette nuit j'ai cru qu'il allait passer dans mes bras... Un

garçon de dix-huit ans, si gentil et si bon ouvrier, monsieur Desrônis ! Si nous venions à le perdre, il n'y aurait plus qu'à nous enterrer avec lui, sa mère et moi !

Desrônis écoutait distraitement, en hochant la tête. Tandis que le brave homme se lamentait, le docteur songeait que l'heure de sa visite quotidienne chez Mme Clarisse Herbillon approchait, et qu'il courait grand risque de ne plus trouver la dame au logis quand il reviendrait de Polval.

Un an s'était passé depuis sa première entrevue avec Mme Herbillon, et pendant cette année l'attrait qu'avait exercé sur lui cette séduisante personne, avait pris les proportions d'une passion violemment absorbante. Bien que sa profession eût dû le mettre à l'abri de semblables surprises, Amable Desrônis était très naïf et très novice en matières d'aventures galantes. Il s'était marié jeune et avait, pendant toute la durée de son mariage, trouvé dans son intérieur un bonheur suffisant pour le garantir des tentations du dehors. Fanny lui avait donné à la fois les calmes et régulières jouissances de l'intimité conjugale et les joies exquises de l'amour partagé ; elle était en même temps une ménagère attentive et dévouée, et une amie très tendre, mignonnement et chastement amoureuse, ayant toutes les coquetteries et toutes les séductions d'une femme jolie et honnête ; mais ce délicieux régime du mariage heureux avait eu de funestes conséquences pour Desrônis devenu veuf. Les voluptueuses et légitimes tendresses d'autrefois lui manquaient ; il n'était pas taillé pour se nourrir de sa douleur et de ses regrets dans l'isolement. Aussi devait-il devenir facilement la proie de la première femme assez

adroite et assez attrayante pour lui offrir les consolations qui lui faisaient défaut. Son tempérament et sa vanité enfantine le portaient naturellement à subir le charme d'une embobelineuse de l'espèce de Clarisse Herbillon.

Et ce n'avait pas été une passade, une simple fantaisie d'un mois. Nullement. Son amour obstiné croissait en raison directe des obstacles qu'il rencontrait. Les passions qui naissent chez les hommes restés longtemps sages et arrivés à la quarantaine, s'y développent à la façon du gui sur les arbres de haute futaie : elles s'accrochent au rameau le plus vivace, enfoncent leurs radicelles jusqu'au cœur du bois et en détournent la sève nourricière au profit de leur envahissante végétation. Mme Clarisse, du reste, s'entendait à merveille à entretenir cet amour tard venu et tenace, dont elle tirait de substantiels avantages. Elle tenait la dragée haute à Desrônis, et tout en lui donnant de l'espoir, elle avait l'art de se servir de sa situation de femme honnête, de sa respectabilité et de ses principes religieux, pour reculer le moment où le docteur n'aurait plus rien à désirer. Sa résistance habilement calculée doublait le prix des minces faveurs qu'elle accordait. Quand Amable s'impatientait et devenait trop pressant, elle avait une façon si éloquente de lui parler de ses devoirs, de son rôle de mère et d'épouse, de ses remords, de ses craintes, qu'elle le renvoyait soumis et toujours plus enflammé. Elle était parvenue à lui persuader que le pacifique et tolérant M. Herbillon était affreusement jaloux, de sorte que le docteur apportait dans ses relations avec le mari un respectueux empressement et

une touchante condescendance. Celui-ci en abusait. Joueur comme les cartes et malade imaginaire, il mettait largement à contribution l'obséquieuse prévenance de Desrônis. Il lui contait par le menu l'histoire de ses digestions laborieuses et de sa gastrite, profitant de ses visites assidues pour lui extorquer des consultations gratuites et lui gagner son argent à l'écarté. Quelquefois Amable en faisant son budget s'avouait avec ennui que tout n'était pas rose dans le métier d'amoureux d'une femme du monde. Les fantaisies capricieuses et despotiques de Mme Clarisse lui dérobaient une bonne partie de son temps, au détriment de ses devoirs professionnels. En outre ses dépenses augmentaient : sa toilette plus soignée, les parties de jeu, les billets de concert, les menus cadeaux faisaient le vide dans sa caisse, et de temps à autre, il était tout étonné de se trouver à court. Alors il s'accoutumait peu à peu à prendre sur l'argent réservé à l'entretien du ménage, de quoi subvenir à ses dépenses extraordinaires. Il en rougissait parfois ; un éclair de bon sens lui passait devant les yeux ; il se promettait d'être moins faible et plus raisonnable. Mais il suffisait d'une œillade de Mme Clarisse, d'une main blanche offerte aux lèvres du docteur, pour qu'il oubliât ses belles résolutions. Cette femme soufflait sur lui le chaud et le froid à son gré ; elle le possédait complètement et le tenait journellement dans un état de surexcitation nerveuse qui ôtait au malheureux Desrônis tout sang-froid et toute liberté d'esprit. En ce moment même, tandis que Varnerot lui expliquait les symptômes de la maladie de son garçon, Amable n'écoutait que d'une oreille ; il pensait uniquement au petit

salon blanc et rose où Mme Herbillon l'attendait vers trois heures.

On était arrivé au logis du jardinier. Ils traversèrent le jardin maraîcher où les primeurs commençaient à verdir sous le vitrage des châssis entr'ouverts, et où les floraisons hâtives des jacinthes diapraient de couleurs roses et lilas la terre nue des plates-bandes. Tout au bout du terrain cultivé, le corps de logis, composé d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, élevait sa façade grise où grimpait une treille encore sans feuilles. Dans la première pièce, ils furent reçus par la mère Varnerot.

— Comment va votre malade? demanda brusquement Desrônis.

— Toujours pas bien, monsieur Desrônis... Il a le corps brûlant et il tremble la fièvre.

— Où est-il?

On l'introduisit dans une petite chambre donnant sur les vignes, et où le malade enfoncé dans ses couvertures, sommeillait péniblement. Il avait la face très rouge et semblait fort abattu.

Desrônis lui tâta le pouls et tira sa montre. Elle marquait déjà trois heures un quart. Mme Clarisse devait être en train de s'impatienter, et il la savait peu endurante.

— Oui, il a de la fièvre, murmura-t-il, et comme le garçon avait un peu secoué son engourdissement, il le fit mettre sur son séant afin de l'ausculter. — De tout ce que lui avait dit le père, il n'avait retenu qu'une chose, c'est que le jeune jardinier avait eu chaud et froid ; il était parti de là pour conclure à une affection

des voies respiratoires, et il dirigeait son diagnostic en conséquence.

Le père Varnerot soulevait son fils avec de tendres précautions et de douces paroles.

— Voyons ! voyons ! s'exclama nerveusement Desrônis, en appuyant sa tête contre la poitrine du malade... Respire, mon garçon !... Bien !... — Il recommença le même examen rapide en mettant son oreille contre le dos du patient, puis rejetant les couvertures sur lui, il reprit :

— Il n'y a rien aux poumons, c'est un simple refroidissement... Une légère bronchite... Vous lui poserez un emplâtre de thapsia sur la poitrine, et vous lui donnerez toutes les deux heures une potion pour laquelle je vais vous faire une ordonnance.

Il arracha une feuille de son carnet et traça à la hâte une prescription.

— Et vous pensez que ce n'est pas dangereux, monsieur Desrônis?... Vous savez, il se plaint de ne pouvoir respirer, et il a un grand mal de tête ?...

— Naturellement... il est congestionné; mais le thapsia le débarrassera de tout cela... Ce ne sera rien... Je reviendrai demain soir.

Il tira de nouveau sa montre. — Trois heures et demie !... Il faut que je me sauve ! dit-il précipitamment, bonjour, à demain !...

Et il laissa les deux époux stupéfaits de la brusquerie avec laquelle il les expédiait.

Maintenant il doublait ses enjambées et se hâtait dans la direction de la rue Lapique. Les gens qui le voyaient filer devant leurs fenêtres penchaient curieu-

sement la tête : — Tiens, le docteur Desrônis qui court comme au feu !... Il paraît qu'il a un malade pressé.

— Elle ne m'aura certainement pas attendu, pensait Amable en agitant la sonnette de Mme Herbillon, je ne la trouverai plus ! — Il se trompait. Mme Clarisse n'était pas sortie. Elle était assise à une petite table de son salon, tout fleuri de violettes, et elle écrivait.

— Enfin ! dit-elle au docteur essoufflé, en se retournant pour lui tendre la main, je ne comptais plus sur vous... Mais mieux vaut tard que jamais !

Desrônis lui baisait la main et se confondait en excuses.

— Oh ! vous êtes tout pardonné, continua-t-elle en riant, je sais que dans votre profession on n'est pas maître de son temps, et je me reproche de vous faire perdre des heures précieuses... Asseyez-vous, et permettez-moi d'achever ce bout de lettre.

Il s'attendait à un accès de mauvaise humeur, aussi fut-il agréablement surpris de cet aimable accueil ; sa figure inquiète s'épanouit.

Tandis qu'il s'installait dans un fauteuil, il entendait la plume courir sur le papier, puis s'arrêter soudain. Tout en cherchant une enveloppe dans son buvard, Mme Clarisse tourna de nouveau la tête vers Amable et lui lança avec un sourire une de ses œillades les plus enjôleuses.

— Admirez-moi, dit-elle, vous avez devant vous une femme héroïque.

Il admirait sans comprendre ; il admirait la grâce des inflexions de ce cou blanc et délicat, la rondeur et

l'élasticité de cette taille souple, la couleur foncée et veloutée de ces prunelles câlines, dont il ne pouvait plus détacher ses regards ensorcelés. — Oui, continua-t-elle en le voyant sous le charme, figurez-vous que ce matin en passant devant le magasin de Damel, le bijoutier de la rue Entre-deux-Ponts, j'avais vu un amour de bague... Quelque chose de très simple, mais adorablement monté... Une émeraude entourée de brillants... Je crois vous avoir dit que j'ai un faible pour les émeraudes... La bague me tirait l'œil, je suis entrée, je l'ai marchandée... On la laissait pour 1,000 francs; je n'ai pu résister à la tentation, et j'ai prié Damel de me l'envoyer afin que je puisse la montrer à mon mari... Mais en rentrant à la maison j'ai réfléchi... Mon second mouvement vaut mieux que le premier... J'ai pensé que ma fille est maintenant en pension à Paris, qu'elle et moi nous coûtions cher à M. Herbillon, que c'était une folie de mettre dans une fantaisie une si forte somme, et que le nécessaire devait passer avant le superflu; bref, j'écris à Damel pour lui donner contre-ordre... N'est-ce pas que je suis une petite femme très raisonnable?

— Oui, murmura Desrônis d'un air préoccupé, bien d'autres à votre place n'auraient pas montré la même abnégation.

— Je vous avoue que cela m'a fait mal au cœur, c'était une occasion, et je ne la retrouverai plus... La bague valait au bas prix 1,500 francs et elle m'allait si bien au doigt!... Tenez, je l'aurais mise là, ajouta-t-elle en tournant et retournant au niveau des lèvres du docteur sa main gauche, et en lui désignant

'un de ses doigts... Mais c'eut été une sottise, n'y pensons plus!

Elle soupira, cacheta la lettre et se dirigea lentement vers la cheminée où pendait un cordon de sonnette.

Desrônis était fort perplexe. Il lisait dans les yeux de Mme Herbillon un désir ardent de posséder ce bijou, et il se demandait si ce ne serait pas agir en galant homme et en amoureux sérieusement épris que d'épargner à une jolie femme l'ennui de ce sacrifice. Après ce qu'il venait d'entendre, n'aurait-il pas l'air d'un pleutre s'il faisait la sourde oreille? D'un autre côté, 1,000 francs n'étaient pas une bagatelle et creuseraient un gros trou dans sa caisse. Mais aussi quelle joie il aurait à offrir à Clarisse cette bague tant convoitée; cela lui donnerait un vernis de gentilhommerie dont sa vanité était d'avance très flattée. — Non, il ne lui était pas permis de se taire, sous peine de passer pour un bourgeois mesquin et ne sachant pas vivre.

— Chère amie, dit-il en se levant et en s'emparant du bras de Clarisse, tendu vers le cordon de sonnette, permettez-moi de vous offrir cette babiole, puisqu'elle vous fait plaisir.

En même temps il lui enlevait la lettre et la mettait dans sa poche.

Elle le regarda droit dans les yeux et haussa les épaules.

— Êtes-vous dans votre bon sens? s'écria-t-elle sévèrement, est-ce que c'est possible?... Allons, rendez-moi ma lettre!

— Je vous en prie, poursuivit-il en lui pressant les deux mains qu'elle lui abandonna, laissez-moi la satis-

faction de vous donner cette bague, je serais si heureux que vous la teniez de moi!

— Non, mon ami, répliqua-t-elle en hochant la tête, n'insistez pas... Je ne veux de vous que votre amitié; m'offrir un bijou de ce prix, ce serait comme si vous m'offriez de l'argent... et vous m'offenseriez... D'ailleurs, ajouta-t-elle, en s'apercevant de la mine assez promptement résignée d'Amable Desrônis, que penserait M. Herbillon en me voyant au doigt une bague dont je ne pourrais lui avouer la provenance?

— Vous lui diriez que vous l'avez achetée avec vos économies.

— Ce serait mentir, et j'ai déjà, à cause de vous, assez de remords de ce genre sur la conscience... Et puis, raisonnablement, comment expliqueriez-vous la chose au bijoutier, et de quoi aurais-je l'air aux yeux de cet homme?

— Je me présenterais tout bonnement chez lui, de votre part, et je traiterais l'affaire comme étant votre fondé de pouvoir... Rougiriez-vous de m'avoir pour créancier? s'écria-t-il en riant.

— Envisagée de cette façon, répondit-elle en faisant la moue, la chose serait sans doute moins absurde... A condition toutefois, que vous me regarderiez sérieusement comme votre débitrice... Et encore, non, ce serait une impardonnable inconséquence...

— Je cours chez Damel! interrompit le docteur en prenant son chapeau.

— Je vous le défends!... s'écria-t-elle, mais sans cependant tenter un mouvement pour l'empêcher de sortir.

— Demain à trois heures, je vous apporterai la bague.

— Vous êtes fou, docteur!... Docteur! s'exclama-t-elle encore, mais plus faiblement, tandis qu'il refermait la porte, après lui avoir répété : — A demain!

Une fois dehors, Amable Desrônis s'achemina lentement et pensivement vers son logis. Maintenant qu'il avait promis, il fallait songer aux voies et aux moyens d'exécution. Le cas ne laissait pas d'être embarrassant, car il n'avait pas 1,000 francs en caisse. — Bah! il vendrait une action des chemins de Lyon. Il n'était pas bien sûr que cette valeur lui appartînt en propre; elle devait avoir été attribuée aux enfants; mais n'avait-il pas l'administration de leur fortune jusqu'à leur majorité? D'ici là, il remplacerait par une valeur équivalente l'action vendue. — Le lendemain matin, il passa chez son banquier, échangea le titre contre de beaux deniers comptants, et se rendit dans la boutique de Damel. Là il conta au bijoutier qu'il était chargé par Mme Herbillon de payer la bague qu'elle avait achetée la veille, et celui-ci lui remit l'émeraude couchée douillettement dans un écrin de velours, après avoir écouté sans sourciller les explications du docteur, mais sans en croire un mot; — car les assiduités de Desrônis près de Mme Clarisse n'étaient plus un secret pour personne, et Damel avait trop d'expérience pour ne pas deviner les dessous de cette mystérieuse négociation.

A trois heures, Amable Desrônis entrait chez Mme Herbillon. Il la trouva pelotonnée dans un fauteuil, un livre sur ses genoux.

- Eh quoi, c'est vous? dit-elle en feignant la surprise.

— Ne vous avais-je pas prévenue que je viendrais

vous apporter quelque chose? répondit-il en souriant — En même temps, il déposait discrètement l'écrin sur la table.

— Comment, s'écria-t-elle en coulant une œillade attendrie vers l'écrin, vous avez acheté cette bague, malgré ma défense formelle?... C'est très mal, monsieur!

Néanmoins elle avait ouvert la boîte de velours et en avait tiré l'émeraude qu'elle examinait en la faisant scintiller au soleil. — Elle est ravissante, soupira-t-elle, mais je vous le répète, je ne peux pas l'accepter.

— Laissez-moi vous la mettre au doigt, supplia humblement le docteur en lui prenant la main... A celui-ci, n'est-ce pas?

Elle s'en défendait, mais mollement, et la bague, toute scintillante, coula le long de son annulaire à l'ongle rose taillé en amande. — Voyez, comme elle est bien à sa place! dit Desrônis.

— Enfin! reprit-elle en minaudant, puisque la voici, je ne me sens pas le courage de la renvoyer au bijoutier... Vous serez cause que je vais devenir d'une économie rapace... Car, ajouta-t-elle en relevant gravemant la tête, je vous dois maintenant 50 louis, et je tiens à me libérer le plus tôt possible.

— Oh! protesta-t-il d'un air froissé, pourquoi me gâtez-vous ainsi le plaisir que j'ai de vous offrir un souvenir digne de vous?

— Vous n'êtes pas raisonnable... Le plaisir eût été le même si vous m'aviez offert un bouquet de violettes de deux sous.

— Pas pour moi!... s'exclama-t-il avec feu... Je voudrais trouver je ne sais quoi de précieux et de rare

pour le mettre à vos pieds... Je voudrais pouvoir vous donner la terre tout entière !

— Donnez-moi votre amitié, répondit-elle en lui tendant les mains, et je serai contente.

Il porta les deux mains à ses lèvres et les baisa passionnément depuis le fin bout des doigts jusqu'à la naissance des bras.

— Prenez garde ! murmura-t-elle en frissonnant légèrement et en levant vers lui ses beaux yeux moites et brillants, j'ai dit : votre amitié !

Le mouvement qu'il avait fait pour attirer les deux mains jusqu'à sa bouche avait considérablement rapproché de lui la jeune femme. Il sentait son épaule frôlée par celle de Clarisse, et la fine odeur des cheveux de Mme Herbillon lui montait délicieusement à la tête.

— Ah ! vous êtes trop belle ! s'écria-t-il grisé, ce n'est pas seulement de l'amitié que j'ai pour vous, c'est de l'amour, vous le savez bien ! un amour fou et sans mesure !

En même temps il lui avait passé un bras autour de la taille ; il la pressait contre lui, et pour la première fois il lui sembla qu'elle était émue elle-même et s'abandonnait lentement. Alors il pencha la tête et ses lèvres [illegible]mées couvrirent de baisers les yeux et la bouche [illegible] Mme Clarisse.

Ils s'oublièrent une bonne minute dans cet embrassement passionné, que Desrônis savourait comme en extase. Tout à coup un bruit de pas traînants et une toux grasse résonnèrent au fond du couloir.

— C'est mon mari ! chuchota Mme Herbillon en s'ar-

rachant brusquement des bras du docteur. — Elle lissa rapidement ses cheveux un peu ébouriffés, et se couvrant la figure de ses mains : — J'ai honte, murmura-t-elle, c'est mal, c'est très mal !... Il me semble qu'il va lire sur ma figure ce qui s'est passé...

M. Herbillon entra sur ces entrefaites. C'était un homme sec, étroit du front et des épaules, ayant une figure de papier mâché, d'où saillaient de gros yeux peu intelligents.

— Bonjour monsieur Desrônis, murmura-t-il sans s'apercevoir du trouble d'Amable, je suis heureux de vous rencontrer !... Je ne vais pas bien, docteur, pas bien du tout ! — Mes digestions sont toujours pénibles, j'ai encore sur l'estomac mon déjeuner de ce matin... Et pourtant je n'ai mangé que deux œufs à la coque et une demi-douzaine d'asperges.

Desrônis d'un air grave conseillait la pepsine, en même temps il prenait son chapeau et cherchait à s'esquiver en douceur. Il était encore novice dans le métier d'homme à bonne fortune, et il se sentait mal à l'aise en face de ce mari qu'il était en train de tromper.

— Ce n'est pas moi qui vous chasse au moins ! s'écriait M. Herbillon en s'accrochant à lui... Restez donc encore un moment... Vous dites de la pepsine ?

— Oui, et de l'eau de Vichy à tous les repas... Pardon, si je vous quitte, mais il faut que j'aille voir un pauvre diable qui a une fluxion de poitrine et qui demeure à Polval.

Après avoir échangé une légère poignée de mains avec le mari, une autre plus expressive avec Mme Cla-

risse, qui baissa pudiquement les yeux, le docteur se hâta de sortir.

Il avait besoin de marcher, de ruminer son contentement au grand air, et il résolut, ainsi qu'il l'avait annoncé à M. Herbillon, d'aller voir ce que devenait son malade de la côte Polval. Il cheminait lentement le long de la rue des Saules, la tête levée, les yeux extasiés. Il trouvait une grâce non pareille aux grappes des cytises, suspendues au-dessus des murs des jardins, il contemplait avec une exultation souriante les maisons de la ville haute, étagées sur la colline, et reflétant dans leurs vitres la pourpre du soleil couchant ; il prenait un plaisir inexprimable à écouter le tintement lointain d'une cloche du couvent. — Enfin ! ses désirs s'étaient donc posés sur une exquise réalité, son amour n'était plus une enfantine et platonique passion ; il avait reçu un commencement de récompense !... Ses lèvres s'étaient mêlées aux lèvres de Clarisse dans un délicieux baiser ; il avait senti l'orgueilleuse poitrine de la plus jolie femme de Villotte palpiter contre la sienne ; il était aimé, — aimé ! — Il aspirait gaiement la brise printanière, il aurait marché ainsi pendant des heures, s'il ne s'était trouvé tout à coup devant les palissades fleuries de rosiers du père Varnerot.

Il entra d'un pas léger et cueillit sans façon une rose précoce qu'il respira voluptueusement. — Bien qu'on ne fût pas encore à l'heure où les ouvriers finissent leur journée, le jardin avait un aspect solitaire et abandonné. A mesure qu'il approchait de la maison basse et silencieuse, Amable distinguait à travers l'une des

fenêtres aux rideaux tirés quelque chose comme la lueur d'une bougie allumée. — En cette saison, et à une heure où le soleil dorait encore la cime des vignobles, cette illumination était étrange. — Est-ce que par hasard?... — Un désagréable frisson lui passa dans le dos, et hâtant le pas, il heurta timidement à la porte close.

Ce fut le père Varnerot qui vint lui ouvrir. Le bonhomme semblait avoir vieilli de dix ans en vingt-quatre heures : sa rude figure était pâle et tirée, ses yeux étaient gonflés, et ses lèvres tremblaient comme agitées par un sanglot qui ne pouvait sortir.

— C'est vous, monsieur Desrônis! murmura-t-il d'une voix à peine intelligible.

Rien qu'à le voir, le docteur comprit, et une subite rougeur lui monta au visage.

— Est-ce que?... balbutia-t-il en laissant tomber la rose qu'il tenait à la main.

— Oui, vous venez trop tard.

Desrônis stupéfait fit un mouvement en arrière.

— Oh! entrez, reprit le pauvre homme avec un geste navrant, il faut que vous nous donniez le certificat de décès pour la mairie...

— Comment cela est-il arrivé? demanda le docteur, après un silence.

— Est-ce que je sais? On a exécuté votre ordonnance, ça n'a servi de rien; il étouffait toujours et se plaignait de ne pouvoir avaler. Le lendemain matin, j'ai couru chez vous, mais vous n'y étiez pas; alors, ne sachant plus où donner de la tête, j'ai pensé au méde-

cin militaire qui demeure près de la caserne... Il est venu, et après avoir examiné notre Jules, il a dit qu'il avait attrapé un mauvais mal de gorge, une...

— Une angine couenneuse! murmura Desrônis avec effroi.

— Oui, c'est ça, il a ajouté qu'il n'y avait plus rien à faire, et en effet le pauvre garçon est mort étouffé sur les midi...

Il s'arrêta, étouffé lui-même par un sanglot, et il poussa doucement le docteur dans la chambre mortuaire. Dans sa funèbre et dernière toilette, au milieu d'un grand lit, le jeune mort était étendu la tête un peu exhaussée, les bras croisés sur la poitrine. Sur une table, un cierge brûlait à côté d'une tasse où un brin de buis trempait dans l'eau bénite. Au chevet, la mère silencieuse était assise, la face dans son tablier; et plus loin, deux voisines agenouillées égrenaient leur chapelet. La figure de ce garçon de dix-huit ans était encore belle, de cette singulière beauté que donnent les premières heures de la mort. Sa naissante moustache brune tranchait sur ses lèvres blanches, et la vacillante lueur du cierge donnait un semblant de vie à ses paupières et à ses joues.

— Il y a des moments où je crois que tout n'est pas fini! s'écria le père Varnerot en s'appuyant sur une chaise et en éclatant en sanglots... C'était un si bon enfant; il ne disait jamais un mot plus haut que l'autre; tout l'argent qu'il gagnait, il nous l'apportait, il ne prenait de plaisir qu'avec nous... Et c'est fini, c'est fini, n'est-ce pas, monsieur Desrônis?

Le docteur, très troublé, s'était penché sur le mort et du doigt palpait les paupières, les mains déjà rigides, la poitrine inerte... Les lèvres d'Amable qui, tout à l'heure brûlaient au contact des lèvres de Mme Clarisse, étaient maintenant presque aussi glacées que celles du défunt.

— Oui, c'est fini, balbutia-t-il.

La mère, qui était restée jusque-là immobile comme une pierre, souleva son tablier : — Le médecin de la caserne a dit qu'on aurait pu le sauver si on l'avait pris à temps! cria-t-elle d'une voix dure.

En même temps, elle dardait vers Desrônis un regard hostile qui le perçait jusqu'aux moelles.

— Je n'ai plus rien à faire, murmura-t-il d'un air inquiet.

— Pardon, monsieur Desrônis, il y a le certificat, objecta gravement Varnerot en lui désignant un petit bureau où se trouvaient une plume et de l'encre.

D'une main tremblante et incertaine, le docteur constata le décès, puis il se leva en trébuchant et, humblement, avec un geste gauche, il prit congé de ces pauvres gens.

Son retour était moins triomphant que son arrivée. Il traversait le jardin en fleurs comme quelqu'un qui se sauve après un mauvais coup. Derrière lui, à mesure qu'il pressait le pas, courait un remords talonnant. Il lui semblait toujours entendre dans son dos une voix rude, — la voix de cette mère privée de son fils unique, — qui lui criait : — C'est toi, c'est toi qui l'as tué! — Dans son désarroi, il n'osait même plus penser à Mme Clarisse. — Maintenant, entre lui et la séduisante

figure de Mme Herbillon, se glissait cruellement le blanc visage du jeune jardinier. Et il avait beau courir, beau fermer les yeux, toujours il voyait le mort avec sa naissante moustache, ses paupières inertes et ses mains rigidement croisées sur le suaire.

II

Un temps clair et un chaud soleil mettent une réveillante lumière dans les rues, et une douce gaieté dans les cœurs des boutiquiers de Villotte. La foire de mai vient de commencer. Le dimanche de la Pentecôte est une date importante pour les indigènes grands et petits : il inaugure la foire annuelle et il voit apparaître dans les corbeilles des fruitières les premiers bouquets de cerises nouvelles. Qu'il pleuve, ou que le soleil luise, que la Pentecôte tombe en mai ou en juin, il faut que la foire s'ouvre et qu'il y ait des cerises mûres, ce jour-là. — La ville a pris une physionomie plus animée. On a construit sur la place Reggio deux rangées d'échoppes dont les planches neuves exhalent une pénétrante odeur de sapin ; tout autour, les saltimbanques creusent des trous et installent leurs baraques de toile ; les acteurs de la troupe ambulante débarquent dans les auberges du voisinage, et de larges affiches jaunes annoncent les futures représentations. Les marchands des

rues environnantes fourbissent leurs vitrines et renouvellent leur étalage. Enfin le matin de la Pentecôte s'annonce par une joyeuse volée de coups de cloches, et de toutes les routes débouchent, avec accompagnement de claquements de fouets, des voiturées de paysans endimanchés qui ont attendu la foire pour venir faire leurs emplettes à Villotte. Des files de véhicules de toute couleur et de toute forme stationnent, les brancards en l'air, devant les moindres bouchons. Les cuisines flambent, des grésillements de fricassées et des bruits de voix tumultueuses se répandent par les fenêtres ouvertes des auberges, dont les patrons ne savent plus auquel entendre. Une foule bariolée de paysans en blouse neuve, de femmes en bonnets à fleurs et d'enfants braillards circule bruyamment le long des trottoirs. Dès onze heures les allées trop étroites des boutiques sont encombrées, on s'y écrase. De tous côtés les saltimbanques commencent leur parade devant des milliers de têtes grouillantes. Un tapage formidable : — tintement de clochettes, roulements de tambours, explosions de cuivres, frémissements de cymbales, hèlements de porte-voix, monte dans l'air ensoleillé, avec des nuages de poussière, des cris d'enfants, des odeurs de pain d'épice et de gaufres bouillantes. De midi à la nuit close le vacarme ne fait pas trêve un seul instant.

Le dimanche de la Pentecôte est le jour essentiellement populaire et campagnard. Les gens des villages et des faubourgs se ruent sur le champ de foire et l'occupent en maîtres. La population bourgeoise se tient sur son quant-à-soi et affecte aristocratiquement de ne pas se mêler à cette foule de ruraux. Elle prend sa re-

vanche le lundi, qui est encore férié, mais où la ville est rendue à elle-même et où les belles dames en toilettes d'été daignent venir prendre leur quote-part des distractions foraines. C'est le jour à la mode et tous les oisifs de Villotte ne manquent pas d'aller faire leur tour de foire.

Dans sa retraite de la côte Phulpin, tante Aurélie subit elle-même la tyrannie des vieilles habitudes et éprouve un besoin de locomotion. Le temps continue à être beau, les hirondelles volent haut dans l'air et les cloches de Saint-Étienne carillonnent gaiement pour la grand'messe. Tante Aurélie, qui a entendu dès le matin une messe basse à la chapelle des Dominicaines, débarrasse un coin de la table où sont entassés les dossiers de son procès, puis va quérir dans sa cuisine un morceau de pain, une tranche de jambon et une carafe d'eau. Elle mange ce frugal déjeuner en face de sa fenêtre ouverte, où les branches des arbres et les brins de chèvrefeuille s'inclinent au vent et ont l'air de souhaiter bon appétit à la vénérable professeur de harpe. Quand son repas du matin est achevé, elle ramasse soigneusement d'un coup de main les miettes de pain dans sa serviette, à l'intention des moineaux du voisinage. Elle se sent de joyeuse humeur, d'une humeur en harmonie avec ce beau temps. Son procès prend bonne tournure, l'État met les pouces et parle de transaction, mais tante Aurélie aimerait mieux se couper le poignet que de transiger. — Tout ou rien. Elle est inflexible, tante Aurélie, comme son père le général...

— Maintenant, se dit-elle en roulant sa serviette, si

j'allais chercher Camille et si je l'emmenais faire un tour de foire?... La pauvre petite n'a déjà pas tant de distractions et ce serait une charité que de lui donner un peu de plaisir.

Là-dessus tante Aurélie revêt sa robe de stoff froncée dans le dos et croisée sur la poitrine, boucle du doigt ses anglaises blanches, pose sur son serre-tête noir un antique chapeau de gros de Naples, serre ses anguleuses épaules dans une écharpe de barège qui date de 1843, et, enfilant dans son bras gauche le sac de taffetas qui contient son mouchoir et ses lunettes, descend la côte de l'Horloge au pas militaire.

Dans le silencieux logis de la rue des Tanneurs, Camille Desrônis est toute seule... Le docteur a même annoncé qu'il dînerait en ville et ne rentrerait qu'assez tard. Camille livrée à elle-même pour la journée entière, est montée dans la chambre de derrière, dont la fenêtre donne sur le canal, et d'où l'on voit les maisons de la ville haute se grouper en amphithéâtre autour de la massive tourelle de l'horloge. Depuis un an que nous ne l'avons vue, Camille a grandi. Elle a maintenant quatorze ans sonnés, et bien que sa taille ne soit pas encore très développée, on lui donnerait plus que son âge. La rondeur de ses joues a diminué, ses yeux bleus ont le regard moins souriant, et sa bouche aux lèvres retroussées a pris une expression un peu pensive ; cet accent plus sérieux et plus réfléchi de sa physionomie est dû sans doute aux préoccupations du rôle de ménagère auquel elle s'est trouvée précocement assujettie. N'étaient ses épais cheveux châtains qui retombent sur ses épaules en boucles fri-

soixantes, on la prendrait presque pour une petite femme.

Elle a placé sa chaise près de la fenêtre ouverte et tient un livre étalé sur ses genoux ; mais elle ne lit guère. Ses yeux rêveurs vaguent à l'horizon et suivent distraitement le vol des martinets qui tournent là-haut au-dessus du toit pointu de l'horloge. Les cloches, après avoir sonné bruyamment midi, viennent de se taire. Leurs dernières vibrations planent encore dans l'air ensoleillé où elles se confondent avec le bourdonnement des mouches et le glouglou mélancolique de l'eau du canal. Le quartier semble désert, le champ de foire a fait le vide tout à l'entour. Les maisons blanches et jaunes, aux fenêtres closes, s'assoupissent dans l'oisiveté silencieuse du jour férié. Mais là-bas, du côté de la place Reggio, il arrive par bouffées des lambeaux de fanfares, des détonations et des tintements de clochettes. — C'est là qu'est le bruit, la foule, le plaisir ! — Camille a le cœur gros, en songeant qu'elle restera dans sa chambre grise pendant cette longue journée de fête. Elle avait, la semaine d'avant, bâti de joyeux châteaux en Espagne au sujet de ce congé de la Pentecôte. Elle s'était dit que Marcel Boisselier passerait ses vacances à la maison, et qu'en compagnie de Sosthène et de lui, on ferait de longues promenades à la foire. Marcel a maintenant dix-sept ans, il achève sa philosophie et a tout à fait l'air d'un grand garçon. Camille eût été fière de se promener à son bras. Mais les choses se sont arrangées autrement. Le docteur Boisselier est venu lui-même chercher son fils, la veille de la Pentecôte et l'a emmené à Renesson. Camille a à peine en-

trevu son fidèle compagnon de jeu. Le docteur Boisselier se montre depuis quelque temps fort souvent à Villotte, mais il ne fait que de courtes apparitions au logis Desrônis. On dirait qu'il évite de se rencontrer avec son ancien camarade d'études.

Tout cela attriste et inquiète Camille. Elle croit deviner confusément que l'auréole de considération et d'estime qui entourait la maison Desrônis, devient de moins en moins lumineuse; les vieilles amitiés se refroidissent, les visiteurs sont moins empressés, les clients eux-mêmes semblent frapper moins souvent à la porte du docteur. Elle se demande d'où vient ce changement et a peur d'en trouver la raison dans les nouvelles fréquentations de son père. A un âge où la vie apparaît d'ordinaire rose et souriante, elle s'effraie de voir déjà l'horizon se tacher de points sombres ; et le contraste de ses idées noires avec le ciel bleu de cette journée de fête, avec ces maisons dorées de soleil, au-dessus des toits desquelles les martinets virent si joyeusement, lui fait monter des larmes aux yeux.

— Bonjour, mignonne ! crie derrière elle une voix énergique.

Camille tourne la tête, aperçoit tante Aurélie qui est entrée sans bruit ; brusquement elle se jette à son cou et cache ses yeux humides dans la maigre poitrine de Mlle Montéclair.

— La ! la ! petite fille, tu chiffonnes mes ruches ! Qu'est-ce qui te prend ?

Elle se débarrasse de l'étreinte et regarde l'adolescente en face.

— Tu as les yeux rouges, reprend-elle, tu as pleuré.

Tu t'ennuies, hein? J'en étais sûre!... Je me suis dit là-haut : « Je parie que cette petite est seule et qu'on ne l'a pas encore conduite à la foire... » Où est donc ton père?

— Il est sorti pour ses visites.

— Ses visites! repart Mlle Aurélie avec un haussement d'épaules ironique... Ne peut-il donc s'occuper un peu de toi aussi? Ce n'était pas la peine de crier si haut que la compagnie de ses enfants lui était indispensable... Pour ce qu'il fait de vous, il eût mieux valu qu'il vous mît en pension. Où est ton frère?

— Il est parti après le déjeuner.

— C'est-à-dire qu'il court la pretentaine, selon son habitude... Pitié!... voilà des enfants bien gardés!... Eh bien, ma fille, apprête-toi, je t'emmène, nous irons courir aussi et ce soir tu dîneras avec moi.

Camille ne met pas longtemps à sa toilette. Elle enveloppe ses cheveux dans une résille, coiffe un modeste chapeau de paille, jette un mantelet sur ses épaules, et la voilà prête. — Tandis qu'elles descendent toutes deux la rue des Tanneurs, tante Aurélie examine silencieusement sa petite amie et constate avec un soupir qu'elle est accoutrée d'une façon minable : les rubans de son chapeau sont défraîchis, sa robe de l'an dernier, devenue trop courte, découvre ses chevilles et les talons déjetés de ses bottines. On sent à de menus détails l'absence de la sollicitude industrieuse et tendre d'une mère.

Elles gagnent le champ de foire. Les voici dans l'allée des boutiques, préservée du grand soleil par des auvents de planches et des toiles tendues d'une échoppe à

l'autre. Dans cette pénombre rafraîchie par de fréquents arrosages, les promeneurs flânent lentement devant les étalages, d'où partent de minute en minute les appels retentissants des marchands forains : « Tout à treize !... Faites votre choix, mesdames ! » Les nonnettes de Reims et de Dijon, les sucres de pommes de Rouen dressent leurs cylindres habillés de bleu, de rose et de dorure, entre des nougats de Montélimar et des piles de pavés aux amandes. A côté, un marchand de dattes en turban et en culottes bouffantes brûle des pastilles du sérail pour attirer les clients. Les produits de la coutellerie de Langres scintillent en face de la ganterie de Chaumont, tandis que le grand bazar offre aux yeux éblouis des enfants ses rayons de poupées, de soldats de plomb, de ménages et d'instruments de musique au rabais.

— Voyons, fillette, dit tante Aurélie, j'ai en poche mes petites économies qui te sont destinées, et je veux te donner ta foire... Fais ton choix, comme crient ces braillards... Veux-tu une boîte à ouvrage, ou bien un col et des manches en broderie de Nancy ?... Préfères-tu une demi-douzaine de gants ?... A ta place, c'est ce que je prendrais, car, sans reproche, les tiens sont dans un piteux état.

— Merci, tante, vous êtes trop bonne ! s'écrie Camille dont les yeux s'animent... suis-je libre de choisir ?

— Absolument, ma fille.

— Alors, reprend-elle non sans une nuance d'embarras, puisque vous voulez bien me donner quelque chose, achetez-moi une douzaine de couteaux de table.

— Des couteaux de table! s'écrie Mlle Montéclair ébahie, singulier choix!

— Les nôtres ne valent plus rien, réplique Camille en rougissant, j'avais prié mon père de les remplacer, mais il a sans doute oublié, et quand les Boisselier viennent déjeuner, je suis honteuse de leur servir des couteaux ébréchés dont les lames ne tiennent plus aux manches.

— En êtes-vous là? grommelle tante Aurélie; du temps de ta mère, la maison était pourvue de tout et vous aviez un service de table complet.

— C'est vrai, mais depuis, les domestiques ont perdu une partie des couteaux, les autres se sont rouillés... Nous n'en avons plus que cinq ou six en mauvais état.

— Maison bien tenue! Et je parierais que le reste est à l'avenant!... Ah! ton père, ton père!... je lui dirai un de ces jours ce que j'ai sur le cœur... Enfin, viens, ma pauvre fille, tu auras tes couteaux.

Elles s'arrêtent devant la boutique d'un coutelier de Langres, et tante Aurélie, après de longs marchandages, achète à Camille une boîte de couteaux à manches noirs. Pendant que la jeune fille, toute joyeuse, remercie et serre dans sa main la longue boîte plate à couverture chagrinée, un frémissement de cymbales, un roulement de tambour et une fanfare de trombones éclatent triomphalement de l'autre côté de l'allée.

— Maintenant, continue tante Aurélie en replaçant soigneusement son porte-monnaie dans sa poche de dessous, si nous allions voir les baladins!

Non loin du cirque miroitant et chargé de clinquant où tournent des chevaux de bois, la foule s'est amassée

devant une large tente de toile, où quatre musiciens habillés en hussards soufflent dans des instruments de cuivre. Au-dessus de tableaux représentant des exercices de lutte et des danses de corde, s'étale une large bande qui tient toute la frise de la baraque et sur laquelle on lit : *Théâtre de la famille Strenati.* Dans la niche drapée qui fait face à l'escalier conduisant à l'intérieur de la tente, la grosse Mme Strénati, coiffée à la Cérès et vêtue d'une robe de velours de coton nacarat, siège majestueusement à la caisse, ayant à ses côtés les deux plus jeunes Strénati en maillot couleur de chair et en caleçon pailleté. Non loin des musiciens, un pitre vêtu d'une veste rouge et coiffé d'un tricorne, au-dessus duquel un papillon noir se balance à l'extrémité d'un fil d'archal, bat la caisse d'une manière fantaisiste avec force grimaces adressées au public. — De l'autre côté de l'entrée, une jeune fille de quinze ans, costumée en danseuse d'opéra avec la courte jupe couverte de paillons, et de superbes cheveux noirs enguirlandés de fleurs artificielles, croise ses bras sur sa poitrine déjà rondelette et penche la tête vers le rideau à demi soulevé des premières pour causer avec un jeune bourgeois dont on n'entrevoit que le nez proéminent. — Un Strénati mâle, d'une vingtaine d'années, costumé en lutteur, secoue vigoureusement la cloche installée au-dessus de l'escalier, tandis qu'à l'extrême bout de l'estrade, un second Strénati, admirablement musclé sous le maillot, hèle le public de toute la force de ses poumons, à l'aide d'un porte-voix. Entre les deux lutteurs, le père Strénati en longue robe noire de nécromancien tient par la main une jeune fille de vingt ans,

habillée de blanc, au visage pâle, à l'air extatique, dont les cheveux tombent sur le dos en longues nattes brunes. D'un geste grave, il impose silence aux musiciens : la cloche et le porte-voix se taisent : et, sa baguette à la main, l'*impresario* commence l'annonce de la « dernière représentation du jour, où l'on verra les prodigieux exercices de Mlle Rosita, somnambule unique en son genre, qui se suspendra horizontalement dans les airs par la seule force de la volonté magnétique et devinera les problèmes les plus compliqués qui lui seront posés par l'honorable société. La représentation commencera par les exercices de dislocation des deux jeunes Strénati, enfants de sept à huit ans, et par les étonnantes voltiges sur le trapèze exécutées par les célèbres gymnastes Mario et Rinaldo Strénati ; elle sera continuée par le « menuet des roses » dansé sur la corde raide, sans balancier, par Mlle Christine Strénati, premier sujet de l'académie impériale de la danse... »

En même temps sur un geste de son père, Mlle Christine quittant son coin de rideau, s'avance en tortillant les hanches, puis la tête penchée, une jambe en l'air, une main sur son cœur et l'autre arrondie à hauteur des lèvres, elle sourit, envoie un baiser au public, et ensuite reprend sa conversation interrompue avec le jouvenceau qui a soulevé le rideau pour l'admirer, et dont on distingue maintenant parfaitement les yeux bleus, les joues imberbes, le nez mince et la bouche finement modelée, estompée d'un léger duvet blond. Il fume un cigare, une énorme rose est piquée dans la dernière boutonnière de sa jaquette et il entretient une conversation très animée avec la jolie danseuse de

corde, dont les réparties font monter à ses joues une rougeur presqu'aussi vive que celle de la rose qui fleurit à sa boutonnière.

— Ah ça, murmure Mlle Aurélie en se faisant un abat-jour de sa large main, ai-je la berlue ou bien cela tient-il à l'absence de mes lunettes?... Je trouve que le jeune dadais qui jacasse là-bas avec cette effrontée en jupes courtes, ressemble furieusement à Sosthène.

— Tante Aurélie, s'écrie à son tour Camille devenue pourpre, je crois bien que c'est lui, en effet!

— C'est trop fort!... Un polisson de cet âge-là... On lui presserait le nez qu'il en sortirait encore du lait... S'afficher publiquement avec une baladine!

— Oh! si papa le savait!

— Ton père! En voilà un qui s'entend à élever les enfants... Et ça fume, et ça se plante une rose en vedette, comme s'il avait peur de n'être pas assez remarqué!... Dieu sait quelles vilenies lui débite cette drôlesse!... Tiens, allons-nous-en, ça dégoûte!

En même temps, la vieille demoiselle entraîne Camille loin du théâtre de la famille Strénati, et elles remontent ensemble à la ville haute. Tante Aurélie est tellement suffoquée que, pendant le souper, elle oublie de parler de son procès; la scandaleuse conduite de Sosthène défraie à elle seule la conversation.

Pendant ce temps les parades des saltimbanques continuent d'emplir la place de leurs fanfares et de leurs clameurs; le tapage ne s'arrête que vers sept heures, au moment où toute la ville est occupée à dîner, puis il

reprend de plus belle, à la nuit tombante, quand les lanternes vénitiennes, les lampions et les quinquets étoilent l'atmosphère poussiéreuse de leurs lumières jaunes et rouges. A neuf heures et demie, toutes les représentations sont commencées ; on entend les musiques jouer dans l'intérieur des tentes de toile, et des applaudissements couper les modulations nasillardes des clarinettes. Les promeneurs qui n'ont pas jugé à propos d'entrer dans les baraques, ou qui sont las de flâner dans l'allée des boutiques, se rabattent autour des chevaux de bois, qui tournent avec leurs glaces, leurs dorures et leurs banderoles multicolores, aux sons des airs de *Faust* et du *Trouvère*, moulus sans relâche par un orgue de Barbarie.

Tout à coup, vers dix heures, une dizaine de messieurs et de dames surgissent du carrefour de la Municipalité. C'est la fine fleur de la société mondaine de Villotte, qui vient de dîner au bois, en pique-nique, et rentre gaiement en ville. La femme du substitut, celle du directeur des postes, trois ou quatre femmes d'officiers, enfin toutes les belles dames de l'endroit, Mme Herbillon en tête, apparaissent escortées par leurs maris et surtout par des capitaines de la garnison. M. Herbillon est resté chez lui à soigner sa gastrite, mais le docteur le remplace avantageusement ; il ne quitte pas Mme Herbillon d'une semelle.

Les nouveaux venus parlent très haut et semblent légèrement émoustillés. En apercevant le cirque des chevaux de bois, qui justement ralentit sa marche et se vide de ses voyageurs, Mme Clarisse part d'un éclat de rire et s'écrie :

— Mesdames, qu'en dites-vous? Si nous faisions deux ou trois tours?... Qui m'aime me suive!

Elle s'élance dans une des voitures, suivie du docteur Desrônis que le champagne a enhardi et qui sans souci de sa gravité professionnelle, ne craint pas de s'offrir aux yeux de la foule, en tête à tête avec la sémillante directrice. Le reste de la compagnie les imite, les hommes enfourchent les bidets de bois peints, les dames escaladent les gondoles, et toute la bande tourne aux sons de la valse de *Faust*, dont les accords sont scandés de petits cris féminins et de bruyants éclats de rire. La foule des flâneurs assiste, un peu choquée, aux divertissements tapageurs de ces dames de la société, bien connues dans la ville sous le nom de « la bande joyeuse ». Le public, peu à peu, hasarde tout haut des réflexions qui n'ont rien de charitable. Le docteur, que la musique, le tournoiement de la mécanique et le miroitement des glaces achèvent de griser, plonge amoureusement ses regards dans les yeux rieurs de Mme Clarisse, sans entendre les quolibets goguenards qui le saluent au passage. — « Il ferait bien mieux de soigner ses malades! dit une femme du faubourg de Véel. — Il paraît, ajoute un vigneron de Polval, que le souvenir du fils Varnerot ne l'empêche pas de s'amuser! »

Mme Herbillon qui a conservé son sang-froid, s'aperçoit la première des dispositions peu bienveillantes de la foule, et redoutant un esclandre :

— Halte! s'écrie-t-elle.

Et quand la petite société est descendue : — Mesdames et messieurs, poursuit-elle, je propose d'aller

finir la soirée chez moi, nous prendrons un punch et nous ferons une partie !

La proposition est adoptée avec acclamation, et « la bande joyeuse » s'éloigne rapidement, accompagnée par des ricanements équivoques et des épithètes peu académiques, prudemment murmurées à mi-voix...

Deux heures du matin. La ville entière est endormie, les becs de gaz sont éteints ; les étoiles qui fourmillent dans le ciel jettent une douteuse lumière sur la rue des Tanneurs, absolument déserte et dont les pas d'Amable Desrônis troublent seuls le silence. Il quitte le jardin de Mme Herbillon, la tête encore chaude, mais le front passablement rembruni. On a bu du punch, on a joué au lansquenet et il a perdu une assez grosse somme. Il rentre très penaud, et une fois devant sa porte close, il s'aperçoit qu'il a oublié d'emporter son passe-partout. Cette constatation redouble sa mauvaise humeur ; il va être obligé de sonner, de réveiller la maison et de mettre sa famille dans le secret de sa rentrée à une heure indue. Il songe que la bonne a le sommeil dur, qu'il sera forcé peut-être de heurter violemment, de sorte que les voisins, réveillés, se montreront aux fenêtres et gloseront sur son aventure. Pour surcroît de malechance, il entend sur le trottoir sonore le pas d'un promeneur attardé, qui se rapproche, et qui sera témoin de cette scène ridicule. — Pourtant il ne peut pas raisonnablement coucher à la belle étoile ! Il se décide et empoigne timidement la chaîne de la sonnette ; au même moment il se sent tiré par le pan de

sa redingote, et une voix jeune et légèrement railleuse dit derrière lui :

— Inutile de sonner, papa, j'ai ma clef !

En même temps Sosthène introduit son passe-partout dans la serrure, ouvre et pousse dans le couloir ténébreux le docteur stupéfait et interloqué.

III

La Trinité est passée, la foire de Villotte touche à sa fin ; une pluie tiède qui profite du patronage de saint Médard pour arroser abondamment les rues, achève de mettre le désarroi parmi les marchands forains et les saltimbanques, qui se décident à plier bagage. — Cette pluie persistante fouette tristement les vitres de la salle à manger où le docteur et ses enfants sont réunis pour le repas de midi ; elle semble imprégner de sa mélancolie les trois convives assis autour de la table couverte de toile cirée, sur laquelle la domestique vient de poser un ragoût de mouton aux pommes de terre. Camille est pâle et ses yeux sont fixés avec inquiétude sur son père dont ils épient les moindres gestes ; Sosthène, agité et nerveux, arrache machinalement la mie de son pain et la roule en boulettes qu'il lance dans la direction du baromètre, comme pour le punir d'arrêter obstinément son aiguille à « grande pluie ». Le docteur, qui s'est couché tard et a mal

dormi, bâille en dépliant sa serviette. Au moment où il baisse le nez sur son assiette il aperçoit un papier plié en deux.

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il à Camille.

— C'est la note du boulanger, papa...

— Ah ! répond-il avec un grognement sourd ; il parcourt rapidement le papier et le fourre avec ennui dans la poche de son veston.

Toujours des notes ! Depuis quelque temps elles foisonnent. On dirait qu'elles sont de connivence avec les averses de la Saint-Médard pour pleuvoir dans le cabinet du docteur. Il en a reçu encore deux autres ce matin, deux autographes de son tailleur et de son marchand de bois. La note du boulanger met le comble à sa mauvaise humeur et la fait déborder.

— Cette maison est un gouffre ! s'écrie-t-il, je ne sais vraiment à quoi on emploie l'argent que je donne tous les mois pour le ménage !

— Oh ! proteste Camille révoltée par l'injustice de cette observation, veux-tu que je t'apporte mon livre ? Tu verras ce qu'on dépense chaque jour pour les repas.

— Les repas !... Sur huit jours, je n'ai dîné qu'une fois ici.

— Possible, objecte Sosthène en attaquant son mouton, mais nous mangeons, nous autres, et la bonne aussi mange !... Nous ne sommes pas de purs esprits.

— Je ne plaisante pas ! riposte sévèrement Amable Desrônis, je répète qu'il n'y a pas d'ordre ici et je me demande où va l'argent ?

— Il ne va pas dans mes poches pour sûr, répond Sosthène, car voilà quinze jours que je n'ai touché mes semaines...

— Tes semaines? On croirait, ma parole, que c'est ton dû!... Un enfant n'a pas besoin d'avoir d'argent de poche; c'est une de ces faiblesses de l'éducation moderne que je ne suis pas disposé à encourager... A ton âge, moi...

— Oui, je sais, interrompt irrévérencieusement Sosthène, à mon âge ton père ne te donnait pas le sou et tu trouvais encore moyen de faire des économies... Tu nous l'as déjà servie, celle-là, il faudrait varier!...

— Sosthène, s'exclame le docteur Desrônis suffoqué... Vous perdez le sentiment du respect!... En vérité, je ne sais où nous allons, mais les enfants d'aujourd'hui n'ont plus la moindre notion de l'obéissance filiale... Un père de famille, monsieur, ne devrait avoir qu'à lever le doigt pour obtenir de ses enfants une soumission absolue.

— Voyons, ne te pose pas en patriarche et ne joue pas les Abraham... Ça ne te va pas, vrai!

— Vous êtes un insolent! crie M. Desrônis hors des gonds... C'est sans doute dans vos fréquentations chez les baladins que vous avez pris ces déplorables façons de parler... J'en sais de belles sur votre compte. Il paraît que vous paradez sur les tréteaux des saltimbanques et que vous rentrez à des heures indues...

— Pas plus tard que toi, papa! — Rappelle-toi encore l'autre soir où, sans moi, tu couchais à la belle étoile...

— Assez! réplique brusquement Amable en rougissant.

Le reste du déjeuner s'achève en silence. On n'entend plus que la pluie qui pleure contre les vitres. Au dessert, le docteur roule sa serviette et se lève pour sortir.

Camille est de nouveau devenue anxieuse. — Papa! murmure-t-elle d'une voix étranglée.

— Quoi encore? demande Desrônis en se retournant.

— Tu oublies de me donner de l'argent pour cette note.

— Quelle note?

— Celle de Barrois... du boulanger.

— Pas aujourd'hui.

— C'est que... cela presse. Barrois s'impatiente; il a signifié à Victoire que s'il n'était pas payé ce soir, il ne fallait pas compter sur lui pour le pain.

Le docteur se mord les moustaches, le rouge lui couvre maintenant toute la figure.

— C'est bon, dit-il, je passerai moi-même chez ce boulanger. — Et il sort en claquant la porte.

De l'argent! Depuis quelques mois ces nécessités monétaires prennent dans l'esprit de Desrônis le caractère d'une impérieuse obsession. — L'argent est maintenant sa pensée dominante. Pendant le jour, il roule dans son cerveau le difficile problème d'en gagner beaucoup en très peu de temps, par exemple à l'aide d'un ingénieux coup de bourse, ou grâce à l'invention d'un remède spécifique dans le genre de la pâte de Nafé ou de la revalescière Dubarry; pendant son som-

meil, il a des visions de tonnes d'or crevant tout à coup et ruisselant autour de lui. Le matin, au réveil, la première idée lucide qui se forme dans sa tête, c'est encore l'argent et les moyens de remettre son budget en équilibre. Pendant ces dernières semaines, les pique-nique de « la bande joyeuse », les parties de lansquenet chez Mme Herbillon, l'ont complètement mis à sec. Il a même escompté d'avance les revenus de l'héritage maternel de ses enfants ; quant au capital, il ne peut l'entamer, heureusement pour Sosthène et Camille, car la succession de Fanny se compose presque entièrement d'immeubles que les grands parents de Lisle font valoir eux-mêmes. Acculé au pied du mur, Amable Desrônis ne voit plus qu'un moyen de se tirer d'affaire : c'est de recourir à M. et Mme de Lisle et d'obtenir d'eux, soit une avance, soit une autorisation d'emprunter en hypothéquant les immeubles de Renesson. Les grands parents, à la vérité, ne manqueront pas de jeter les hauts cris et de sermoner vertement leur gendre, mais mieux vaut encore subir cette semonce et se procurer de l'argent.

Tout en remontant de la salle à manger dans son cabinet, le docteur se décide à écrire à M. de Lisle.

Tandis qu'il songe à la rédaction de cette difficile épître, Camille et Sosthène sont restés en tête à tête devant leurs assiettes vides.

— Avec tout cela, murmure celui-ci, je n'ai pas touché ma semaine et je suis sans le sou... Ne pourrais-tu me prêter une pièce de 5 francs ?

— 5 francs ! se récrie Camille, je ne les ai pas, et si je les avais, je les emploierais à quelque chose de

plus utile... Tu peux attendre, toi, tandis que le boulanger n'attendra pas !

— Eh bien, non, c'est ce qui te trompe, je ne peux pas attendre !... C'est une affaire d'honneur... Si je n'ai pas d'argent ce soir, je passerai pour un *pignouf* aux yeux de Christine Strénati, qui part demain.

— Encore cette danseuse de corde ! dit Camille en haussant les épaules, tu devrais être honteux !

— Honteux de quoi ? De ce que je l'adore et de ce qu'elle est charmante ?... Tu ne la connais pas, c'est une fille bien au-dessus de sa position, elle n'était pas née pour le métier qu'elle fait, et elle se destine au théâtre.

— Est-ce que tu comptes l'épouser ? demande ironiquement Camille.

— Pourquoi pas ? Quand je serai majeur... Elle a déjà été demandée par des gens très riches, et elle les a refusés parce qu'elle les détestait...

— Tandis que toi, elle t'aime ! achève Camille avec une emphase comique.

— Oui, elle m'aime, et de l'amour le plus tendre et le plus désintéressé !... Tiens, ajoute-t-il en tirant de sa poche une petite boîte ronde en carton, voici ce qu'elle m'a donné hier après la représentation.

Il ouvre la boîte et montre fièrement à sa sœur une tresse de cheveux noirs noués avec une faveur rose.

— La pauvre fille ! s'écrie-t-il avec exaltation, elle ne pouvait me faire un cadeau plus précieux... Aussi je me regarderais comme le dernier des pleutres si je ne lui offrais à mon tour un petit souvenir, au moment où nous allons nous séparer pour longtemps peut-

être !... Mais où trouver de l'argent ?... Oh ! si j'avais une montre, comme je la vendrais !

— Il est fort heureux que papa t'ait pris la tienne... Tes malheurs ne me touchent pas, mon cher !... Si seulement j'avais de quoi payer cet affreux boulanger, afin que demain Victoire ne soit pas à l'affront quand elle ira au pain !...

Ils demeurent un instant silencieux et absorbés, Camille, devant la fenêtre humide, et Sosthène en face du baromètre sur lequel il tambourine. Tout à coup le jouvenceau pousse une exclamation :

— J'ai une idée... je sais un moyen d'avoir mes cent sous.

— Moi aussi, j'ai une idée, répl'que Camille en se disposant à sortir.

— Voyons la tienne ? reprend Sosthène intrigué.

— Mon cher, je ne te demande pas de confidences... Tâche d'avoir la même discrétion.

— A ton aise !

Le frère et la sœur se quittent. Camille monte dans sa chambre pour mettre un manteau et un chapeau, et, malgré la pluie battante, elle se dirige par le plus court chemin vers le logis de tante Aurélie.

Au moment où elle tourne le coin de la rue du Baile, inclinant avec précaution son parapluie pour lutter contre le vent d'ouest qui fait rage à ce tournant, elle est heurtée par quelqu'un qui accourt tête baissée sous la pluie et se précipite en même temps qu'elle sous le porche du logis de tante Aurélie. Furieuse, elle relève son parapluie à demi disloqué par le choc, et reconnaît maître Sosthène. Celui-ci pousse une

exclamation ironique, en se secouant comme un chien mouillé.

— Tiens, il paraît que ton idée était cousine germaine de la mienne?

— Sosthène, réplique-t-elle vivement, j'espère bien que tu n'auras pas l'aplomb d'emprunter de l'argent à tante Aurélie.

— Pourquoi pas? tu l'auras bien, toi, cet aplomb!

— Moi, c'est différent, jai un motif sérieux, tandis que lorsque la tante saura à qui tu destines cet emprunt...

— Je ne serai pas assez godiche pour le lui dire.

— Tu lui conteras un mensonge, alors; si tu crois qu'elle s'y laissera prendre, tu te trompes, mon cher!.. Elle connaît tes fredaines et elle ne te prêtera pas un sou... D'ailleurs, tu choisis mal ton moment, c'est déjà trop que je sois obligée de faire appel à sa bourse pour une somme assez forte, sans que tu gâtes tout par ton indiscrétion.

— Au fait, reprend Sosthène qui s'est arrêté, rêveur, sur la première marche de l'escalier, il me vient une nouvelle idée... Au lieu de nous nuire l'un à l'autre par deux demandes séparées, il serait bien plus chic de n'en faire qu'une; seulement, comme ton total est le plus gros, tu y ajouterais mes 5 francs, — 10 francs même si tu veux, — et tu te chargerais de négocier la chose...

— Et je t'aiderais à abuser de la crédulité de la tante?... Tu sais, ne compte pas sur moi!

— C'est bien, riposte Sosthène en enjambant deux ou trois marches, je ferai mes affaires moi-même, tant pis si je mets les pieds dans le plat!

— Sosthène, sois raisonnable !

— C'est toi qui n'est pas gentille !... Si la tante nous renvoie bredouille, ce sera ta faute !

Il a l'air si décidé à aller de l'avant, qu'elle commence à faiblir : — Eh bien, dit-elle, soit, je verrai... Je tâcherai... Mais ne te mêle de rien surtout !

— Montons alors !

Ils arrivent sur le palier et s'arrêtent en entendant un bruit de voix dans l'intérieur de l'appartement.

— Bigre !... maugrée Sosthène, il y a du monde !

— Quel ennui ! murmure Camille indécise.

— Nous ne pouvons pourtant pas moisir sur le palier... Entrons toujours !

Ils tournent timidement le bouton, s'avancent dans le couloir et s'arrêtent de nouveau sur le seuil de la chambre de tante Aurélie, dont la porte est entre-bâillée ; enfin Sosthène pousse Camille, et Mlle Montéclair les aperçoit.

— C'est vous, enfants ! s'écrie-t-elle en redressant fièrement sa longue taille osseuse, entrez vite.

Puis se retournant vers les visiteurs qui emplissent son cabinet de travail et qui assistent à l'intrusion du frère et de la sœur, de l'air maussade de gens pressés qu'on dérange, tante Aurélie ajoute avec solennité : — Ce sont mes enfants d'adoption... Ils ne sont pas de trop... Maintenant vous pouvez continuer.

Sosthène et Camille regardent avec effarement ces étranges visiteurs qui sont au nombre de six. L'un d'eux, Me Pognon, l'huissier de la rue du Bourg, a tiré de sa poche une écritoire de corne, et penché sur le piano, la plume à l'oreille, collationne des papiers tim-

brés ; un second, habillé de noir, ganté de gants verdâtres et portant haut sa figure ornée d'un collier de barbe, consulte les notes d'un carnet, tout en rajustant son pince-nez d'écaille. Les quatre autres, revêtus de l'uniforme des garçons de caisse, sont assis en rang d'oignons près de la fenêtre, sur des sacoches de cuir, longues et ventrues. Ils s'épongent le front, et à chaque mouvement, les sacoches rendent un son métallique et mystérieux.

— Continuez, monsieur l'Inspecteur des Domaines, répète tante Aurélie en étendant le bras dans la direction de l'homme au pince-nez.

— Je poursuis, mademoiselle, réplique ce fonctionnaire en s'inclinant et en consultant de nouveau son carnet... Par son jugement du 25 avril dernier, le tribunal a homologué le rapport des experts, condamné le Domaine à vous délivrer 800 arpents de grèves dans l'anse de Moidrey, et de plus à vous verser à titre de restitution de fruits et de dommages-intérêts, une somme de 40,000 francs par année, depuis le 22 mai 1834 jusqu'au jour de l'entier payement. Le jugement nous a été signifié le 13 mai suivant, et, après mûr examen, l'Administration a pris des mesures pour faire interjeter appel...

— Je sais tout cela, interrompt Mlle Montéclair en exécutant d'impatients arpèges sur la table ronde, près de laquelle elle s'est assise.

— Nous pensons que le tribunal a excédé ses pouvoirs...

— Cela vous plaît à dire.

— Bref, l'administration des Domaines, ainsi qu'elle

vous l'a déjà fait connaître, croit devoir préalablement appeler votre attention sur certains arguments topiques, qui vraisemblablement décideront les juges d'appel à réformer la sentence des juges de première instance. D'abord, l'État ne peut vous délivrer que ce qu'il détient ; or il ne détient pas 800 arpents, la majeure partie de ces terrains se trouve actuellement recouverte par la mer.

— Cela ne me regarde pas, j'ai droit à 800 arpents, je les veux, que le Domaine s'arrange pour les retrouver !

— Le Domaine n'a pas le pouvoir de commander à l'Océan, riposte ironiquement l'Inspecteur, cela ne s'est plus vu depuis Moïse... En second lieu, l'État possédait de bonne foi, il le prouvera, et comme possesseur de bonne foi, il n'est tenu à aucune restitution de fruits... Tels sont les motifs que nous invoquerons pour demander la réformation du jugement du 25 avril, et je ne dois pas vous dissimuler, mademoiselle, qu'ils sont de nature à produire une vive impression sur l'esprit de la Cour.

— Vous avez vos motifs, j'ai les miens, la Cour appréciera... J'ai foi dans sa justice et dans mon bon droit.

— Possible, mademoiselle, mais tout cela est aléatoire, et permettez-moi de vous rappeler le proverbe : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras... » Rien n'est coûteux comme un procès, même lorsqu'on le gagne... L'Administration est de cet avis, elle a hâte d'en finir, et dans un sage esprit de conciliation, elle m'a chargé de vous apporter des propositions toutes pacifiques et bienveillantes.

— Voyons vos propositions.

— Le Domaine consent à vous restituer les grèves que la mer n'a pas recouvertes ; en outre, et à titre de transaction, il vous offre pour tenir lieu du surplus, 1 million payable immédiatement en belle monnaie d'or.

— Vraiment ?

— Le million est ici, poursuit l'Inspecteur avec un aimable sourire ; messieurs, veuillez vider vos sacoches !

Les deux adolescents stupéfaits ouvrent des yeux ronds pour contempler ce fabuleux million, qui tient tout entier, en or, dans un coin de la chambre, et, dans leur émerveillement, ils se prennent la main et remercient la Providence de les avoir amenés à une heure aussi propice chez tante Aurélie. Camille se dit que, du coup, la note du boulanger sera payée intégralement, et Sosthène songe qu'il serait ridicule de demander moins de 50 francs à la tante. Ils sont tirés de leurs réflexions par une exclamation de Mlle Montéclair, qui se lève flegmatiquement, et, étendant le bras vers les quatre garçons de banque, s'écrie :

— Laissez !... C'est inutile... Je refuse toute transaction.

Camille n'en croit pas ses oreilles et devient pâle ; quant à Sosthène, indigné, il se tient à quatre pour ne pas protester. L'Inspecteur, l'huissier et les porteurs donnent également les marques de la plus complète incrédulité.

— Vous re-fu-sez 1 mil-lion ? reprend l'Inspecteur en scandant ses syllabes.

— Je refuse... Vous pouvez partir, répète la tante en montrant la porte.

— Un instant, mademoiselle; je n'ai pas à apprécier un acte que d'autres pourraient taxer d'aberration... Mais l'Administration, voulant mettre à couvert sa responsabilité et tenant à bien démontrer son bon vouloir, a résolu de vous faire des offres effectives par acte extrajudiciaire, et pour que ces offres soient valables, il faut que les espèces soient comptées sous vos yeux... Maître Pognon, veuillez lire votre procès-verbal... Messieurs, comptez les espèces!...

Et tandis que Pognon, d'une voix émue, entame la lecture de son exploit, un des porteurs verse sur le piano le contenu de la première sacoche qui se répand avec un joyeux tintement métallique sur l'acajou sonore, et va réveiller dans son coin la harpe, dont les cordes vibrantes exhalent un long soupir plaintif.

Ils sont tous debout dans la chambre, et la voix lente de l'huissier se mêle au clapotement de la pluie sur les vitres, au ruissellement de l'or sur l'acajou. Du haut de sa cage d'osier, le merle lui-même avance la tête et darde ses yeux noirs sur ce remuement de pièces luisantes, dont les fauves scintillements le magnétisent. Sous les doigts agiles des garçons de banque, les piles de 1,000 francs se juxtaposent les unes aux autres; elles se multiplient, elles envahissent tout le rectangle du piano, elles débordent maintenant sur la table ronde, et le passage des lourds chariots dans la rue, les fait par moment danser mélodieusement. La modeste chambre de Mlle Montéclaïr est pleine d'or; la lueur de ce million répandu au milieu de cette pauvreté, jette des

reflets jaunes sur les figures des assistants, et éblouit de pétillements dorés les yeux agrandis des deux enfants. Il semble que le ciel s'est éclairci, et que les nuages laissent passer une opulente lumière rousse de soleil couchant dans la haute pièce tout à l'heure à demi plongée dans l'obscurité.

« En conséquence, continue la voix lente de l'huissier, aux dites qualités, et parlant à la personne de ladite demoiselle Isaure-Héloïse-Aurélie Montéclair, je lui ai donné connaissance des propositions des requérants et lui ai fait, aux dits noms et aux termes des articles 1257 et suivants du code Napoléon, offre de la somme d'un million, qui a été comptée sur-le-champ et sous ses yeux en espèces d'or au cours actuel, à quoi ladite demoiselle Montéclair a répondu... »

— Quelle est votre réponse définitive, mademoiselle? reprend l'huissier en se tournant vers tante Aurélie et en s'apprêtant à écrire sous sa dictée.

— Ma réponse? réplique Mlle Aurélie d'une voix nette et très calme, encore une fois, la voici : Je refuse ces offres, parce qu'elles sont dérisoires... Aux termes de l'article 1258 du code, elles ne peuvent être valables qu'à la condition de représenter la totalité de la somme exigible, arrérages, intérêts et frais compris; or, l'État me doit plus de 5 millions et vous m'en offrez 1... Vous voyez que nous sommes loin de compte!... Je veux tout ce qui m'est dû et je plaiderai jusqu'à ce que la justice de mon pays m'ait donné satisfaction... J'ai dit.

Les six hommes regardent avec ébahissement cette vieille fille qui refuse 1 million, comme elle aurait re-

fusé un sou; ils éprouvent une sorte d'admiration inconsciente pour cette volonté réfléchie et inébranlable. Camille a la gorge serrée par l'émotion, et Sosthène se ronge les ongles avec fureur.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de signer votre dire? reprend l'huissier en présentant la plume à la vieille fille.

— Volontiers; — et elle signe de sa grosse écriture ferme et anguleuse comme sa propre personne.

— Messieurs, ajoute piteusement l'Inspecteur, vous pouvez remettre les espèces dans les sacs.

Lentement, piles par piles, le million est réintégré dans les quatre sacoches de cuir. Les enfants atterrés, regardent avec un serrement de cœur cette fortune s'évanouir et tout cet or radieux s'enfouir de nouveau dans les vastes flancs des sacoches. Peu à peu, les chatoiements dorés qui avaient illuminé la pièce s'éteignent, et la pauvre chambre de tante Aurélie redevient obscure et morne, tandis que la pluie continue à clapoter contre les vitres.

L'Inspecteur enlève son pince-nez, l'huissier Pognon serre ses papiers timbrés dans une serviette de molesquine fripée, les quatre porteurs rechargent péniblement les lourdes sacoches sur leurs épaules, et tous défilent devant tante Aurélie qui a ouvert la porte et se tient droite comme une barre de fer, la main sur le bouton.

— A l'honneur de vous revoir, mademoiselle, dit le représentant du Domaine.

— Votre servante, messieurs!

Dans l'escalier on entend le pas lent et pesamment cadencé des garçons de banque pliant sous le poids du

million, puis le bruit s'évanouit au tournant de la côte Phulpin...

— Oh ! soupire en joignant les mains, Camille à la fois suffoquée et désolée.

— C'est trop bête ! ajoute Sosthène avec une grimace de suprême dédain.

Mlle Aurélie, qui a soigneusement refermé la porte, reparaît et avec une sérénité antique :

— Maintenant, mes enfants, je suis à vous... Vous êtes venus par un bien mauvais temps !

— Tante Aurélie ! dit Camille, les larmes aux yeux, comment avez-vous eu le courage de refuser cette fortune ?

— C'était mon devoir, réplique simplement Mlle Montéclair, mon devoir envers ma conscience et envers vous, qui serez mes héritiers un jour... Je ne pouvais vous frustrer en abandonnant mes droits pour une misérable somme.

— Une misérable somme ? s'écrie Sosthène, 1 million ? vous êtes bien dégoûtée !... Nous n'en aurions pas fait fi, nous autres, et ce beau tas d'or serait venu à propos, car notre bourse est à sec et Camille a justement une note pressante à payer aujourd'hui.

— A sec ?... Une note pressante à payer ? Qu'est-ce que cela signifie ? s'exclame Mlle Montéclair en se tournant vers la jeune fille.

Celle-ci, balbutiant et rougissant jusqu'aux yeux, explique ses ennuis domestiques et les exigences de Barrois le boulanger.

— Comment vous en êtes là ? repart tante Aurélie en frappant ses longues mains l'une contre l'autre.

Ah! mes pauvres enfants!... Combien doit-on à Barrois?

— 120 francs, murmure Camille.

— Non, 130, corrige audacieusement Sosthène.

Mlle Montéclair tire de sa vaste poche un porte-monnaie en basane, à garniture d'acier; les yeux de Sosthène s'illuminent, mais sa joie n'est pas de longue durée, car la vieille fille ayant vidé dans la paume de sa main le contenu du porte monnaie, montre à ses futurs héritiers deux pièces de 5 francs et quelques gros sous.

— Vous tombez mal, enfants, voici tout ce qui me reste... Seulement je dois toucher demain le montant de mes cachets aux Dominicaines, et je serai un peu plus en fond... Rassure-toi, petite, j'irai avec toi chez ce mitron et j'arrangerai ton affaire.

Camille respire et remercie avec effusion. Quant à Sosthène, il constate tristement l'échec de ses combinaisons, se gratte la tête et se dit intérieurement :

— Je suis rasé, il ne me reste plus qu'à essayer de brocanter mes dictionnaires au bouquiniste de la rue du Four.

— Soyez tranquilles, enfants, continue Mlle Aurélie en redressant sa taille plate, l'État mettra les pouces, nous aurons nos 5 millions et vous ne manquerez plus de rien... Mais en attendant, si on ne met ordre aux folies de votre père, vous risquez de manger du pain noir et de coucher sur la paille... Je vais écrire ce soir même à vos grands parents de Lisle !...

IV

En même temps qu'Amable Desrônis expédiait à ses beaux-parents de Lisle, la requête laborieusement rédigée par laquelle il sollicitait un emprunt, une lettre également pressante partait de la côte Phulpin pour Renesson. Tante Aurélie y exposait nettement et sans phrases la situation créée aux deux enfants par les folies du docteur, et appelait Mme de Lisle à la rescousse. Les deux épîtres arrivèrent ensemble à destination et reçurent une réponse par le retour du courrier. Sans s'expliquer sur ses projets, Mme de Lisle annonçait laconiquement au docteur que son mari et elle comptaient se rendre à Villotte le jeudi suivant pour traiter l'affaire de vive voix, et qu'ils arriveraient probablement pour le déjeuner de midi. D'autre part, elle informait Mlle Montéclair qu'il était urgent de mettre un terme aux désordres de M. Desrônis, et elle convoquait la vieille fille à assister à une sorte de conseil de famille.

Desrônis qui s'attendait à une verte semonce, fut doucement supris de l'annonce de cette visite qu'il interpréta immédiatement dans un sens favorable à ses désirs, et croyant déjà palper les fonds, il commanda pour le jour indiqué un copieux déjeuner. Il savait que son beau-père était un peu porté sur sa bouche, et il espérait se le rendre propice en flattant son péché mignon. Pour être agréable à M. et à Mme de Lisle, il avait en outre jugé à propos d'inviter tante Aurélie ainsi que Marcel Boisselier, qui se disposait à quitter le lycée afin d'aller à Paris passer son examen de bachelier . . .

. . . . . .

La semaine s'achève ; une autre commence, et on touche enfin à ce jeudi si impatiemment attendu par tout le monde.

Dès le matin la maison Desrônis est en rumeur, on y met, comme on dit, « les petits plats dans les grands. » Une truite de l'Ornain au court-bouillon, des écrevisses de la Meuse, un poulet au blanc composent le menu avec un gigot à la broche. Amable a surveillé lui-même l'assaisonnement des écrevisses, pour lesquelles M. de Lisle a un faible. Vers onze heures et demie, Sosthène et Marcel sont arrivés de compagnie, et Camille est allée au-devant d'eux dans le corridor. Elle se réjouissait de crier dès l'entrée à son ami d'enfance : « Il y aura un gâteau de semoule que j'ai fait faire à votre intention ! » Mais à la vue de Marcel qui a déja quitté sa tunique de lycéen, elle se trouve tout à coup intimidée. Le *complet* de drap gris qui dessine la taille svelte du jeune garçon et lui donne des airs d'homme, paralyse la familiarité de Camille. Elle n'ose plus lui parler

ni l'embrasser comme autrefois, et elle se borne à lui serrer gauchement la main. On pénètre dans la salle à manger où, sur la table ornée d'une nappe éblouissante, s'étalent les couteaux neufs donnés par tante Aurélie, et où on a déjà servi la truite et les écrevisses, dans des plats décorés de persil et de capucines. Le docteur Desrônis, correctement vêtu de noir, place lui-même les sièges devant chacun des sept couverts et consulte nerveusement la pendule. Midi moins cinq. La ponctuelle tante Aurélie fait son entrée dans le vestibule où elle dépose ses socques et son parapluie, car le temps continue à être mauvais, et il tombe une pluie fine ; puis elle confie à Camille son chapeau et son écharpe de barège, et s'introduit dans la salle où elle secoue solennellement la main d'Amable, tout en jetant un coup d'œil scrutateur sur l'ordonnance de la table.

— Sac à papier ! dit-elle en haussant les épaules, une truite et des écrevisses, quel gala !...Tu veux donc donner une indigestion à tes beaux-parents ?... Sont-ils arrivés ?

— Pas encore, mais ils ne peuvent tarder, car voici midi.

— Hum ! pourvu qu'ils ne se fassent pas attendre... Je n'ai pris qu'une tasse de lait et je me sens l'estomac creux.

Les trois adolescents se tiennent près de la fenêtre ; ils soulèvent les petits rideaux, regardent la rue où la pluie continue de tomber et prêtent l'oreille au moindre roulement de voiture. Leurs jeunes estomacs crient autant que celui de la vieille fille, et intérieurement ils pestent contre les retardataires.

Midi un quart, midi et demi ; personne. Le docteur devient de plus en plus nerveux. La porte de la salle s'ouvre brusquement et Victoire, en tablier blanc, la face empourprée par le feu de ses casseroles, apparaît désespérée.

— Monsieur, crie-t-elle, il n'y a pas de bon sens, mon gigot se dessèche et tout à l'heure il sera en charbon !

— Je n'y comprends rien ! s'exclame Desrônis avec humeur.

— Moi, je ne tiens plus ensemble, tellement je suis délabré, ajoute Sosthène.

— Les routes sont mauvaises, remarque Marcel, et le cheval de M. de Lisle trotte sous lui...

— T'ont-ils écrit positivement qu'ils arriveraient pour le déjeuner ? demande Mlle Montéclair.

— Ils ont dit « probablement, » insinue Camille.

— Diantre ! reprend Mlle Aurélie, puis se retournant vers la cuisinière : — Qu'as-tu avec ton gigot, ma fille ?

— Un poulet en fricassée.

— C'est un plat qui n'attend pas ; m'est avis, Amable, qu'on peut déjà servir la fricassée... S'ils arrivent ils se rabattront sur la truite et les écrevisses.

— C'est mon opinion ! s'écrie Sosthène en dépliant sa serviette, à table !

Et dame, comme chacun est affamé, personne ne soulève d'objection. On s'assied, Victoire met le poulet sur la table, le docteur sert ses convives, et tous ont si grand faim que dix minutes après, la fricassée a disparu, il n'en reste plus que les os.

— *Tarde venientibus ossa !* murmure sentencieusement Sosthène, en faisant signe à Victoire d'apporter le gigot. — Il est bien évident maintenant qu'ils auront déjeuné à moitié route...

Au moment où les convives attaquent le rôti, on entend dans la rue une musique aigrelette et sautillante. C'est une noce de vignerons qui passe violon en tête, et les trois adolescents se précipitent vers la fenêtre pour voir défiler les noceux. Mlle Aurélie et le docteur lui-même se lèvent curieusement, leur serviette à la main. Mais à peine la croisée est-elle ouverte, que Camille, penchée en avant, pousse une exclamation en montrant du doigt un char à bancs qui débouche de la rue Lapique, au trot pesant d'un cheval de labour. A côté du paysan qui tient les guides, on distingue la haute stature de M. de Lisle, coiffé de sa casquette de cuir, enveloppé dans son manteau à pèlerine, et, derrière, on aperçoit un immense parapluie de coton bleu, qui abrite sans doute Mme de Lisle.

— Les voici ! s'écrie Camille.

— Oui, ajoute Marcel, je reconnais le trot du Blond.

Immédiatement on se précipite dehors, tandis que Victoire remporte le gigot pour le tenir au chaud. La voiture, couverte de boue, s'arrête devant la porte ; M. de Lisle descend le premier, le nez rouge et les joues humides de pluie ; puis on opère laborieusement l'extraction de Mme de Lisle, dont les membres se sont engourdis et qui émerge de dessous son parapluie, un carton à chapeau à la main. Après un échange d'exclamations et d'embrassades, les grands-parents sont in-

troduits dans la salle à manger, et le conducteur va remiser son équipage à l'auberge. M. de Lisle se débarrasse, en maugréant, de son manteau et de sa casquette ; sa femme enlève les châles qui l'empaquètent des pieds à la tête, puis elle abaisse les yeux vers la table, aperçoit les débris du poulet, les serviettes dépliées, les assiettes a demi pleines, et fronce les sourcils.

— Il paraît qu'on ne nous attendait plus! remarque-t-elle de sa voix la plus rèche.

— Excusez-nous, belle-maman, répond le docteur d'un air confus, il était près d'une heure, et nous croyions que vous vous étiez arrêtés en route pour manger un morceau.

— Vous deviez bien savoir qu'il n'est ni dans mes goûts, ni dans mes habitudes, de faire halte dans les cabarets.

— C'est vrai, mais vous vous étiez annoncés pour midi, et les enfants mouraient de faim.

— De mon temps, les enfants savaient attendre... Enfin, c'est un manque d'égards... N'en parlons plus !

On se met à table, mais ce contre temps a jeté un froid, et la rentrée du gigot déjà entamé ne parvient pas à dérider la figure bilieuse de Mme de Lisle. Les enfants mangent silencieusement sans lever le nez de dessus leur assiette ; le docteur, inquiet de la tournure que prennent les choses, à beau prodiguer des trais d'amabilité, il ne réussit pas à dégeler ses convives. Néanmoins, la truite et les écrevisses, aidées d'un petit vin vieux de pineau, commencent à agir sur l'humeur

débonnaire de M. de Lisle; il accepte une seconde truellée de poisson, fait claquer sa langue en vidant son verre et s'adressant à Amable :

— On trouve donc encore des truites dans l'Ornain? demande-t-il, celle-ci a dû vous coûter bon.

— Oh ! ajoute sa femme avec des intonations acides comme verjus, ici on ne se prive de rien !

— C'est un cadeau d'un client, se hâte de répondre le docteur; en même temps il ne peut s'empêcher de rougir, en voyant la mine ébahie avec laquelle Camille accueille ce mensonge.

— Eh bien, mademoiselle Aurélie, et votre procès? reprend le bonhomme de Lisle.— Il a pour principe que la digestion d'un bon dîner est toujours facilitée par un brin de causerie, et il déteste de manger silencieusement. — Quand l'État se décidera-t-il à vous compter vos millions?

— Il m'en a déjà offert un et je l'ai refusé, répond dignement Mlle Montéclair.

— Vous avez refusé 1 million! s'exclame le bonhomme stupéfait, mazette, vous avez du courage!

— J'ai confiance dans mon bon droit, voilà tout.

— Tante Aurélie a été héroïque comme une Romaine! dit le docteur avec emphase; on lui a compté le million en or, sur sa table, et elle n'a pas voulu y toucher.

— Vous n'auriez pas tant fait le dégoûté, vous, monsieur ! insinue sarcastiquement Mme de Lisle.

— Moi, belle-maman, je suis père de famille... J'ai charge d'âmes.

— Cette charge-là n'a pas l'air de peser beaucoup

sur vos épaules ! grogne malignement la vieille dame.

On est arrivé au dessert. Le gâteau de semoule a disparu, ainsi que les cerises et les groseilles disposées en pyramides dans des soucoupes. Victoire pose les tasses à café sur les assiettes. A ce moment, Mme de Lisle jette un coup d'œil significatif à son mari et à Mlle Montéclair, puis se tournant vers Desrônis :

— Les enfants ne prennent pas de café, n'est-ce pas?

— Mais si, bonne-maman ! s'écrie Sosthène qui se rebiffe.

— Mauvaise habitude ! repart l'intraitable aïeule, dans tous les cas, ils ne seront pas bien malades s'ils s'en passent aujourd'hui... Nous avons à causer ; Desrônis, envoyez-les dehors, je vous prie ; de mon temps, les enfants quittaient la table au dessert.

Sosthène veut répliquer, mais sur une injonction irritée de son père, il se résigne à ne protester que par gestes. Camille et Marcel se sont déjà levés et ils gagnent la porte.

— Au fait, dit Sosthène d'un air de bravade, ça m'est bien égal... J'irai prendre ma demi-tasse au café des Oiseaux, voilà tout !

— Voilà un gamin supérieurement élevé !... s'exclame ironiquement Mme de Lisle, dès que la porte s'est refermée.— Il est en train de devenir un pilier d'estaminet ; tous mes compliments, monsieur !... Puis elle toise des pieds à la tête Victoire, qui reste plantée près d'elle, sa cafetière à la main, et l'écoute curieusement :

— Ma fille, ton café est servi ?

— Oui, madame.

— Eh bien, va voir à ta cuisine si j'y suis, et ne rentre que si on t'appelle !

Victoire s'esquive. Pendant quelques secondes on n'entend que le cliquetis des petites cuillers dans les tasses ; une nouvelle œillade impérieuse secoue M. de Lisle, très occupé à siroter son moka ; il repose sa tasse sur la soucoupe, tousse pour s'éclaircir la voix, et s'adressant à Desrônis :

— Mon gendre, parlons affaires... Vous avez quelque chose à nous demander ?

Amable, en voyant approcher le moment solennel, pâlit un peu et commence d'une voix légèrement altérée :

— Mon cher beau-père, ainsi que je vous l'ai écrit...

— J'ai votre lettre, reprend le bonhomme en tirant de sa poche l'épître du docteur et en la parcourant avec un hochement de tête. — Ah ça, vous signez donc maintenant « Des Rônis » en deux mots ?... Depuis quand vous êtes-vous découvert des titres de noblesse ?

— C'est une simple rectification, répond le docteur avec embarras ; j'ai trouvé des papiers qui prouvent que mon nom de famille s'orthographiait ainsi avant la Révolution...

— Allons donc ! interrompt Mme de Lisle, à qui espérez-vous en faire accroire ? Chacun sait que votre père et votre grand-père s'appelaient Desrônis tout court, et étaient d'honnêtes fabricants de cire et de chandelle !...

— Il n'y a pas de sots métiers, objecte Amable visiblement mal à l'aise.

— Non, mais il y a de sottes gens... ce sont ceux qui rougissent du nom de leur père.

— Madame !

— Revenons à nos moutons, continue tranquillement M. de Lisle, vous avouez dans cette lettre que vous êtes dans la nécessité de recourir à un emprunt... Je croyais que vos revenus et le produit de votre clientèle devaient suffire amplement à l'entretien de votre maison ?

— J'ai dû faire face à des dépenses imprévues.

— Lesquelles ? demande impétueusement Mme de Lisle.

— Mais... celles que m'imposent les exigences de ma profession et la position que j'occupe à Villotte.

— Des phrases ! riposte impitoyablement la vieille dame, vous seriez bien embarrassé de nous indiquer la cause de vos prodigalités inconsidérées ? Je vais vous le dire, moi... C'est du reste le secret de la comédie et toute la ville sait où va votre argent...

— Je ne vous comprends pas, madame, balbutie le docteur en devenant blême.

— Vous tenez à ce que je mette les points sur les i ?... En trois mots, il y a une femme là-dessous...C'est pour un cotillon que vous compromettez votre réputation, que vous négligez votre clientèle et que vous êtes en train de ruiner vos enfants...

— On vous a trompée, madame, interrompt Amable blessé dans son amour-propre, ma considération est intacte et ma clientèle est restée ce qu'elle était.

— Jusqu'à présent, c'est possible ; mais qu'un autre docteur vienne s'installer à la ville basse, et vous

verrez vos malades courir chez lui comme un troupeau de moutons... Il est déjà question de vous retirer votre titre de médecin de l'hospice... Vous ne le saviez pas? Eh bien, je vous l'apprends... Vous êtes sur une mauvaise pente, mon pauvre garçon !

— Si vous continuez ce train-là, ce ne sera plus comme médecin, mais comme client que vous irez à l'hospice, ajoute M. de Lisle en reversant dans sa tasse le café qui a débordé dans sa soucoupe.

— Et vous vous imaginez naïvement que nous allons vous faciliter un emprunt, dont le montant ira s'engloutir dans les poches de Mme Herbillon?

— Madame, s'exclame Desrônis qui se lève comme poussé par un ressort, je vous prie de ne pas mêler à une discussion déjà pénible, des personnes étrangères.

— Laissez donc, je vous répète que c'est le secret de Polichinelle... Ah ! ce n'était pas la peine de verser des larmes de crocodile sur la mort de notre pauvre Fanny, pour vous afficher un an après avec une femme que tout le monde montre au doigt et qui a eu des amants à la douzaine.

— C'est une calomnie ! proteste Amable rouge comme un coq, je ne permettrai pas qu'on traite ainsi en ma présence une femme honnête et respectable, chez laquelle j'ai l'honneur d'être reçu.

— Un bel honneur que vous partagez avec beaucoup d'autres !... Une femme mariée, une mère de famille!. ça devrait être fouetté en place publique.

— Assez, madame ! Vous allez beaucoup trop loin.

— C'est vous, monsieur, qui allez trop loin... Et dans un chemin qui n'est pas propre encore !... Seigneur

Dieu, c'est pour une créature pareille que vous dissipez votre avoir et que vous négligez vos enfants, à un âge où ils auraient le plus besoin d'être surveillés !... Aussi en voyons-nous de belles : Camille ne sait pas faire un ourlet, et quant à M. Sosthène, on l'a rencontré il y a huit jours courant les chemins en compagnie d'une saltimbanque...

— Nous en avons rougi pour vous, mon gendre ! achève M. de Lisle.

— Ce sont des exagérations et des ragots de gens envieux ! réplique Desrônis en se promenant avec agitation. — La façon dont on traite devant lui Mme Clarisse, et le peu de certitude que présente maintenant la réussite d'un appel à la bourse de ses beaux-parents, l'ont jeté hors des gonds.

— Dites tout de suite que nous avons menti !... Cela fait pitié ! Vous ne savez même pas ce qui se passe chez vous, et pendant ce temps votre ménage s'en va à la débandade... Demandez à Mlle Aurélie ce qu'elle en pense !

— Le fait est, *mon fi*, répond tante Aurélie en époussetant son corsage, que ta maison est déplorablement tenue et que ton gamin est encore plus déplorablement élevé...

— Tout le monde est contre moi, alors, c'est un complot !... J'en ai assez, et je vous cède la place !... s'écrie Desrônis à bout de patience.

Et furieux il sort de la salle à manger en claquant la porte de façon à faire trembler les vitres.

— Desrônis est fou ! dit le bonhomme de Lisle en se versant un petit verre de liqueur de prunelles.

— Sa conduite est immorale et dégoûtante ! s'écrie Mme de Lisle.

— Mon Dieu, reprend son mari, je comprends à la rigueur qu'il coure le guilledou... Il n'a que quarante-deux ans, et à cet âge-là un homme ne peut vivre comme un saint... Mais sacredienne ! ne pourrait-il prendre une maîtresse moins coûteuse ? Il me semble qu'un médecin doit avoir des occasions nombreuses et à bon marché.

— Monsieur de Lisle, interrompt sévèrement Mme de Lisle, ce que vous dites là devant nous est de la dernière inconvenance... Respectez notre pudeur, si vous ne vous respectez pas vous-même !

— Pourtant, Bastienne...

— Assez !... Mlle Montéclair et moi ne sommes pas venues ici pour vous entendre débiter des incongruités, mais pour aviser aux moyens de tirer ce malheureux sot du bourbier où il patauge.

— Ce sera une besogne difficile, murmure tante Aurélie, le pauvre garçon est pris et bien pris.

— Mais quelle herbe lui a donc fait manger cette effrontée pour l'ensorceler à ce point-là ?... Une femme de trente-sept ans passés !

— Ce sont les plus dangereuses !... remarque M. de Lisle avec un malin clignement d'yeux.

— Vous êtes bien savant, monsieur ! réplique sa femme en l'arrêtant net d'un regard irrité et soupçonneux.

— Je n'en parle que par ouï dire, ma mie.

— Voyez-vous, reprend tante Aurélie en branlant la tête, il y a certainement de la folie amoureuse dans le

fait d'Amable, mais il y a encore plus de vanité !... J'ai toujours prédit qu'avec ses besoins de considération et de gloriole Desrônis finirait par commettre des sottises. — Mme Herbillon joue ici à la Parisienne et à la femme à la mode ; son salon est fréquenté par la société du bel air, comme on disait de mon temps... Ça le flatte, ce garçon ; il s'imagine que ces relations-là lui donnent du relief et le posent en gentilhomme... Et les coquetteries de la dame aidant, il en perd la tête.

— Si on instruisait le mari de leur manège ?

— Mauvais moyen ; la gaillarde a un esprit retors et une langue dorée ; elle prouverait à M. Herbillon qu'elle est blanche comme neige ; elle prendrait des airs d'ange calomnié, et Amable n'en serait que plus attaché à ses jupons.

— A quel saint se vouer, alors ?... Si cela dure encore un an, il ne restera plus au malheureux que les yeux pour pleurer !

Mlle Aurélie demeure méditative, tandis que ses doigts exécutent une gamme sur la nappe, puis elle relève la tête et dit de sa voix nette :

— Je ne vois qu'un remède... difficile à employer, mais souverain... Une séparation forcée.

— Une séparation !... Desrônis ne peut quitter Villotte.

— Desrônis, soit... mais il n'en est pas de même de Mme Herbillon.

— Allons donc, vous imaginez-vous qu'elle consente à partir ?

— Vous oubliez, continue tante Aurélie, que M. Herbillon est fonctionnaire et par conséquent dans la main

du gouvernement... Si on lui donnait son changement, il faudrait bien qu'il obéit, car il n'a pas de fortune et il tient à sa place.

— Hé ! hé ! c'est une idée, insinue M. de Lisle.

— Assurément, cela couperait court à tout, ajoute sa femme, dont la physionomie s'éclaircit, mais comment obtenir ce changement ?... Nous ne sommes pas dans les eaux du gouvernement, nous autres, et nous n'avons pas le bras assez long pour agir à Paris.

— Attendez, réplique Mlle Montéclair, en posant ses longs doigts maigres sur la main de la vieille dame, laissez-moi achever : M. Herbillon passe pour avoir l'esprit frondeur, et dans son salon on ne se gêne pas pour faire des gorges chaudes sur le compte du préfet ; de là une hostilité sourde entre la préfecture et lui.— Je donne ici des leçons chez des banquiers qui ont des parents très influents à Paris ; d'un autre côté, il va y avoir des élections dans quelques mois ; le député de votre arrondissement, M. de Gençay, tient à être réélu, et M. de Lisle, en sa qualité de gros propriétaire, peut disposer d'un certain nombre de voix... Il y aurait façon de faire entendre à ce député que, donnant donnant, et que si on déplace M. Herbillon, les voix de M. de Lisle et de ses amis lui sont acquises...

— Que je vote pour le gouvernement actuel, jamais ! s'écrie M. de Lisle avec un haut-le-corps.

— Préférez-vous que cette femme plume votre gendre jusqu'au sang ? réplique vertement tante Aurélie, alors à votre aise !

— Mlle Montéclair a raison, dit Mme de Lisle d'un ton décidé, il y a des moments où l'honneur d'une fa-

mille à sauver peut faire fléchir les convictions les plus respectables... Nous n'en garderons pas moins dans le cœur le culte de nos souverains légitimes, tout en donnant nos voix au candidat officiel ; d'ailleurs, à part ses opinions bonapartistes, M. de Gençay est catholique, et notre conscience sera en repos.

— Mais Bastienne !...

— Pas un mot de plus, monsieur de Lisle, c'est entendu, nous voterons et nous ferons voter pour Gençay.

— En ce cas, continue tante Aurélie, je vais battre le fer et vigoureusement ; demain j'irai voir les personnes dont je vous ai parlé et j'ai un ami qui agira près du préfet... Les Herbillon ne sont pas aimés ici, et si M. de Gençay le veut, le ministre enverra le directeur des contributions soigner sa gastrite dans un département du Midi... — Seulement, motus, la discrétion la plus absolue est nécessaire... Il ne faut pas que les Herbillon aient le temps de parer le coup.

— Mademoiselle, vous parlez d'or, murmure le bonhomme en s'inclinant, nous aurons bouche cousue.

— Ah ! tante Aurélie, s'exclame Mme de Lisle en embrassant Mlle Montéclair, c'est la Providence qui vous a inspirée... J'irai demain allumer un cierge à la vierge de Benoite-Vaux...

V

En quittant la salle à manger, Camille et Marcel s'étaient dirigés vers la cour intérieure qui séparait les deux corps de bâtiments du logis Desrônis. Sosthène les suivait à peu de distance, mais avec l'intention déjà arrêtée de leur fausser compagnie pour consacrer le reste de l'après-midi à une partie de billard au café des Oiseaux. Quand il arriva dans la cour, il leva la tête vers le carré de ciel qui se découpait entre les toits, s'assura que la pluie avait cessé, et prit en tapinois la porte de la rue, sans prévenir sa sœur ni son ami.

Ceux-ci montaient déjà l'escalier de l'arrière-corps de logis qui conduisait à la chambre de Sosthène, ainsi qu'à une grande pièce située au second étage, servant à la fois de bibliothèque, de fruitier et de débarras. Le docteur y avait rangé sur des rayons le trop-plein de ses livres ; Victoire y étendait le linge à l'époque des lessives et y étalait, en automne, ses fruits sur de lon-

gues volettes d'osier ; enfin, Sosthène y avait installé une table sous le prétexte d'y travailler à ses devoirs, mais en réalité pour y fumer des cigarettes sans crainte d'être dérangé. Ce galetas prenait jour sur les derrières de la maison, et ses deux fenêtres sans rideaux s'ouvraient sur une sorte de galerie en auvent qui surplombait au-dessus des eaux somnolentes du canal. A peine entrée, Camille se retourna pour voir si son frère la suivait.

— Eh bien, s'écria-t-elle, où est donc Sosthène ?

— Je crois, dit Marcel en refermant la porte, qu'il nous a plantés là...

— Il n'en fait jamais d'autres ! murmura Camille avec un mouvement d'humeur.

Pour la première fois elle éprouvait une sorte d'embarras à se trouver seule avec Marcel, et cependant, par une mystérieuse contradiction, elle sentait au fond d'elle-même une joie sourde à la pensée de ce tête-à-tête.

— Je vous tiendrai compagnie, ajouta Marcel, à moins que vous n'ayez peur de vous ennuyer avec moi.

— Oh ! non, pas du tout !... se hâta-t-elle de répondre.— En même temps elle rougissait et elle ouvrait l'une des fenêtres. Dans le trouble singulier qu'elle ressentait, il lui semblait que cette croisée ouverte la mettait en communication avec le monde du dehors, et enlevait au tête-à-tête ce qu'il avait de trop intime.

— Il ne pleut plus, dit-elle en se penchant sur le bord de la galerie et en étendant la main.

Marcel l'avait suivie sur le balcon et s'était accoudé

près d'elle à la balustrade humide et vermoulue. Ils étaient devenus silencieux ; ils regardaient le spectacle pittoresque qu'offraient les maisons de la ville haute échelonnées en amphithéâtre sur la colline, et, tout au bas, l'étroite enfilade des antiques façades ventrues, dont les assises verdies trempaient dans l'eau du canal. Elles formaient un long couloir sombre, coupé çà et là par les ponts volants des teintureries et les appentis des tanneries, où les mottes de tan et de marcs séchaient sur des galeries à claire-voie. Des gouttelettes de pluie ruisselaient encore des cheneaux des toits, mais le ciel s'était débarbouillé, et les nuages, en se séparant, laissaient voir des trouées bleues par où tombaient de brusques coups de soleil illuminant soudain la profondeur noire du petit canal. Alors les façades humides s'argentaient par place, l'eau presque endormie bleuissait au sortir des arcades trapues des ponceaux ; les piles de mottes étagées sur les châssis à claire-voie paraissaient baignées dans de l'or bruni. Au-dessus des toits de tuiles glacés de lumière, l'œil suivait de gradins en gradins les jardins verdoyants de la ville haute et les terrasses des maisons. Tout à fait au sommet, les clochetons de l'église Saint-Étienne, la tour massive de l'Horloge, la longue bâtisse du couvent des Dominicaines, violemment éclairés, se détachaient en lumière sur le fond plombé d'un grand nuage orageux qui encombrait l'horizon.

L'aspect mouvementé de ce ciel de juillet, à la fois radieux et sombre, produisait une impression lourde et joyeuse en même temps, dont les deux adolescents ressentaient chacun à part soi les effets électriques. Ils

éprouvaient une oppression qui leur coupait la parole, et aussi une satisfaction confuse de se trouver là tous deux, seuls, suspendus pour ainsi dire entre ciel et terre, — tantôt brûlés par une chaude soleillée, tantôt plongés dans une ombre presque crépusculaire.

Se tenant un peu en arrière de Camille, Marcel ne pouvait s'empêcher d'arrêter avec complaisance ses yeux sur la ligne onduleuse formée par le corps penché de la jeune fille. Il regardait avec une attention émue sa jolie tête dont les cheveux frisottants flambaient au soleil, son cou blanc où pointait un petit signe noir, ses épaules déjà rondes et potelées sous l'étoffe légère de la robe, sa taille souple qui, mince à la ceinture, commençait à se gonfler sous les bras. Et pour la première fois il constatait avec un sourd frémissement que l'adolescente était devenue une jeune fille. Il n'osait plus comme jadis la traiter en camarade et plaisanter avec elle, sans arrière-pensée. Il cherchait les sujets de conversation familière qui alimentaient autrefois leur causerie, et qui maintenant lui semblaient enfantinement niais. Il se sentait devenir gauche et empesé, et il se disait en son par dedans que Camille devait lui trouver la mine d'un sot, ce qui contribuait encore à accroître sa timidité. Camille de son côté, Camille ordinairement si vive et si en dehors, semblait se tenir sur la réserve et prendre des airs de demoiselle. Tous deux s'avouaient tout bas que ce silence persistant était cent fois plus gênant et plus difficile à soutenir qu'une conversation quelconque, et ils faisaient de visibles efforts pour le rompre.

— Quelle chaleur ! murmura enfin Camille, on étouffe.

— Oui, la pluie de ce matin n'a pas rafraîchi le temps.

Ce sujet banal ne devait pas les mener loin, et ils retombèrent dans leur contemplation muette.

— Comme les cloches de Saint-Étienne se détachent nettement sur ce ciel noir ! reprit Marcel, j'aime beaucoup cette vue de la ville haute, et vous?

— Moi aussi.

— Cela me fait plaisir de savoir que vous l'aimez, s'écria-t-il brusquement, et je suis content de l'avoir regardée aujourd'hui avec vous, avant de partir pour Paris.

— Est-ce que vous comptez partir bientôt? demanda Camille en couvrant de sa main une partie de son visage, comme pour se garantir du soleil, mais en réalité pour cacher à Marcel la rougeur qui lui montait aux joues.

— Dans huit jours.

— Et vous reviendrez, quand?

— Je ne sais pas, répondit-il ; si je suis reçu bachelier, mon père veut que je fasse mon droit, et il a l'intention de me mettre tout de suite chez un avoué où je me débrouillerai en attendant la rentrée.

— Alors, murmura Camille attristée, nous ne vous reverrons pas de sitôt et vous aurez le temps de nous oublier là-bas.

— Oh ! Camille, comment pourrais-je vous oublier?

— Paris est si beau, dit-on ; on y a tant de distractions, qu'à côté des Parisiens, nous autres, nous vous semblerons de bien petites gens, et puis vous n'aurez guère le loisir de penser à nous.

— Vous ne me connaissez pas, protesta Marcel en s'animant, je suis avant tout un paysan, et à toutes les merveilles de Paris, je préférerai toujours les choses et les gens de chez nous. — D'abord, ajouta-t-il d'une voix étranglée et sans oser regarder la jeune fille, quand je n'aimerais pas notre pays comme je l'aime, il y a encore une autre raison pour que je pense constamment à Villotte...

— Une autre raison... laquelle ?

— C'est un secret, répliqua-t-il d'un air mystérieux.

— Ah !... alors...

Un nouveau silence. On n'entendait plus que le clapotement des gouttes d'eau des toits roulant dans le canal et le halètement de la machine à vapeur d'une teinturerie du voisinage. Camille s'obstinait à regarder la haute et mince cheminée d'où, à chaque coup de piston, s'échappait un panache de vapeur blanche. Marcel lui en voulait d'avoir laissé tomber la conversation et de ne pas l'interroger sur le secret auquel il avait fait allusion.

— Vous ne voulez pas le savoir ? reprit-il.

— Puisque c'est un secret, murmura-t-elle avec une moue malicieuse au coin des lèvres.

— Je n'ai pas de secret pour vous... D'ailleurs vous connaissez la personne qui occupe ma pensée à Villotte... et qui l'occupera encore à Paris.

— Ah ! il s'agit d'une personne... répéta-t-elle en baissant la tête.

— Vous ne devinez pas ? continua-t-il en se penchant à son tour sur la balustrade, comme pour suivre la chute des gouttes d'eau dans le courant.

— Non... répondit-elle, tandis qu'elle fixait de nouveau distraitement les yeux sur les flocons vaporeux de la haute cheminée, Mlle Herbillon peut-être?

— Mlle Herbillon m'est bien indifférente ! riposta-t-il en haussant les épaules, puis il reprit très bas : — C'est une personne qui vous touche de près... Voulez-vous que je vous dise son nom?

— Non, non, ne me le dites pas ! s'écria-t-elle effarouchée et confuse. — Elle pressentait que son propre nom allait jaillir des lèvres de Marcel, et, si elle en éprouvait au dedans une joie délicieuse, elle tremblait néanmoins de recevoir une confidence embarrassante... Il lui semblait que cette déclaration était une chose formidable et qu'elle n'oserait plus lever les yeux sur lui, après l'avoir écoutée.

— Non, supplia-t-elle, je vous en prie, ne me dites rien, c'est inutile !

— Inutile, répéta Marcel, pourquoi?

— Je crois que j'ai deviné, balbutia-t-elle, perdant complètement la tête. — Mais ces quelques mots furent prononcés d'une voix si étouffée qu'on les distinguait à peine du clapotement de l'eau dans le canal. Marcel Boisselier les saisit cependant au passage.

— Camille, s'exclama-t-il, vous saviez que c'était de vous dont je voulais parler?...

Elle ne répondait pas, mais son cœur battait très fort dans sa poitrine, et Marcel ne pouvait pas ne point s'apercevoir de son émotion ; un moment leurs regards se rencontrèrent, et Marcel, étourdi, crut voir tournoyer devant ses yeux les vieilles façades noires, les massifs verdoyants des jardins et jusqu'à la massive tour de

l'Horloge, tout là-haut. — La jeune fille honteuse, avait couvert ses joues brûlantes de ses deux mains. — Camille, reprit Marcel qui n'était plus maître de lui, je vous aime, je ne pense qu'à vous !... Dites-moi que vous ne m'en voulez pas de vous avoir parlé.

En même temps, par un geste brusque et qu'il lui était impossible de réprimer, il avait pris l'une des mains de la jeune fille et il la serrait dans les siennes, tandis qu'elle détournait la tête.

Le grand nuage noir qui montait à l'horizon s'était déchiré et des flambées de lumière embrasaient les clochers de Saint-Étienne, les vitres du couvent, les arbres humides des jardins ; l'eau du canal en était toute scintillante. — Ce premier amour éclos au-dessus du vieux canal, au milieu de ces masures vermoulues, donna à ces deux enfants quelques minutes d'une félicité exquise, inoubliable...

Marcel balbutiait au hasard des mots tendres et à peine articulés.

— Dites-moi que vous me pardonnez, répétait-il, je vous aime tant !

Et penchant sa tête au niveau de celle de Camille, il posait en même temps sur la petite main qu'il tenait prisonnière, un timide baiser d'amoureux. La jeune fille retira brusquement sa main :

— Oh ! Marcel, murmura-t-elle suffoquée, j'ai honte !...

Ils furent rappelés à la réalité par une voix qui retentit derrière eux :

— Hé bien ! êtes-vous sourds, enfants ? voilà une bonne minute que je vous appelle... Que vous disiez-vous donc de si intéressant ?

C'était Mlle Aurélie qui était entrée dans le galetas sans qu'ils l'eussent entendue, et qui les dévisageait d'un air soupçonneux.

Ils restaient devant elle interdits et cramoisis, se demandant avec terreur depuis combien de temps elle était là, et si elle n'avait pas surpris leur entretien.

— Ça, continua tante Aurélie, je m'en vais, et il faut que Camille descende pour tenir compagnie à sa grand'mère... Quant à vous, jeune homme, au lieu de conter des dailleries à cette petite, vous feriez mieux d'aller retrouver M. de Lisle qui attelle son cheval, et de lui donner vos commissions pour votre père...

VI

La province excelle à ces manœuvres souterraines qui ont pour but l'exécution d'un personnage gênant. Sous des apparences candides et bon enfant, elle possède à merveille l'art des machinations prudentes et machiavéliques, la science des cheminements clandestins et des sapes couvertes. Elle apporte à ce travail stratégique une patience de fourmi et une habileté de taupe. — En moins de deux jours, les personnages influents dont avait parlé Mlle Montéclair furent directement tâtés par la vieille fille, et comme ils se montraient disposés à la servir, tante Aurélie ouvrant immédiatement sa première parallèle, commença en sourdine le siège de la place occupée par les Herbillon. Elle savait, par des indiscrétions d'employés subalternes, que la Préfecture serait enchantée si on lui fournissait l'occasion de se débarrasser du directeur des contributions. Aussitôt elle dépêcha au préfet un ami sûr, et cet intermédiaire, après avoir sondé le terrain, fit entrevoir

que, grâce au concours de M. de Lisle et de ses amis, le succès de la candidature Gençay était certain, pourvu que ce dernier consentît à obtenir du ministre le prompt changement de résidence de M. Herbillon. En même temps, M. de Lisle, profitant d'une réunion du comice agricole, donnait en quelque sorte des arrhes au gouvernement, en invitant M. de Gençay à déjeuner à Renesson, et en portant un toast à la future élection du candidat. Mme de Lisle, qui avait placé le député à sa droite, lui laissait entendre par d'habiles insinuations quels services on attendait de lui pour prix de cette réélection. La vieille dame, que la colère rendait éloquente, trouvait des phrases indignées et émouvantes pour peindre la dépravation de la directrice, ainsi que l'intéressante situation des enfants Desrônis, négligés par un père « auquel la passion faisait oublier ses devoirs les plus sacrés. » Quand M. de Gençay se leva de table, il était complètement circonvenu, et on s'était solennellement promis de s'entr'aider.

Grâce à des confidences adroitement semées par Mlle Aurélie, on apprit tout doucement à Villotte que la conduite de Mme Herbillon et la demi-complicité de son mari étaient mal vues en haut lieu. Alors les langues se délièrent ; les gens qui s'étaient jusque-là bornés à hocher prudemment la tête et à secouer les épaules, commencèrent à prendre des mines scandalisées et se lamentèrent sur l'immoralité de Mme Clarisse, qui portait le désordre et la ruine dans l'intérieur du docteur Desrônis. On compta sur les doigts le nombre des amants de la dame, on se murmura à l'oreille l'histoire de la bague achetée par le docteur et acceptée par sa

maîtresse. Seulement l'histoire prit, en passant de bouche en bouche, des proportions légendaires : il ne s'agissait plus d'une simple émeraude, mais bien de toute une parure en diamants. — Et chacun de s'apitoyer sur les deux pauvres enfants que la folie de leur père et les prodigalités de cette dangereuse sirène allaient mettre sur la paille. — Consulté confidentiellement par le ministre et se sentant soutenu par l'opinion publique, le préfet n'eut plus d'hésitations, et dans un rapport vigoureusement motivé, il conclut au déplacement du directeur des contributions.

L'époque des élections approchait, on n'avait pas de temps à perdre et la réponse ne se fit pas longtemps attendre. Un matin d'octobre, Amable Desrônis, qui était allé au cercle après son déjeuner, trouva le journal de la préfecture étalé sur la table de marbre où il avait l'habitude de prendre son café. Une main obligeante y avait marqué d'un coup d'ongle un paragraphe placé en tête des nouvelles du jour, et le docteur en y jetant les yeux lut l'entrefilet suivant :

« Par décret impérial, en date du 25 de ce mois, M. Herbillon, directeur des contributions à Villotte, a été, sur la proposition de S. E. le ministre des finances, appelé aux mêmes fonctions à Mende (Lozère). Nous enregistrons sans commentaires cette nomination qui a tous les caractères d'une disgrâce. »

Les lignes dansaient devant ses regards. Il lui semblait que son nez, déjà fort proéminent, se pinçait encore et s'allongeait démesurément. Sa gorge était devenue sèche et il avait pâli. Son premier mouvement fut de laisser là sa demi-tasse et de courir chez Mme Her-

billon. Mais en relevant la tête, il s'aperçut que les habitués de la tabagie l'observaient avec des mines malignement curieuses, et il se contint. Il reprit le journal, plutôt pour s'en servir comme d'un écran protecteur que pour continuer sa lecture, car il parcourait des colonnes entières sans en comprendre un mot. Sa pensée était tout absorbée par l'idée que cette nomination lointaine allait le séparer de Clarisse. Il essaya d'avaler son café, mais les gorgées passaient dans son gosier avec une difficulté extrême. Au bout de vingt minutes, il n'y tint plus et s'esquiva.

Il eut vite parcouru la courte distance qui le séparait de la maison Herbillon. Il trouva Mme Clarisse dans le petit salon que nous connaissons déjà, et dès qu'il eut franchi la porte, la mine altérée de la dame lui confirma la fatale nouvelle. Elle était encore en peignoir du matin, les cheveux en désordre et les traits tirés.

— Est-ce donc vrai, ce que je viens de lire dans le journal? s'écria-t-il.

— C'est l'exacte vérité, répondit-elle d'une voix sourde en lui montrant dépliée sur son bureau la lettre officielle qu'avait reçue M. Herbillon, nous sommes victimes de je ne sais quelle intrigue de couloirs; on nous envoie à l'autre bout de la France, à Mende... un pays de sauvages!

— Mais c'est une disgrâce!

— En doutiez-vous? dit-elle avec un rire nerveux; allez, je sais d'où le coup part!... C'est une infamie de cette bégueule de préfète, qui ne me pardonne pas d'avoir un salon où il vient plus de monde que chez elle... Mais je me vengerai, je lui revaudrai ça!

Elle allait et venait, très agitée, rangeant des bibelots d'une main nerveuse. Ses yeux fauves jetaient çà et là des regards menaçants. Le docteur atterré suivait ses mouvements avec une inquiétude croissante.

— Quel parti va prendre M. Herbillon ? demanda-t-il en tremblant, se rendra-t-il à Mende ?

— Plaisantez-vous ? se récria-t-elle amèrement, dans ce pays de loups ! Jamais !

Amable Desrônis respira plus à l'aise ; — rien n'était encore perdu si son amie consentait à rester à Villotte ; — mais il fut vite désillusionné.

— Non, non, reprit Mme Clarisse, M. Herbillon, dont la santé est altérée, va demander un congé de trois mois qu'on ne peut lui refuser, et nous partirons sur-le-champ pour Paris... J'ai des amis influents, je les mettrai en campagne et nous lutterons pied à pied... Le préfet d'ici n'est pas aussi solide qu'il le pense, et il n'a qu'à se bien tenir !

— Cette lutte peut durer plus de trois mois, objecta le docteur en retombant dans son abattement.

— Nous nous ferons mettre en disponibilité, s'il le faut... Ma fille est déjà à Paris, nous y louerons un pied à terre près de son couvent, et nous y attendrons les événements.

— Et moi, que deviendrai-je ? s'écria tristement Amable.

Elle le regarda d'un air hypocritement étonné.

— Vous, mon ami, vous resterez ici bien sagement.

— Mais je vous aime, moi, et je ne puis me passer de vous voir, Clarisse !

— Mon pauvre ami, c'est la vie, cela!... Qu'y faire? Il y a des fatalités contre lesquelles il ne sert à rien de se gendarmer.

Au fond, le désespoir d'Amable la laissait fort indifférente; maintenant qu'elle l'avait mis à sec comme un citron dont on a pressé le jus, elle se souciait fort peu de ce qu'il allait devenir; elle avait bien d'autres soucis en tête.

— Laissez-moi vous accompagner à Paris! supplia-t-il en lui prenant les mains.

Elle haussa les épaules. — Êtes-vous fou?... Si vous nous suiviez là-bas, votre départ justifierait toutes les calomnies qu'on répand contre nous, et compromettrait le succès de mes démarches... Il faut être raisonnable, au contraire, et tenir comme moi courageusement tête à l'orage.

— Ah! je ne m'en sens pas la force... Je suis brisé! soupira Amable en s'asseyant, les larmes aux yeux.

Il lui faisait pitié, et ses lamentations l'agaçaient; pourtant comme elle avait encore des raisons pour ne pas se montrer trop sèche et trop détachée elle revint vers lui, et lui posant câlinement la main sur l'épaule :

— Pauvre cher! reprit-elle avec une voix pleine de modulations attendries, ne vous désolez pas, je vous aimerai toujours et je vous écrirai souvent... N'êtes-vous pas ma providence et n'aurai-je pas encore plus d'une fois à faire appel à votre dévouement? Tenez, aujourd'hui même, j'ai un service à vous demander... Nous voulons partir le plus tôt possible et vous savez ce que c'est ou un déménagement... Il me reste ici

beaucoup de petits mémoires à solder... Pourriez-vous me prêter 1,000 francs ?

— Vous les aurez demain ! murmura Amable en se levant, le cœur serré.

— Merci... Ah ! continua-t-elle en l'entourant de ses bras et en appuyant sa tête sur la poitrine de Desrônis, il faut que je vous aime bien pour oser vous adresser une pareille requête !... Mais j'ai tellement confiance dans votre noble cœur, dans votre affection ! — Elle releva timidement la tête et plongeant dans les yeux de Desrônis son regard enjôleur : — Nous nous aimerons toujours, n'est-ce pas ? murmura-t-elle, de loin comme de près... Pour la vie ! ajouta-t-elle... en posant ses lèvres sur celles du docteur. — Et après l'avoir embobeliné avec cette dernière caresse, elle le congédia.

Il s'en revint tristement vers son logis, tellement abasourdi par le coup qu'il venait de recevoir, qu'il ne songeait même pas à se demander où il dénicherait les 1,000 francs inconsidérément promis à Mme Herbillon. Ce ne fut que lorsqu'il se trouva seul, en face des tiroirs vides de son secrétaire, qu'il songea sérieusement aux difficultés de l'exécution. Il savait, par expérience, que le banquier et le notaire des époux de Lisle refuseraient net de lui avancer un sou ; la sévère Mme de Lisle ayant pris déjà ses mesures pour que la caisse de ces deux bailleurs de fonds fût impitoyablement fermée à son gendre. Il ne pouvait cependant pas laisser sa chère Clarisse dans l'embarras ; la pauvre femme avait déjà assez de chagrin ; il fallait à tout prix la soustraire aux harcèlements de ses fournisseurs. Il se souvint fort à propos d'un de ses clients,... un certain juif, à la fois

marchand de chevaux, marchand de biens et banquier interlope. Il se décida à l'aller trouver, et cet honnête israélite consentit à lui prêter 1,000 francs, en échange de quatre petites *broches* par lesquelles Amable se reconnaissait débiteur d'une somme double, « pour valeurs reçues en marchandises. »

Dès que Mme Clarisse fut nantie des espèces, elle mena rondement ses préparatifs de voyage. Huit jours après, à l'heure du passage de l'express, « la bande joyeuse » se réunissait sous la marquise de la gare pour serrer une dernière fois la main au couple Herbillon. Les plus brillants officiers de la garnison étaient là ; pas une de ces dames n'avaient manqué au rendez-vous, depuis la petite Mme Girard, la femme du notaire, jusqu'à la colossale épouse du commandant de gendarmerie. Ce fut une scène touchante ; on avait apporté des fleurs et des bonbons à la belle exilée, qui, enveloppée dans un coquet manteau de voyage, faisait bonne mine à mauvais jeu et trouvait une aimable parole pour chacun des assistants. M. Herbillon, engoncé dans un paletot d'hiver, surveillait l'enregistrement des bagages et se disputait aigrement avec les facteurs

— Docteur, dit-il à Desrônis, qui se tenait pâle et les lèvres serrées auprès de Mme Clarisse, cette maudite affaire m'a porté un coup fatal ;... je ne digère plus du tout, j'ai des gonflements qui m'inquiètent... Me conseillez-vous de prendre de la poudre de charbon de Belloc ?

— Certainement, certainement, répondait Amable à tout hasard, et sans quitter d'une semelle la jupe de Mme Herbillon.

Le train arriva tout fumant ; les embrassades n'en finissaient pas.

— Ah ! ma chère, s'écriait la petite Girard, je ne vous plains pas trop... Vous allez vivre à Paris, tandis que nous, nous continuerons de moisir dans cet affreux Villotte... Écrivez-nous au moins !

— Oui, oui, répondait Mme Clarisse en s'installant dans un compartiment avec ses sacs et ses bouquets, vous aurez bientôt de mes nouvelles, je vous tiendrai au courant de mes démarches... Nos ennemis ont gagné la première manche, mais rira bien qui rira le dernier !

— En voiture !...

Amable était monté sur le marchepied et avec des sanglots plein la gorge, il posait un baiser convulsif sur la main que lui tendait Mme Herbillon. Le train se mit en marche dans un nuage de vapeur. Clarisse penchée à la portière agitait son mouchoir, tandis que les chapeaux soulevés et les mains en l'air lui envoyaient une dernière marque de sympathie. Puis la file des wagons disparut comme un long serpent entre les poteaux télégraphiques, et tout fut fini.

Laissant « la bande joyeuse » s'écouler bruyamment par les portes du buffet, le docteur resta longtemps debout sur la plate-forme de la gare redevenue solitaire ; il écoutait machinalement le tintement du timbre de la sonnerie électrique, et il ne pouvait se décider à reprendre le chemin de sa maison, dont l'aspect en ce moment lui était odieux...

Un malheur n'arrive jamais seul. Quand Amable fatigué d'errer par les rues rentra enfin chez lui, Victoire

lui apprit que le docteur Boisselier l'attendait depuis quelques minutes déjà dans son cabinet. Desrônis, après avoir fait un violent effort pour sortir de son abattement et se rasséréner en apparence, monta lentement à l'étage supérieur et trouva son collègue qui se promenait de long en large, les mains nouées sous les basques de son ample redingote.

Le docteur Boisselier avait la mine à la fois obséquieuse et embarrassée qu'on prend à l'occasion d'une visite de condoléance, ou lorsqu'on a une mission délicate et pénible à remplir. Son regard bleu était plus oblique et fuyant encore que d'habitude, son attitude plus guindée et pédantesque, avec une nuance d'affabilité condescendante et voulue.

— Je t'ai fait attendre ? demanda Desrônis en répondant à la poignée de main, dont son camarade accentuait la pression avec une sorte de componction cérémonieuse.

— Un peu, répondit celui-ci avec un sourire contraint, mais tu es tout excusé... Je sais trop combien notre temps, à nous autres, est pris, pour m'en formaliser... Tu es toujours très occupé ?

— Plus que jamais, repartit Amable, auquel la vanité et le besoin d'ostentation délièrent brusquement la langue.

— Les malades donnent ?

— Je ne sais auquel entendre.

— Allons, tant mieux ! dit l'autre en se tortillant nerveusement la barbe. Puis il continua, les yeux obstinément fixés vers la pointe de ses bottes : — Cela me met plus à l'aise pour te confier l'objet de ma visite,

car je t'avoue que j'avais quelques scrupules, et avant de rien décider, je tenais à te consulter.

— Mon cher, s'exclama Desrônis qu'impatientaient tant de précautions oratoires, tu as la mauvaise habitude de parler par énigmes ; sois moins nuageux si tu veux que je te comprenne!

— Je vais donc m'expliquer plus clairement, riposta Boisselier, d'un ton légèrement sarcastique, voici : j'ai l'intention de quitter Renesson à la fin de cette année

— Tu abandonnes ta clientèle?

— Non, je la cède au médecin de Souilly.

— Tu peux déjà prendre ta retraite à quarante-cinq ans? c'est merveilleux !... mes compliments, mon cher!

— Je ne t'ai pas dit que je songeais au repos,... loin de là... Seulement le séjour de Marcel à Paris m'impose des dépenses plus considérables, et partant de nouveaux devoirs... Malgré mon amour pour la campagne et pour l'obscurité, j'ai dû songer à exercer sur un théâtre plus vaste,... dans une localité reliée à la capitale par une voie ferrée.

— Et où comptes-tu t'installer? demanda Desrônis avec un commencement d'inquiétude.

— Ici même, à Villotte.

— A Villotte ! répéta Amable d'une voix enrouée par la stupéfaction et le mécontentement.

— Cela a l'air de t'étonner?

— Dame ! s'écria l'autre amèrement, tu conviendras que de tous les choix que tu pouvais faire, celui-ci est le plus disgracieux pour moi !

Le docteur Boisselier caressant sa barbe et continuait à contempler le bout de ses bottes.

— J'en conviens, murmura-t-il, je t'avouerai même que j'ai fait d'abord de sérieuses objections aux personnes qui me poussaient à m'établir ici... Il me coûtait de paraître marcher sur les brisées d'un camarade... L'amitié a toujours eu pour moi des droits primordiaux et imprescriptibles... J'aurais hésité davantage si tu en étais à tes débuts, mais avec ta position bien assise et ta clientèle nombreuse, tu n'as rien à craindre d'un campagnard comme moi... Je glanerai simplement les épis que tu négligeras de ramasser.

— Tout cela est bon pour le discours, dit Amable avec irritation, il n'en est pas moins vrai que nous serons deux, là où j'étais seul, et que forcément tu me feras concurrence.

— Une concurrence honnête et tout à fait courtoise... Il y a place à la ville basse pour deux médecins intelligents... Cette place aurait pu être prise un jour ou l'autre, et, entre nous, il est de ton intérêt qu'elle soit occupée par un camarade plutôt que par un étranger.

— Tu vas peut-être me prouver que tu t'installes à Villotte pour me rendre service! s'exclama Desrônis avec un rire sardonique.

— Dans tous les cas, sois persuadé que je n'y viens pas pour te couper traîtreusement l'herbe sous les pieds.

— Tu feras bien, car je saurais me défendre... J'ai bec et ongles! repartit Amable, en se dressant sur ses ergots comme un coq en colère.

— Je n'en doute pas, ricana Boisselier dans sa barbe... Nous en resterons là pour aujourd'hui, si tu le veux

bien... Je tenais surtout à t'annoncer la chose moi-même, afin que tu ne l'apprisses pas par la voix publique.

— Grand merci !

Il y eut un moment de silence gênant.

— Après cette explication loyale, j'espère que nous n'en resterons pas moins bons amis, ajouta Boisselier en tendant gauchement la main à Desrônis.

— Comment donc ! protesta celui-ci sarcastiquement en touchant à peine le bout des doigts de son ancien camarade.

— Au revoir... à bientôt !

— Bonjour !

Là-dessus ils se séparèrent dignement, froidement, ayant chacun une lueur d'hostilité dans le regard.

Quand la porte se fut refermée sur le père de Marcel, Amable se rassit dans son fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Que d'écroulements depuis huit jours ! Clarisse était partie, leur amour avait été brisé en pleine floraison, et maintenant voici que sa position était menacée, et menacée par Boisselier, un ancien ami ! — Amable ne se faisait pas d'illusions. Il savait Boisselier intelligent, instruit et ambitieux. Il deviendrait un concurrent redoutable, contre lequel Desrônis devrait lutter, juste au moment où son désastre amoureux le laissait sans force et sans énergie...

Le soleil qui se couchait dans les nuées, derrière les collines de Véel, jetait dans le cabinet d'obliques rayons couleur de pourpre. Desrônis pensait amèrement à sa situation si brillante il y avait trois ans à peine, et

maintenant si compromise. Est-ce que son astre déclinant allait s'éteindre et sombrer dans le brouillard ?... Il se sentait envahi par de noirs pressentiments et il songeait avec une angoisse mêlée de regrets aux jours prospères d'autrefois. A ce moment un dernier rayon empourpré alla frapper la grande photographie de Fanny Desrônis, pendue au mur qui faisait face à la fenêtre, et pour la première fois depuis bien des mois, les regards du docteur s'arrêtèrent avec une tendresse repentante sur les traits de la défunte.

Comme tous les gens à caractère faible, il ne savait pas souffrir seul ; dans son désarroi il avait besoin de s'étayer contre quelque chose ou quelqu'un, d'épancher sa douleur au dehors, dans l'oreille d'un confident quelconque. Après une longue éclipse, la mémoire de Fanny ressuscitait dans son cœur. Elle avait été la fée des jours heureux et elle lui apparaissait maintenant comme une consolatrice providentielle. Il se leva de son fauteuil, et, de l'air contraint et larmoyant d'un enfant qu'on vient de châtier, il se dirigea vers le portrait de sa femme, s'appuya le front contre le mur, près de la bordure du cadre, tandis que des sanglots lui montaient à la gorge, puis d'une voix navrée : — Oh ! Fanny, ma pauvre Fanny ! s'écria-t-il.

TROISIÈME PARTIE

I

Depuis le départ de Mme Clarisse Herbillon, trois années ont passé sur Villotte sans altérer beaucoup la physionomie de cette somnolente et moutonnière cité. Les façades des maisons exposées au vent d'ouest sont devenues un peu plus grises, les ravenelles et les mousses qui revètent les vieux murs de la ville haute ont un peu plus épaissi, et c'est tout. Pour le reste, rien de changé : — la grosse cloche de la tour de l'Horloge tinte ponctuellement quatre fois par jour aux heures d'entrée et de sortie des ateliers ;— ponctuellement les indigènes font leurs lessives, leurs confitures et leurs vendanges aux mêmes époques; — les rues présentent toujours le même aspect poussiéreux en temps de sécheresse, les mêmes flaques boueuses dans la saison des pluies ; — et l'Ornain continue à être un torrent en hiver et un marais verdoyant en été.

Si les choses ne se sont pas modifiées en apparence, il n'en est pas de même des gens. Ce laps de trois années

a suffi pour transformer moralement et physiquement plus d'un personnage de notre connaissance. En trois ans, un adolescent devient un jouvenceau et une fillette se métamorphose en une jeune fille.— Camille a maintenant dix-huit ans, et comme elle n'a pas toujours été heureuse, elle paraît même un peu plus âgée. Ses joues ne sont plus aussi rondes, l'ovale de sa figure s'est allongé; mais elle a conservé son teint éblouissant, sa jolie bouche à l'expression un peu boudeuse, ses grands yeux bleus, tantôt illuminés par un sourire, tantôt noyés de mélancolie, pareils dans leur mobilité d'expression à un ciel d'avril où les coups de soleil alternent avec les giboulées. Ayant toute la responsabilité du ménage, elle mène une vie casanière et ne sor guère que le dimanche pour se rendre à la grand'messe ou pour visiter tante Aurélie.

Celle-ci est comme les vieux arbres, pour lesquels trois années comptent à peine. Rien n'a changé en elle ni autour d'elle. Ses boucles blanches encadrent avec la même régularité sa figure busquée, et ses toilettes datent toujours de 1832. Son piano et sa harpe occupent les mêmes angles de son *capharnaüm*, et les dossiers de son procès s'accumulent sur les tables et sur les chaises. L'instance Montéclair n'a pas fait beaucoup de progrès depuis ces trois années; la justice des hommes marche d'un pas lent. A la suite de l'incident des offres réelles, les agents du Domaine ont inventé de nouveaux expédients pour retarder une solution qui paraît toujours imminente et qui sans cesse subit des atermoiements. On a mis en cause les détenteurs actuels des grèves de Moidrey, et l'on plaide derechef au posses-

soire et au pétitoire, devant des juridictions variées ; mais Mlle Aurélie demeure inébranlable et infatigable. Dans son cœur, l'espérance, comme un arbuste à feuilles persistantes, pousse toujours de nouveaux bourgeons verts. De temps à autre, elle met dans son petit sac un saucisson et un pain, monte dans un wagon de troisième classe, et va passer un jour ou deux à Paris pour stimuler les gens du ministère, qui ont l'air de s'endormir sur leurs dossiers. De retour à Villotte, elle entretient une volumineuse correspondance avec Marcel Boisselier, qui est maintenant second clerc chez l'avoué chargé des intérêts de tante Aurélie.

Depuis son départ pour Paris, Marcel n'a guère reparu à Villotte. Son père trouve que les déplacements coûtent à la fois du temps et de l'argent, et il ne lui accorde que de courtes vacances. Le jeune homme, dont la bourse est peu garnie et qui n'a pas le loisir de faire la fête, pioche comme un nègre pour rentrer plus vite au pays. En trois ans il a passé sa thèse de licence, et maintenant il prépare son doctorat, partageant ses journées laborieuses, entre les cours de l'École et l'étude de son avoué. Aussi a-t-il à Villotte la réputation d'un étudiant modèle ; les pères de famille le citent pour exemple à leurs fils, et chacun de ses succès entre comme un aiguillon au cœur du docteur Desrônis, quand il compare les satisfactions que Marcel donne à la vanité de Boisselier, et les atteintes que les frasques de Sosthène portent chaque jour à sa propre considération.

Le jeune Desrônis s'étant fait *retoquer* trois fois au baccalauréat, a déclaré à son père que les examina-

teurs étaient tous de « vieux bonzes » et qu'il refusait carrément de tenter une quatrième épreuve. En désespoir de cause, le docteur l'a placé comme troisième clerc dans une étude, et il nourrit le vague espoir que Sosthène, prenant du plomb avec l'âge, pourra devenir plus tard un parfait notaire. Le jeune clerc désespère Me Boblique par son inexactitude, mais en revanche il est l'un des clients les plus assidus de la brasserie Fritz et du bal Michaud. Les petites ouvrières, qui viennent danser chaque dimanche dans ce dernier établissement, ne tarissent pas sur l'entrain, la bonne mine et l'élégance du « fils Desrônis ». Dans le monde des grisettes, des commis et des surnuméraires de Villotte, Sosthène s'est créé une popularité par ses bonnes fortunes, son aplomb et le chic de ses toilettes tapageuses. Les débutants copient sa manière, et les plus jolies danseuses se disputent l'honneur de l'avoir pour cavalier ; en revanche, les dames de la société lui rendent à peine son salut quand elles le voient passer rue de la Rochelle, le chapeau rejeté en arrière, les mains dans les poches et la boutonnière fleurie.

Le désappointement causé par la conduite de son fils n'est pas la seule blessure dont saigne l'amour-propre d'Amable Desrônis. Il a d'autres déboires plus amers et sans cesse renouvelés, depuis l'installation à Villotte du docteur Boisselier. Celui-ci ne s'est pas contenté de devenir le concurrent de son ancien camarade ; il est allé se loger dans la même rue que lui et presqu'en face de la maison occupée par Desrônis. Tous les matins en ouvrant ses fenêtres, Amable a devant les yeux la façade blanchie à neuf et les croisées entre-bâillées de

son confrère. Cette vue lui cause un agacement qui s'exaspère chaque jour, et, par une singulière contradiction, une douloureuse curiosité ramène constamment ses regards vers le logis de son rival. Quand vient l'heure des consultations de Boisselier, Desrônis, tapi derrière ses persiennes, épie les gens qui sonnent à la porte du nouveau médecin ; il constate avec amertume que plus d'un de ses clients est passé au camp ennemi, et son irritation redouble quand il voit les malades affluer en plus grand nombre dans la maison d'en face.

Pour se créer une clientèle, Boisselier a usé d'un vieux moyen qui manque rarement son effet : il s'est constitué le médecin des pauvres, et il soigne gratis la population des fabriques. Son activité et aussi son habileté lui ont valu tout d'abord le titre de médecin de la Société de secours mutuels; puis, comme il est familier, beau parleur et bon enfant; comme il a des façons campagnardes qui mettent tout de suite les gens à l'aise, il est devenu rapidement populaire, non seulement parmi les ouvriers, mais chez les petits commerçants, auxquels déplaisent les grands airs et les prétentions aristocratiques d'Amable Desrônis. D'ailleurs, Boisselier a des opinions avancées, et il est maintenant le chef du parti démocratique de Villotte. Par esprit d'opposition, Amable, qui s'était jusque-là tenu à l'écart des questions politiques, s'est mis en tête de devenir le champion de la société bien pensante. Justement les affaires d'Italie passionnent en ce moment le public, et les habitants du chef-lieu sont, comme partout, divisés en deux camps hostiles : les partisans de l'émancipation

italienne et les amis du pouvoir temporel. — Depuis le brusque dénouement de son amour avec Clarisse, le docteur Desrônis a fait pénitence et a subi plus fortement l'influence des idées religieuses. Le souvenir de Fanny s'associe maintenant en lui à un vague mysticisme catholique, et par haine de Boisselier en même temps que par goût pour les opinions conservatrices et cléricales, qui lui paraissent imprégnées d'un délicat parfum d'aristocratie, il est l'un des chefs du parti ultramontain de Villotte. Les deux anciens camarades n'ont pas rompu ouvertement, ils se serrent cérémonieusement la main quand ils se rencontrent, mais toute intimité a disparu entre eux, et bien que demeurant porte à porte, les deux familles ne se visitent guère qu'à l'époque du jour de l'an.

Le fil ténu et fragile qui les unit encore en apparence est du reste exposé à tout instant à se briser, et une rupture définitive est imminente. Des élections municipales viennent d'avoir lieu. Grâce à la neutralité du gouvernement, la liste conservatrice presque entière a passé ; seul, Amable Desrônis est resté en ballottage avec... le docteur Boisselier. Un nouveau scrutin doit avoir lieu, et, pendant la quinzaine qui précède cette épreuve décisive, la lutte recommence plus acharnée et plus violente, à coups d'articles de journaux et d'affiches électorales. Sur toutes les places, au coin de chaque rue, deux professions de foi, l'une imprimée sur papier vert, l'autre sur papier rouge, étalent côte à côte leur appel passionné aux électeurs.

L'affiche verte, signée par le candidat conservateur, contient l'allocution suivante :

« Chers concitoyens,

« L'heure est grave ; le jour du vote est proche. Au moment où vous allez remplir de nouveau votre devoir d'électeurs, permettez-moi de vous adresser une dernière fois la parole. Vous avez devant vous deux candidats : l'un tient au pays par des racines profondes, et vous l'avez vu à l'œuvre pendant de longues années, l'autre est presque un étranger ; l'un défend les principes d'autorité et les sentiments religieux, sans lesquels il ne peut y avoir ni bonne administration, ni sécurité, ni conservation sociale ; l'autre se fait gloire d'appartenir à un parti soi-disant libéral, dont les doctrines dangereuses sapent lentement les bases sacrées sur lesquelles reposent la famille et la propriété. Le premier assurera la prospérité de notre ville, en donnant aux capitalistes et aux travailleurs l'ordre et la paix ; le second sacrifiera les intérêts de la cité aux ambitions malsaines et aux appétits grossiers d'une coterie de politiciens et d'aventuriers. — Et maintenant, propriétaires, ouvriers, négociants, vous tous qui êtes pères de famille, choisissez entre ces deux hommes et courez aux urnes.

« Amable des Ronis. »

A quoi l'affiche rouge réplique en ces termes :

« Citoyens,

« L'heure des hésitations est passée, et demain le peuple réuni dans ses comices rendra son verdict.

« Un dernier mot !

« Voulez-vous assurer le triomphe des immortels prin-

cipes de liberté et d'égalité pour lesquels vos pères se sont battus en 89? Voulez-vous que dans le conseil de la cité les travailleurs aient enfin un représentant qui discute avec les gros fabricants l'équitable répartition des charges et des impôts? Désirez-vous la diminution des droits d'octroi, la construction d'écoles pour vos enfants, la création de sociétés coopératives qui vous donnent le pain et la viande à bon marché?

« Ne vous laissez pas prendre aux phrases jésuitiques des gens qui vous parlent du devoir sans le pratiquer, des oisifs qui prêchent le travail et l'économie sans en donner l'exemple, des hypocrites qui ont sans cesse à la bouche les grands mots de famille et de morale, et dont la vie privée est un perpétuel démenti à ces vertueuses théories. Choisissez pour votre mandataire un homme qui travaille comme vous, qui connaît vos besoins et vos souffrances, et qui, appuyé sur les grands principes de la démocratie moderne, s'efforcera d'apporter à vos maux un remède énergique.

« Ouvriers, vignerons, modestes commerçants, dont une classe égoïste a jusqu'ici dédaigné les intérêts, accordez-moi votre confiance, et je me ferai un point d'honneur de la justifier!

« Docteur Boisselier. »

Dans les carrefours populeux, on s'attroupe autour de ces deux affiches, on les lit à voix haute, on les commente, et généralement les rieurs ne sont pas du côté de Desrônis. Néanmoins, on prévoit que la lutte sera chaude; les faubourgs semblent acquis à Boisselier, mais dans les quartiers bourgeois on se promet

par esprit de corps, de voter en masse pour le candidat conservateur.

Le dimanche désigné pour le scrutin de ballottage arrive enfin. Pendant toute la matinée et une partie de l'après-midi, les votants affluent dans la salle de la mairie. A six heures, la cloche de la tour de l'Horloge annonce la clôture du vote, et des groupes se forment autour des membres du bureau chargés de procéder au dépouillement. Desrônis et Boisselier se tiennent chacun à une extrémité de la salle, entourés de leurs amis. Ceux-ci de temps en temps vont se pencher au-dessus des scrutateurs, et reviennent ensuite apporter des chiffres aux deux concurrents, qui passent ainsi par toutes les alternatives de l'espoir et du doute. — A huit heures, le dépouillement est terminé; le président, après avoir commandé le silence, se lève et d'une voix lente proclame les résultats du scrutin :

Votants.	3.126
Majorité absolue.	1.564
Amable Desrônis.	1.512
Dr Boisselier.	1.574
Voix perdues.	40

En conséquence, M. le docteur Boisselier, ayant réuni la majorité des suffrages, est élu conseiller municipal.

Ce résultat est accueilli par les bruyantes acclamations des nombreux ouvriers qui entourent l'heureux élu. Dans l'encoignure où il se tient au milieu d'un groupe de notables, Amable Desrônis est devenu vert. Tout d'abord, en entendant prononcer son nom, il a eu un violent battement de cœur : — « Du moment où on

me nomme le premier, s'est-il dit rapidement, c'est que j'ai la majorité. » Hélas! son cœur n'avait pas battu trois fois que les chiffres l'ont brutalement désillusionné. Cette nomination en première ligne était simplement une malice du président du bureau. — A peine le résultat est-il connu que les conservateurs désappointés tournent le dos à leur candidat; ils ne lui pardonnent pas de n'avoir point réussi. La foule s'écoule bruyamment dans le grand escalier de la mairie. Au bas des marches, une bousculade met subitement les deux concurrents en face l'un de l'autre.—Jusqu'alors, tout en se battant froid, ils ont continué à s'adresser la parole en public, et Boisselier, que le succès rend généreux, croit devoir tendre la main à son rival.

— Allons, Desrônis, dit-il avec une affectation de magnanimité, sans rancune !...

Mais Amable, auquel le rouge est monté à la figure, refuse cette main qu'on lui tend avec ostentation.

— Monsieur, répond-il, vous m'avez vilipendé dans vos professions de foi... Il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Bah ! dans la bataille électorale la parole va plus loin que la pensée... Tu m'as bien appelé un « aventurier et un ambitieux », et je ne m'en fâche pas.

— C'est possible, mais vous, vous m'avez lâchement calomnié, et je ne l'oublierai jamais!...

— A ton aise ! réplique le nouveau conseiller municipal en tournant le dos.

Amable Desrônis s'en revient chez lui, tout seul, la rage dans le cœur et la gorge serrée. Pour un peu, il pleurerait comme un enfant. Le jour tombe, et dans la

salle à manger, dont les fenêtres sont restées entr'ouvertes à cause de la chaleur, Camille et Sosthène attendent leur père pour souper. En le voyant entrer, la tête basse et le regard morne, ils devinent un échec et osent à peine le questionner.

— Eh bien, papa, demande enfin Sosthène, tu es donc resté sur le carreau ? Ces brutes d'électeurs t'ont encore une fois lâché ?

— J'ai échoué, c'est vrai, répond Amable, furieux d'être interrogé et s'imaginant que cet échec va diminuer le prestige de son autorité paternelle, mais j'ai ma conscience pour moi, j'ai agi loyalement, je n'ai pas fait appel aux mauvaises passions, je n'ai pas, comme d'autres, corrompu les classes illettrées avec des promesses criminelles et mensongères... J'ai conservé l'estime des honnêtes gens, moi, et cela me suffit !

On se met à table silencieusement et on soupe sans lumière. La mourante lueur du crépuscule éclaire seule ce repas mélancolique. En face, la salle à manger des Boisselier est illuminée ; par les fenêtres ouvertes, on entend un tumulte de voix joyeuses et un tintement de verres qu'on choque. Le nouveau conseiller municipal célèbre son succès en offrant un punch aux membres de son comité. Au milieu des applaudissements, on distingue sa voix sonore et emphatique ; il porte un toast aux électeurs de Villotte et aux progrès des idées démocratiques.

Violemment agacé, Amable Desrônis se lève de table et va fermer les fenêtres avec fracas. La joie triomphante de Boisselier et de ses amis lui fait bouillir le sang ; il agite les bras avec des geste de fou et ses yeux

lancent des éclairs. Effrayés de son exaltation, Sosthène et Camille ont quitté leur chaise et se tiennent près de lui, il se retourne vers ses enfants, puis d'une voix étranglée :

— Vous voyez cette maison? crie-t-il en tendant le poing vers le logis de son rival, je vous défends de jamais plus parler à ceux qui l'habitent... Tout est fini avec eux ; ils n'existent plus pour moi et ils ne doivent plus exister pour vous... Malheur à celui qui enfreindrait ma défense!... Je le renierais pour mon enfant... Vous entendez?

— Sois tranquille, papa! se hâte de répondre Sosthène, que cette scène domestique ennuie considérablement, je ne les ai jamais aimés et je ne leur conseille pas de me marcher sur le pied!...

Quant à Camille, elle baisse la tête et elle a grand peine à étouffer un gros sanglot qui lui serre la gorge.

II

Comme un portrait enfermé dans un médaillon qu'on garde précieusement sur la poitrine, et dont on contemple à la dérobée la miniature protégée par un fermoir d'or, — Camille conservait dans le coin le plus secret de son cœur le souvenir de cette pluvieuse et douce après-midi passée avec Marcel sur le balcon vermoulu du vieux canal. — L'amour qui commence est pareil à ces graines de giroflée qui tombent dans la fente d'un mur et auxquelles il suffit pour croître et fleurir d'une pincée de terre végétale et d'un rayon de soleil ; il grandit comme par miracle et se nourrit presque uniquement de sa propre substance... Camille, dès qu'elle était seule, n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir la scène du balcon : — la colline verdoyante, le ciel orageux et traversé de flambées de lumière, les toits mouillés de pluie, la figure brune et les yeux caressants de Marcel penché à ses côtés... Elle entendait le clapotis des gouttes d'eau, le halètement de la machine à vapeur et aussi cette voix entrecoupée de soupirs, qui lui avait dit : « Je vous aime et je ne penserai qu'à vous là-bas ! »

Depuis cette après-midi, trois longues années s'étaient écoulées, et il était toujours « là-bas ». Dans l'intervalle, elle l'avait à peine vu deux ou trois fois, pendant de courtes visites; ils n'avaient échangé que de banales paroles de cérémonie, mais leurs yeux s'étaient rencontrés; elle avait cru lire dans ceux de Marcel que le jeune homme avait tenu sa promesse, et que les distractions de Paris n'avaient pas effacé les impressions d'autrefois. Cela avait suffi pour lui faire prendre courage, et elle avait attendu patiemment l'époque où Marcel, ayant terminé ses études de droit, reviendrait s'établir à Villotte. Enfin, au commencement de la quatrième année, le bruit avait couru que l'étudiant passerait pour la première fois chez son père toutes les grandes vacances, et, en apprenant cette nouvelle, Camille avait ressenti une joie silencieuse. Elle avait compté les semaines et les jours; la saison des vacances approchait, mais voilà maintenant qu'une brouille définitive éclatait entre les deux familles, et que le docteur Desrônis intimait à ses enfants l'ordre d'épouser ses rancunes et de traiter les Boisselier en ennemis.

Il lui semblait que toute sa vie était bouleversée; à chaque instant ses yeux se mouillaient, et, quand venait la nuit, elle jetait sa tête sur son oreiller, y enfonçait désespérément sa figure, et elle pleurait, elle pleurait jusqu'à ce qu'elle eût épuisé la source de ses larmes. Autant elle avait trouvé longs les jours qui la séparaient des vacances, autant elle voyait avec terreur le mois d'août approcher. Elle redoutait le moment où elle se rencontrerait face à face avec Marcel; en même temps, elle sentait qu'elle n'aurait jamais l'odieux cou-

rage de lui faire froide mine. Mais alors quelle vie allait-elle mener entre la perspective de désobéir à son père et celle d'offenser son ami?...

Loin de se cicatriser, les blessures d'amour-propre de Desrônis s'irritaient et s'envenimaient chaque jour davantage. Les circonstances les plus futiles donnaient lieu à des scènes d'exaspération, dont les enfants du docteur étaient les premiers à pâtir. — La maison n'était plus tenable, déclarait Sosthène, et il se servait de ce prétexte pour y séjourner le moins possible. — Camille était alors obligée de subir seule tout le poids des récriminations et des fureurs d'Amable.

Un matin, en descendant dans la salle à manger, elle trouva son père en train de rire bruyamment en lisant un journal de la localité. Ce rire nerveux et forcé, elle le connaissait déjà depuis de longs mois et elle l'appréhendait encore plus qu'un accès de franche colère. Elle savait qu'il était toujours le prélude de quelque scène pénible.

— Les voilà les démocrates! ricanait Desrônis en frappant du plat de la main sur le journal, les voilà ces hommes intègres, qui ne transigent jamais avec leurs convictions!... Ecoute cela, ma fille, et tu auras une exacte idée de la vilenie humaine. — Et avec une emphase ironique il lisait : « Par arrêté préfectoral du 2 de ce mois, M. le docteur Boisselier a été nommé médecin en chef de l'hospice de Villotte et du bureau de bienfaisance. Ce choix excellent (Comment donc?... Exquis!) honore à la fois l'impartialité du gouvernement, qui n'hésite pas à faire passer l'intérêt général avant ses préférences politiques et l'abnégation de

l'homme de science qui sait sacrifier l'esprit de parti aux exigences supérieures du bien public. » Tartuferie et platitude ! continuait Amable en froissant le journal, et tu veux que j'imite les pantalonnades de ces gens-là ? Tu t'imagines que je pourrais marcher dans les mêmes chemins qu'eux ?...

La pauvre Camille ne voulait rien et n'imaginait rien ; elle sentait que l'orage allait éclater et elle essayait de calmer son père en détournant son attention sur le déjeuner qui refroidissait. Mais autant aurait valu essayer d'arrêter une trombe.

— Non, non, poursuivait le docteur, les Desrônis sont honnêtes et aiment à avoir les pieds propres... La boue est toujours la boue et nous ne voulons pas nous salir, nous autres !... Les démagogues, eux, ne sont pas dégoûtés, ils lècheraient les bottes des gens en place, si ça pouvait leur être utile !... Il avait transformé le journal en un tortillon et il le lançait à travers la chambre. — Et songer, s'écriait-il, que je suis condamné chaque jour, en ouvrant mes fenêtres, à voir les plats visages de ces pitres-là !... Je finirai par murer mes croisées, plutôt que de subir une pareille servitude... Si cela devait durer longtemps, je suis si écœuré, que j'aimerais mieux vendre la maison !... Oui, voilà à quelles extrémités me réduit ce misérable charlatan : à quitter la maison de mon père, le toit où je suis né... Oh ! tout ça finira mal, qu'on prenne garde de me pousser à bout !

Les exclamations indignées et les explosions de colère entrecoupèrent tout le déjeuner, si bien que ni le père ni la fille ne purent manger. Camille remonta le plus tôt

qu'elle put dans sa chambre, et s'assit, la figure bouleversée devant la petite fenêtre entr'ouverte. Elle regardait rêveusement la maison d'en face et songeait que si son père exécutait ses menaces, elle n'aurait même plus la douloureuse consolation d'assister au retour de Marcel.

Et tandis que ses yeux, à travers une fine buée de larmes, se fixaient sur la façade opposée, voilà que tout à coup une croisée s'ouvrit au second étage, et que dans la baie garnie de rideaux blancs apparut la figure brune et souriante de celui auquel elle rêvait. Marcel était revenu, il l'avait aperçue et il lui envoyait à travers la rue un salut joyeux et amical.

Elle tressaillit et changea de couleur ; puis elle réfléchit rapidement que son père était peut-être, lui aussi, à la fenêtre, et que le salut de Marcel courait risque de provoquer une nouvelle scène furieuse. Alors elle se rejeta brusquement au fond de la chambre, tandis que Marcel stupéfait s'obstinait à se pencher sur la balustrade et à regarder avidement le second étage du logis Desrônis. Mais une fois qu'elle se crut hors du champ d'observation du jeune homme, elle s'arrêta, le cœur palpitant, et se hasarda de nouveau à jeter les yeux sur l'ami d'autrefois si inopinément retrouvé.— Il lui sembla que Marcel avait encore embelli pendant ces années d'absence; son visage avait quelque chose de plus viril. une barbe brune et frisée en allongeait harmonieusement l'ovale, et d'épais cheveux noirs bouclaient en masses abondantes autour d'un front carré et puissant, sous lequel deux yeux renfoncés gardaient une expression pensive et doucement câline.

Le jeune homme, attristé par la fuite soudaine de la jeune fille, restait accoudé sur la balustrade ; la teinte chagrine répandue sur son visage si joyeux tout à l'heure, toucha le cœur de Camille.— Peut-être Marcel s'imaginait-il qu'elle partageait les rancunes paternelles ? — Se repentant d'avoir aussi mal accueilli le salut de bienvenue de celui qu'elle aimait toujours en dépit de tout, elle se rapprocha peu à peu de la fenêtre et se montra timidement à l'étudiant dont la physionomie s'éclaira de nouveau. Alors, tout émue de sa hardiesse, elle répondit par un clignement des paupières au salut du jeune Boisselier, puis elle posa un doigt sur ses lèvres comme pour lui recommander une conduite prudente ; et, confuse d'avoir tant osé, elle courut cacher sa tête derrière les rideaux de mousseline, dont l'agitation trahit longtemps encore sa présence.

Le jeune homme n'était pas un sot, il connaissait la brouille survenue entre les deux maisons, et il comprit que ce doigt posé discrètement sur les lèvres lui ordonnait une réserve circonspecte. Il rapprocha l'un de l'autre les battants de ses persiennes et en baissa prudemment les lames, de façon à voir sans être aperçu. Et cachés tous deux, mais conscients aussi tous deux de leur présence respective, ils continuèrent à rester en observation : l'un derrière ses persiennes, l'autre à l'abri de son rideau. Et cela eût pu durer des heures, si la voix de la servante appelant Camille n'eût arraché celle-ci à son observatoire.

Elle redescendit plus légère et ayant presque oublié ses ennuis domestiques. Marcel était revenu et elle se savait toujours aimée. Peu lui importaient maintenant

les irritations un peu enfantines de son père ; elle avait la certitude de retrouver en montant dans sa chambre un ami dont la discrète et fidèle sympathie la consolerait de tout.— Le soir, quand elle regagnait le deuxième étage, à l'heure où la cloche de la tour de l'Horloge sonnait le couvre-feu, elle devinait à certaines agitations des persiennes d'en face, que Marcel était rentré chez lui ; alors elle éteignait sa lumière et venait s'accouder à sa fenêtre ; — bien que ses yeux ne pussent rien distinguer à travers l'obscurité de la rue, elle savait que son ami guettait sa présence derrière les persiennes et cela suffisait à la rendre heureuse. Le matin, dès qu'elle était habillée, elle soulevait le rideau de mousseline, et elle avait une joie délicieuse à recevoir à travers la rue le discret et souriant bonjour de Marcel Boisselier.— La contrainte imposée par les circonstances à l'expansion de cette innocente tendresse, la rendait par cela même plus vive et plus ingénieuse. Tous deux eurent en même temps l'idée d'installer des pots de fleurs sur l'appui de leur fenêtre, et jamais plantes ne furent arrosées avec plus de sollicitude. Ces fleurs leur servirent bientôt de signaux télégraphiques ; le déplacement d'un rosier ou d'un réséda indiqua si Desrènis et Boisselier étaient oui ou non au logis, et si leurs enfants pouvaient échanger un regard en toute sécurité.

Ainsi, tandis qu'en bas les deux pères se détestaient, et qu'un courant de haine allait d'un logis à l'autre, là-haut, les enfants s'aimaient ; leurs effusions amoureuses et muettes traversaient à chaque instant la rue, d'une aile silencieuse et rapide comme celle des hirondelles qui effleuraient les toits des deux maisons.

Parfois cependant, Camille était prise de scrupules en songeant à la haine violente de son père contre les Boisselier. Elle s'accusait d'être une fille désobéissante et coupable ; mais ses remords ne pouvaient prévaloir contre la vivacité du sentiment qui l'attirait à sa fenêtre aux heures où elle savait que Marcel était penché à la sienne. Elle essayait alors d'apaiser les tumultes de sa conscience par toute sorte de raisonnements spécieux, puisés dans la naïve et subtile casuistique féminine. — En somme, pensait-elle, ce simple échange de regards à distance, n'avait rien de grave ni de compromettant. Maintenant que les deux familles étaient brouillées, il était évident qu'elle n'aurait jamais plus occasion de rencontrer Marcel au dehors et de lui adresser la parole. Ils resteraient étrangers l'un à l'autre, et, prise au pied de la lettre, la défense faite par le docteur Desrônis n'était pas transgressée. Camille était convaincue qu'elle ne le serait pas davantage à l'avenir, et rassurée par cette impossibilité, elle se dédommageait du sacrifice qu'elle faisait aux rancunes paternelles, en continuant à regarder Marcel derrière les tiges vertes de ses rosiers et de ses résédas.

III

— Entre, petite, n'aie pas peur... Tu te trouveras en pays de connaissance.

Camille, entendant causer dans le *capharnaüm*, s'était timidement arrêtée sur le palier, et tante Aurélie, pivotant sur sa chaise, l'invitait en ces termes à pénétrer dans son cabinet de travail.

La jeune fille n'eût pas plutôt jeté les yeux sur l'interlocuteur de Mlle Montéclair qu'elle tressaillit des pieds à la tête. Une violente émotion faite de joie et de crainte la tenait immobile près de la porte. Elle y restait sans parler, les yeux étonnés, les lèvres entr'ouvertes, tandis que Marcel, debout devant la fenêtre, la saluait en souriant...

— Tu reconnais ce grand garçon-là ? reprit Mlle Aurélie, il est venu me communiquer une lettre de son patron, relative à mon procès... Eh bien, qu'as-tu à nous regarder avec ces yeux effarés ?... Oui, oui, je sais Desrônis est en bisbille avec le docteur Boisselier... Mais les enfants n'ont pas besoin d'épouser les querelles de leurs pères, n'est-ce pas, Marcel ?... Allons,

donnez-vous une poignée de mains, vous n'êtes pour rien dans cette ridicule brouillerie, vous autres!...

Nous avons beau être très honnêtes, le mobile de l'intérêt imprime toujours à l'inflexibilité de nos principes une imperceptible déviation. Il nous met sur les yeux des verres colorés qui altèrent le véritable aspect des choses, et il nous fait trouver des accommodements là où, en d'autres circonstances, nous nous serions enfermés dans une intransigeance absolue. — Autrefois Mlle Montéclair aurait gardé peut-être une plus complète neutralité entre les familles des deux médecins ; en tout cas, il lui eût paru dangereux d'encourager l'intimité de ces jeunes gens dont les pères se détestaient ; mais elle avait trouvé dans Marcel un conseiller fort sage et un intermédiaire fort utile. Pour elle le succès de son procès dominait toutes les autres considérations ; d'ailleurs les Desrônis eux-mêmes étaient intéressés à tout ce qui pouvait hâter une conclusion favorable, puisqu'elle avait l'intention de les instituer ses héritiers ; ils ne pouvaient donc pas se froisser de la voir traiter amicalement Marcel Boisselier, qui s'était dévoué à sa cause et s'employait avec un zèle ardent à lui fournir les moyens de triompher de ses adversaires.

Marcel s'était avancé avec vivacité au-devant de Camille et lui avait pris la main ; celle-ci le laissa faire. — Après tout, je ne l'ai pas cherché, se disait-elle, et c'est le hasard qui a tout conduit! — Une fois que sa main fut dans celle du jeune Boisselier, tous ses scrupules se fondirent et elle répondit à son tour à la pression affectueuse de l'étudiant.

— A la bonne heure, dit tante Aurélie, voilà la glace

rompue... Tu ne saurais t'imaginer, fillette, combien ce garçon-là m'est précieux !... D'abord c'est un puits de science ; il connaît sa procédure mieux que son *Pater*, et il m'a suggéré des moyens de défense auxquels je n'avais pas songé. Il possède le dossier de l'instance de Moidrey presqu'aussi bien que moi... Sur ce, mes enfants, maintenant que la paix est faite, laissez-moi m'occuper de mes affaires et allez causer gentiment sur le balcon, tandis que je rédigerai une note en réponse aux questions de mon avoué.

Tante Aurélie avait repris sa plume et courbait de nouveau la tête sur ses papiers. Marcel, tenant toujours par la main Camille Desrônis, l'entraîna vers le balcon enguirlandé de chèvrefeuilles et de vignes vierges, où le merle sautillait comme jadis dans sa cage d'osier, tout en jetant par intervalle deux ou trois notes aiguës.

— Que je suis heureux de vous retrouver, commença Marcel en serrant de nouveau la main de la jeune fille, et de pouvoir enfin vous parler !... Savez-vous que le premier jour où je vous ai aperçue à votre fenêtre, j'ai eu un moment d'angoisse ?... J'ai cru que vous m'aviez englobé dans la haine que votre famille porte à la mienne, et que vous me détestiez, vous aussi !

— Vous n'avez pas dû garder cette idée-là bien longtemps, répondit Mlle Desrônis en rougissant et en baissant la tête.

— Non, vous n'avez eu qu'à faire un signe et mes craintes se sont dissipées.

— J'ai agi autrement que je n'aurais dû, reprit-elle avec une moue mélancolique, et j'en serai peut-être

blâmée plus tard, mais vous aviez l'air si chagrin... Je n'ai pas voulu vous laisser croire que je vous regardais comme un ennemi.

— Merci ! murmura-t-il. — Puis ils restèrent un moment silencieux, en contemplation devant les cimes déjà jaunissantes des arbres fruitiers du jardin d'en bas. Il y avait un calme profond dans l'étroite gorge du faubourg de Véel, un assoupissement des après-midi d'automne, interrompu soulement de temps à autre par le cliquetis d'un métier de tisserand et les notes chantantes de grives éparses dans les vignobles de Corotte.

— Camille, reprit Marcel, ce balcon où nous nous retrouvons cet après-midi, ne vous en rappelle-t-il pas un autre où nous avons passé deux bonnes heures?... Les dernières bonnes avant mon départ pour Paris?

— Le balcon de la galerie de chez nous... répliqua-t-elle. Oh ! comme il pleuvait ce jour-là !

— Oui, et depuis ce temps, je n'entends jamais une pluie d'orage sans penser à notre conversation sur cette galerie... Vous la rappelez-vous ?

— Je ne sais... balbutia-t-elle, confuse... Il y a si longtemps, et il s'est passé depuis tant de choses tristes...

— Je ne l'ai pas oubliée, moi... Je vous ai dit alors que je vous aimais et que je ne pensais qu'à vous... Je n'ai pas changé, Camille, je vous aime... Seulement je vous aime plus fort et plus sérieusement.

— Marcel !... — Et tout en parlant elle s'était accoudée à la balustrade et avait plongé sa figure dans ses mains. — Ne revenons pas sur le passé.. dans les dispositions où sont nos parents, cela me fait trop de

peine, parce que je sais combien il est impossible que nous reprenions notre intimité d'autrefois.

— Pourquoi?... Il n'y a rien d'impossible quand on s'aime, et si votre cœur est d'accord avec le mien, je me sens capable d'aplanir toutes les difficultés et d'apaiser toutes les rancunes de nos familles.

— Si vous saviez comme mon père est monté contre le vôtre, vous comprendriez qu'il faut y renoncer... Quand même M. Boisselier ferait les premières avances, je suis sûre que papa ne consentirait jamais à revenir... Plus le temps marche et plus son irritation s'envenime.

— Mais enfin! s'écria Marcel, nous ne pouvons pas être les victimes des querelles de nos pères!

— Hélas!... soupirait-elle en secouant la tête.

Marcel insistait; il ne pouvait admettre qu'ils dussent pâtir personnellement de l'inimitié de leurs familles; et Camille, tout en s'efforçant de lui démontrer par quels obstacles cruels ils étaient maintenant séparés, Camille sentait combien il lui serait difficile de se résigner. Même dans ses refus, sa tendresse pour Marcel se trahissait. Elle subissait le charme de cette rencontre inespérée, l'entraînement de cette parole affectueuse et convaincue. A mesure que le jeune homme plaidait la cause de son amour, elle voyait l'avenir avec moins de terreur et ses scrupules diminuaient. — Comment en eût-il été autrement? Desrônis, en négligeant de s'occuper de l'éducation de sa fille et en se dissipant au dehors, avait notablement diminué le prestige de son autorité paternelle. Ses sévérités capricieuses et ses colères puériles ne suffisaient plus à imprimer dans

l'esprit de ses enfants les principes de respect et de l'obéissance filiale.

Vivant absolument seule, Camille n'avait eu pour conseillers que ses instincts, son cœur et son imagination. Or, son cœur était depuis longtemps attiré vers Marcel, son imagination lui peignait sous les plus poétiques couleurs cette affection défendue à laquelle les circonstances donnaient une tournure romanesque ; quant à ses instincts, ils étaient ceux d'une fille honnête et franche, mais d'une fille de dix-huit ans, dans les veines de laquelle fermente le sang de la jeunesse et dont les rêves sont traversés par de confus désirs d'amour.

La tête noyée dans les feuilles rougissantes de la vigne vierge, elle écoutait Marcel et se laissait bercer par la caressante musique des paroles de l'ami retrouvé. Tout autour d'elle les couleurs et les parfums de l'automne invitaient à un voluptueux oubli des difficultés de la vie réelle. Les clématites du jardin répandaient une exquise odeur; les vieilles façades de la ville haute avec leurs terrasses fleuries, leurs tourelles tronquées, leurs logettes suspendues dans la verdure, leurs bouquets de platanes et de pins en parasols, donnaient l'illusion d'un paysage d'Italie vu au travers d'un rêve; tout au fond du faubourg de Véel, des fumées bleues, montant parmi les arbres, enveloppaient comme d'une gaze les arêtes trop précises des murs et des toits, et ajoutaient encore au charme de paysage rêvé; tandis que sur les molles ondulations de la colline opposée, la riche draperie des vignobles mûrissants faisait chanter aux yeux la symphonie des rouges, des ors et des verts, comme un hymne à la joie de vivre et d'aimer.

La voix de tante Aurélie, résonnant brusquement aux oreilles des deux jeunes gens, interrompit leur extase :

— Eh bien, enfants, il paraît que le temps ne vous dure pas?... J'ai corrigé la rédaction de ma note et j'ai besoin de la lire à Marcel... Fillette, je ne te retiens plus, voici que le soleil se couche et il est l'heure de rentrer chez toi... Baise-moi et sauve-toi vite !...

A partir de ce jour, et sans être convenus de rien à l'avance, Marcel et Camille se retrouvèrent fréquemment dans le *capharnaüm* de Mlle Montéclair. C'était un terrain neutre ; Marcel y venait sous prétexte d'apporter à la vieille plaideuse des nouvelles de son procès, et la présence de Camille s'expliquait tout naturellement par son désir de visiter la plus ancienne amie de la famille. — Tante Aurélie, qui n'avait jamais reçu de visites aussi assidues, ne fut pas longtemps dupe de ce manège ; elle y flaira vite une odeur d'amour, mais elle n'eut pas l'air de s'en formaliser. Au contraire, il semblait que cette amoureuse odeur réjouît doucement ses narines, qui depuis quarante ans n'avaient respiré que la senteur du papier timbré.

Dans la vie de la pauvre tante Aurélie l'amour n'avait jamais tenu grande place. Si jadis, il avait eu la velléité de germer au seuil de sa jeunesse, ses pousses délicates avaient été rapidement étouffées par les préoccupations et les paperasses du procès. Mais dans ce cœur solitaire, il n'était pas moins resté certaines fibres singulièrement tendres, et auprès de ces jeunes gens épris l'un de l'autre ces fibres, longtemps silencieuses, avaient subitement vibré, comme parfois vibraient les cordes de la harpe sous leur couche de poussière. Les

regards doucement illuminés, les paroles tendrement modulées de ces enfants remuaient au fond de la vieille fille les regains desséchés, mais parfumés encore de sa vingtième année. Quand ils étaient là, devant elle, penchés au balcon, elle feuilletait plus distraitement ses notes et elle se plaisait à épier leurs gestes, leurs inflexions de voix, leurs œillades sournoises. — Dans leurs moindres mouvements, elle déchiffrait avec un naïf étonnement cette musique d'amour dont la suave mélodie n'avait jamais résonné complètement à ses vierges oreilles. Le regret du temps perdu faisait monter un soupir sur les lèvres, et une petite larme dans les yeux de tante Aurélie. Par reconnaissance pour cette délicieuse et mélancolique sensation qu'elle éprouvait tout à coup dans ses vieux jours, elle devenait indulgente et prêtait sans remords une complicité muette à ces amoureux qui avaient l'esprit de profiter de leur jeunesse. D'ailleurs, pour rassurer sa conscience, elle se disait que Marcel était un brave garçon en passe d'arriver à une situation brillante, et elle trouvait que Camille devant hériter de la moitié des millions enfouis dans les grèves de Moidrey, serait plus tard un beau parti, digne du jeune Boisselier. Enfin elle n'était pas fâchée de jouer ainsi un tour à ce fou de Desrônis, dont la sotte vanité, la coupable étourderie et les colères intempestives lui portaient depuis longtemps sur les nerfs. — Marier ces deux jeunes gens au nez et à la barbe d'Amable, lui paraissait une œuvre pie, et elle espérait bien vivre assez longtemps encore pour voir à la fois l'heureuse issue de son procès et les noces de ses deux protégés. « Marcel fera un mari vaillant et

solide, pensait-elle ; Camille l'adorera, et je mourrai au moins avec la satisfaction d'avoir ouvert à ces deux amoureux les portes du paradis que je n'ai jamais connu que de loin, pour en avoir vu les arbres verdoyer à la cime des murs... » Là-dessus tante Aurélie poussait un nouveau soupir et jetait un long regard mouillé vers sa harpe dédorée et démodée, qui lui rappelait sans doute, avec les lointaines années de jeunesse, le souvenir de quelque occasion manquée et à tout jamais évanouie...

Pendant l'une de ces entrevues chez tante Aurélie un violent orage éclata sur Villotte au milieu de l'après-midi. — Les habitants ont gardé un cuisant souvenir de cette trombe d'eau qui s'abattit sur la vallée de l'Ornain, et, à la veille des vendanges, saccagea les vignobles. — Les nuages étaient si lourds et si bas qu'ils semblaient toucher les toits de la ville haute. Entre eux et le sol, l'eau ruisselait par nappes bruyantes, et avec elle tombaient des grelons gros comme des noix. La ville était enveloppée d'électricité et plongée dans une demi-obscurité, que coupaient d'incessants éclairs et que rendaient plus effrayante encore des coups de tonnerre retentissants. En un clin d'œil, les feuilles des arbres et des vignes furent hachées menu, les côtes furent ravinées par des torrents qui charriaient jusque dans les rues la terre jaunâtre des vignobles, et l'on n'entendit plus de tous côtés que les bouillonnements tumultueux de ces cascades improvisées, mêlés au fracas des châssis vitrés que criblait la grêle.

— Sainte Vierge ! dit Mlle Montéclair aux deux jeunes gens, tout en épongeant l'eau qui filtrait dans son *ca-*

pharnaüm à travers la fenêtre close, vous ne pouvez pas songer à sortir par un semblable déluge. Ton père, Camille, sais que tu es chez moi... Il comprendra que tu attends pour rentrer la fin de cette tempête, et il ne sera pas inquiet, si tant est qu'il s'inquiète encore de ses enfants... Ma foi, vous dînerez tous deux avec moi à la fortune du pot!... Ce sera un médiocre dîner, mais à votre âge on regarde plus à la quantité qu'à la qualité!...

Marcel et Camille bénissaient l'orage qui leur fournissait cette occasion de rester plus longtemps ensemble; la joie de cette dînette improvisée empêchait la jeune fille de s'effrayer de la lueur bleuâtre des éclairs et des coups de tonnerre qui ébranlaient les vitres. — A eux deux ils débarrassèrent la table de ses paperasses et mirent gaiement le couvert, tandis que tante Aurélie fouillait dans ses placards pour trouver les éléments d'un dîner plus copieux que celui dont elle se contentait d'habitude. Elle reparut avec un pot de beurre salé, une boîte de sardines, un saucisson, des confitures et un panier de quoiches, cadeau d'une de ses élèves. Cela composait un menu fort hétéroclite, mais qui n'en fut pas moins bien accueilli par ces deux jeunes gens auxquels l'amour coupait l'appétit. Ils s'attablèrent en riant, chacun d'un côté de la tante, qui ne s'interrompait de les servir que pour se signer chaque fois qu'un éclair illuminait la fenêtre.

Vers la tombée du jour, l'orage parut se dissiper, les nuages se déchirèrent et les grondements du tonnerre devinrent plus sourds. On n'entendit plus que l'eau qui s'écoulait dans les rues en pentes, avec un bruit d'écluse ouverte.

— Mes enfants, dit Mlle Montéclair, je crois qu'il vous faut profiter de cette éclaircie pour descendre à la ville basse... Camille, je te prêterai mes socques et un châle dont tu t'envelopperas, et, comme il fait nuit, Marcel te reconduira jusqu'à l'entrée de la rue des Tanneurs... Allons, jeunesses, souhaitez-moi le bonsoir, et ne vous attardez pas en route!

Deux minutes après, Camille et Marcel ayant pris congé de la tante, se trouvaient bras dessus bras dessous dans la côte des Prêtres.

La nuit était tout à fait venue; le ciel, marbré de gros nuages noirs, ne donnait pas beaucoup de clarté, et la jeune fille était obligée de s'appuyer au bras de son cavalier pour ne pas glisser dans les flaques d'eau. De temps en temps, au bord de l'horizon, un large éclair en zigzag illuminait brusquement les rues ruisselantes, les façades sombres et tout au loin les collines vaporeuses.

— Quel chemin prenons-nous? demanda Marcel.

— Descendons par Polval, répondit Camille, nous aurons moins de chance de rencontrer du monde. Ce sera la route la plus sûre, bien qu'elle soit la plus longue.

Marcel l'aurait justement choisie parce qu'elle était la plus longue. Aussi accepta-t-il avec enthousiasme la proposition de la jeune fille. A travers la grande rue silencieuse de la ville haute, ils s'acheminèrent lentement vers le Pâquis, dont le sol était jonché de branches brisées. — Le long des jardins en terrasse et des vignes qui encaissaient le chemin de Polval, une senteur pénétrante de plantes d'automne et de verdures

froissées s'exhalait dans l'air purifié par l'orage. Ces parfums de la nuit et ces débris de feuillage épars sur le sol semblaient avoir été répandus à dessein pour fêter le passage des deux amoureux. Ils marchaient à petits pas, serrés l'un contre l'autre, ne se parlant qu'à voix basse, comme s'ils eussent craint de réveiller la tempête assoupie.

— Allons doucement, disait Marcel, je suis si heureux, que je voudrais que ce chemin ne finît jamais!

— Et moi aussi je suis contente, répondait Camille, bien qu'en même temps je sois dans les transes... Grand Dieu, Marcel, si mon père pouvait se douter que je me promène seule avec vous, la nuit, par les chemins, je crois qu'il me chasserait de la maison!

— Pauvre chérie, croyez que je compatis à vos peines et que je vous suis profondément reconnaissant des sacrifices que vous me faites!... Du courage, Camille, les ennuis par lesquels nous passons auront une fin et se dissiperont comme l'orage d'aujourd'hui... M'aimez-vous bien fort?

— Oh! Marcel.

— Eh bien, jurons-nous ici de nous aimer toujours quoiqu'il arrive... Nous aurons peut-être encore de rudes épreuves à subir, mais si nous restons attachés l'un à l'autre, nous parviendrons à vaincre tous les obstacles... Me promettez-vous d'avoir confiance en moi?

— Je vous le promets, Marcel.

— Et moi, je vous jure de n'avoir jamais une pensée qui ne soit pour vous!...

Tout en parlant, ils étaient arrivés jusqu'au bas de

la descente de Polval, mais là ils reconnurent qu'il n'y avait plus moyen de passer.

L'eau tombée avec la terre des vignes, avait transformé la route encaissée en une large mare bourbeuse dans laquelle il ne fallait pas songer à se risquer. Ils se virent obligés de rebrousser chemin et de chercher de l'autre côté de la ville haute une descente plus praticable. Pour surcroît de guignon, l'orage qui avait semblé s'apaiser reprit avec violence; les nuages amassés dans le ciel crevèrent, le tonnerre recommença de gronder au-dessus de leurs têtes et ils n'eurent que le temps de se réfugier dans une grange, dont la porte charretière était restée ouverte.

La grange paraissait déserte, et à l'exception des parties voisines de l'embrasure de la porte, tout l'intérieur était plongé dans l'obscurité la plus profonde. Au moment où ils y entrèrent tout essoufflés d'avoir couru, et encore assourdis par le tumulte de l'averse, ils ne distinguèrent rien que le ruissellement de l'eau dans les gouttières des toits et les rigoles du chemin. Mais peu à peu, dans les ténèbres où ils se tenaient immobiles, quand ils eurent repris haleine et quand leurs oreilles se furent accoutumées aux bruits de l'orage, il leur sembla ouïr des chuchotements.

Sans prononcer une parole, Camille saisit la main de Marcel et la lui serra comme pour lui recommander de redoubler d'attention. Ils écoutèrent sans bouger et acquirent la certitude qu'ils n'étaient pas seuls dans la grange et que d'autres personnes s'y étaient abritées avant eux. Ils ne pouvaient pas saisir le sens des chuchotements qui se succédaient, mêlés de rires étouffés;

néanmoins ce mystérieux murmure leur causait de nouvelles transes en leur faisant concevoir la possibilité d'être reconnus. Les gens qui se trouvaient là étaient peut-être des étrangers, mais il y avait aussi des chances pour qu'ils habitassent Villotte, et en ce cas le moindre hasard pouvait révéler à ces fâcheux la présence et la personnalité de Marcel et de Camille. Les deux amoureux continuaient à se serrer la main, sans dire un mot, retenant même leur souffle, mais impuissants à empêcher leur cœur de battre si violemment que leurs propres palpitations augmentaient encore leur effroi.

Au dehors l'orage était loin de s'apaiser; au contraire il semblait se rapprocher et les coups de tonnerre plus stridents redoublaient la frayeur de Camille, devenue nerveuse à mesure que son inquiétude croissait. — Tout à coup un long éclair traversa les nappes de pluie, et illumina d'une clarté blanche les profondeurs de la grange. Pendant l'espace d'une seconde, l'intérieur du bâtiment où ils se trouvaient leur apparut dans ses moindres détails : avec ses bottes de paille empilées, ses hautes cuves ventrues, son pressoir, ses enchevêtrements de madriers, et ils eurent le temps d'apercevoir en face d'eux Sosthène, assis sur le bord du pressoir en compagnie d'une jeune ouvrière dont il serrait très étroitement la taille. Puis la lueur s'évanouit et tout retomba dans une nuit noire.

— Sauvons-nous! murmura Marcel à l'oreille de Camille dont tout le corps tremblait.

Ils quittèrent la grange et se mirent à courir à travers la pluie dans la direction de la ville haute. Cette

fois ils ne s'attardèrent pas en chemin et descendirent par la côte de l'Horloge et les degrés qui aboutissaient à deux pas du logis Desrônis. Rien ne les arrêtait plus, ni les roulements du tonnerre, ni l'eau qui cascadait le long des degrés et leur inondait les pieds. C'était à peine s'ils se parlaient.

— Croyez-vous qu'il nous ait reconnus? murmurait Marcel désolé.

— Il a pu nous voir aussi bien que nous l'avons vu, répliquait Camille sérieusement inquiète.

— Oui, mais s'il a notre secret, nous avons le sien, et cela le forcera sans doute à se taire.

— Oh! il n'y a pas à se fier à Sosthène!

Ils étaient arrivés au bas de la descente, derrière le logis Desrônis. Ce fut là qu'ils se quittèrent, après un dernier serrement de main où ils mirent toute l'effusion de leur tendresse et aussi tout l'émoi de leurs cœurs anxieux.

IV

Le sommeil de Camille fut rempli de rêves fiévreux. Elle croyait traverser à chaque instant de larges flaques d'eau où elle risquait de perdre pied. Le lendemain matin, lorsqu'elle rencontra Sosthène, ce fut avec une douloureuse sensation d'angoisse qu'elle chercha à démêler sur sa figure s'il se doutait de quelque chose. Mais le jeune Desrônis restait impénétrable, il avait l'air encore à demi endormi et il étouffait d'irrésistibles bâillements, tout en trempant des tartines beurrées dans sa tasse de café au lait.

— Dieu merci! il ne m'a pas reconnue, pensa Camille, et elle remonta plus tranquille dans sa chambre, où, elle passa une bonne demi-heure à arroser ses résédas, en montrant un visage souriant et rassuré à Marcel qui, de l'autre côté de la rue, guettait l'apparition de son amie à la fenêtre.

Après avoir achevé la toilette de ses fleurs, elle resta longtemps assise près de la croisée, les yeux perdus dans le coin de ciel qu'encadraient ses rideaux et où semblaient flotter confusément les souvenirs de la

soirée précédente. Maintenant que ses craintes étaient dissipées, les événements de la veille n'évoquaient plus qu'une succession d'images délicieusement troublantes. Cette soirée avec ses tièdes averses, ses éclairs et ses grondements de tonnerre lui semblait pleine d'heureux présages. Elle s'appliquait à elle-même avec une sorte de plaisante superstition le dicton si répandu parmi les vignerons :

Quand il tonne en avril
Préparez vos barils...

N'était-elle pas, elle aussi, dans son avril, et ces éclats de tonnerre qui avaient salué l'éclosion de son amour printanier ne lui promettaient-ils pas pour plus tard des soleils cléments et des journées sereines? — Elle écoutait rêveusement les moineaux pépier au bord des toits, les cloches matinales chanter de tous côtés, et sur l'accompagnement de cette mélodie aérienne elle se répétait les moindres paroles de Marcel; elle se disait qu'elle était déjà sa fiancée de cœur, et qu'un jour, malgré tout, elle serait sa femme. Il lui semblait voir l'église étoilée des cierges de leur mariage, et entendre la joyeuse musique de la marche nuptiale... Alors elle sentait sourdre en elle une félicité qui lui faisait monter de douces larmes aux yeux.

Par contre, au premier étage, dans le cabinet de travail où lui tenait compagnie le portrait de Fanny, le docteur Desrônis était loin d'avoir des motifs de se réjouir. Les quatre billets souscrits au juif Lazare pour rendre service à l'oublieuse Clarisse Herbillon, n'avaient pu être payés à l'échéance, et, après de nombreux et

coûteux renouvellements, ils venaient d'être protestés. Maintenant toute la série des exécutions procédurières allait suivre : dénonciation, assignation au tribunal de commerce, signification, et le reste. Pour suspendre les poursuites, Lazare exigeait un fort acompte, faute de quoi le nom de Desrônis allait être livré en pâture aux juges et aux huissiers. Mais où prendre cet argent quand les recettes diminuaient chaque jour, et quand les revenus de la succession suffisaient à peine à défrayer les dépenses ordinaires de la maison? Desrônis avait beau se ronger les ongles, il se voyait à la veille d'un désastre; il sentait que cette considération dont il était si vain et qu'il avait recherchée si avidement, craquait maintenant de partout et s'en allait en lambeaux, comme un vêtement trop mûr qui se déchire à mesure qu'on le reprise.

Tandis qu'il se mettait le cerveau à l'envers pour trouver une solution, Victoire frappa à la porte et annonça une visite... — Un client, sans doute? — Et Amable, quittant son air désolé, se hâta de prendre une physionomie professionnelle empreinte d'une sereine gravité. Il était en train de rajuster le nœud de sa cravate, quand la porte ouverte de nouveau livra passage à une grosse femme, entre deux âges, coiffée d'un madras, les manches relevées jusqu'au coude, et le tablier replié par un coin dans la ceinture. Desrônis reconnut une des revendeuses du marché et saluant légèrement :

— Qu'y a-t-il pour votre service? mère Garaudel demanda-t-il.

— Il y a, répondit la revendeuse d'une voix brusque

et essoufflée, que je viens me plaindre de votre fils... qui se conduit comme un polisson!

— Hein?... dit Amable en se levant et en boutonnant majestueusement sa redingote; modérez vos expressions, je vous prie, et expliquez-vous sans crier... Nous ne sommes pas ici à la halle... Qu'avez-vous à reprocher à Sosthène?

— Il a débauché ma fille, môssieu... une jeunesse de vingt ans, qui ne m'avait jamais donné que de la satisfaction !... Et maintenant tout le monde du marché la montre au doigt, parce qu'elle est devenue la bonne amie de votre fils...

— Permettez... Il ne faut pas toujours écouter les mauvaises langues... Avez-vous des preuves?

— Des preuves?... Que oui, j'en ai, des preuves!... Autrefois notre Rosine rentrait honnêtement chez nous, après ses journées; à cette heure elle reste dehors jusqu'à des minuit, et pas plus tard qu'avant-hier, un voisin l'a surprise en train de se laisser embrasser par votre vaurien de Sosthène... Du reste je l'ai confessée ce matin et elle a tout avoué.

— Hum! fit gravement Desrônis, où Sosthène a-t-il donc connu votre fille?... Chez vous?

— Chez moi? par exemple!... Non, non... Il l'a suivie par les rues, quand elle allait à sa couture et il l'a fait danser au bal des Saules.

— Ho! ho! s'écria-t-il d'un ton dégagé... Pourquoi diantre aussi laissez-vous votre fille courir les bals publics?... Si vous ne savez pas la garder, pourquoi voulez-vous nous rendre responsables de ses étourderies?

— Parce que sans votre garçon, elle serait restée sage.

— Ma chère dame, riposta le docteur impatienté, les garçons sont des garçons, et le mien est trop grand pour que je puisse le tenir en lisière... Vous connaissez le proverbe : « Gare à vos poules, mon coq est lâché... » Je n'y puis rien.

— Et s'il arrive malheur à Rosine? s'écria la revendeuse exaspérée.

Le docteur haussa les épaules; il était persuadé que la commère voulait le faire chanter et il trouvait qu'elle choisissait mal son moment.—Que diable voulez-vous? répliqua-t-il en la poussant doucement vers la porte, vous êtes avertie, c'est à vous de veiller sur la vertu de votre fille!

— Ah! cria-t-elle en serrant les poings, si mon homme vivait encore, vous ne parleriez pas ainsi!... Mais j'ai bec et ongles, bien que je ne sois qu'une pauvre femme. Que votre garnement ne me tombe pas sous la patte, je lui arracherai la fressure, foi de Garaudel!

Le docteur avait ouvert la porte; elle s'en alla en montrant le poing et Desrônis l'entendit qui déblatérait contre lui jusque dans la rue.

Ce ridicule incident mettait le comble à son irritation, aussi quand il descendit pour le déjeuner de midi et qu'il trouva Sosthène déjà attablé dans la salle à manger, donna-t-il un libre cours à sa mauvaise humeur.

— Monsieur, lui dit-il à brûle-pourpoint, avez-vous résolu de pousser à bout ma patience?

— Moi, papa? protesta Sosthène en ayant l'air de tomber des nues.

— Oui, vous... Je reçois chaque jour de nouvelles plaintes sur votre compte... Ce n'est pas assez de me désespérer par votre fainéantise, voici que maintenant, grâce à vos déportements, ma maison devient le théâtre de scènes scandaleuses... La mère Garaudel sort d'ici, monsieur, et elle vous accuse d'avoir débauché sa fille!

— Débauché? le mot est fort, repartit le jeune homme avec un léger sourire de fatuité, il serait plus juste de dire qu'une inclination mutuelle nous a attirés l'un vers l'autre.

— Ainsi vous avouez vos turpitudes? Ce que prétend cette femme est vrai?

Sosthène taillait flegmatiquement des mouillettes pour son œuf à la coque; il cligna de l'œil ironiquement dans la direction de son père.

— C'est vrai, répondit-il, je ne suis pas un saint... Que celui qui est sans péché me jette la première pierre...

Amable rougit très fort en recevant cette impertinente riposte; il pirouetta sur ses talons, fit, dans la salle, deux ou trois tours silencieux, puis revenant vers le coupable:

— Monsieur, continua-t-il, je comprends que les jeunes gens s'amusent, mais je n'admets pas qu'ils ruinent à plaisir leur propre considération et celle de leurs parents... Vous avez, dans la ville, la réputation d'un oisif et d'un libertin... Je rougis, quand j'entends chaque jour, les gens faire l'éloge de votre ancien ca-

marade Marcel Boisselier. C'est triste à dire, mais lorsqu'on veut parler d'un jeune homme exemplaire, c'est le fils de ce démagogue que l'on met en avant, et quand on veut citer un vaurien, c'est vous qu'on désigne... Vous êtes la honte de votre famille, tandis que ce Marcel fait l'orgueil de la sienne!

— Ah! c'est trop fort à la fin! s'exclama Sosthène révolté, ton Marcel est un hypocrite et rien de plus... Si je badine avec les grisettes qui ne demandent pas mieux que de s'en laisser conter, lui compromet la réputation des filles honnêtes et bien élevées, voilà toute la différence.

— Comment? Comment? Qu'est-ce que cela veut dire? demanda Desrônis, qui n'eût pas été fâché de pouvoir dauber à son tour sur le fils de son ennemi.

— Cela veut dire, cria Sosthène impatienté, que je suis las d'être le bouc émissaire et de me voir tout mettre sur le dos; cela veut dire que Marcel, avec ses airs vertueux, ne vaut pas mieux qu'un autre!

— Ce n'est pas tout d'accuser, il faut prouver! insista curieusement le docteur. — Justement Camille entrait dans la salle, apportant les œufs du déjeuner; en entendant le nom de Marcel et les dernières paroles de son frère, elle changea de couleur...

— Des preuves! reprit Sosthène poussé à bout; pas plus tard qu'hier soir, j'ai surpris cet honnête Marcel, dans une grange de Polval, en tête à tête avec une demoiselle...

Camille crut qu'il allait la nommer, et dans son saisissement elle laissa tomber l'assiette et les œufs, qui se brisèrent sur le parquet.

— Hein? s'exclama le docteur interloqué, eh bien, qu'as-tu, toi, Camille?... Te voilà pâle comme un linge... Qu'est-ce que cela signifie?

En même temps, Amable dévisageait l'un après l'autre, sa fille qui perdait de plus en plus contenance, Sosthène qui détournait les yeux... La mine consternée de Camille lui semblait étrange, et de désagréables soupçons commençaient à lui travailler l'esprit; il alla fermer prudemment la porte de communication, et revenant se camper en face de la jeune fille :

— Qu'as-tu? réponds donc?... Est-ce que par hasard tu aurais quelque chose à démêler avec cette honteuse histoire?... Est-ce que?...

Camille avait relevé la tête et regardait Desrônis.

— Oui, père, répondit-elle bravement, c'était moi!

— Toi!... toi!... La voix lui restait dans le gosier; il était devenu cramoisi et ses yeux effarés allaient alternativement du frère à la sœur... Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas? Où aurais-tu pu rencontrer le fils de Boisselier, avec lequel nous avons rompu toute relation?

— Je l'ai vu chez tante Aurélie... Hier, nous y étions ensemble... l'orage nous a retenus fort tard chez la tante... Et comme il était nuit, Marcel m'a offert son bras pour rentrer à la ville basse.

— En vérité, chez tante Aurélie?... Il était tard... et il t'a offert son bras!...

Ses lèvres maintenant étaient devenues blêmes, il balbutiait et coupait ses phrases d'un ricanement sourd. Tout à coup il marcha vers la pauvre Camille et la saisit rudement par la main :

— Fille dénaturée, grommelait-il, tu n'as pas craint de te montrer au bras du fils de mon plus cruel ennemi!... Malgré ma défense, tu l'as revu, non pas une, mais plusieurs fois... Je me demande comment tu oses encore lever les yeux sur ton père!... Et il te disait sans doute du mal de moi, ce digne rejeton des Boisselier, et tu l'écoutais?...

— Mon père, interrompit-elle vivement, Marcel m'aime trop pour vous manquer de respect.

— Ah! il t'aime trop!... Et tu l'aimes aussi, probablement?... Mais réponds donc, misère de ma vie! s'exclama-t-il en la secouant violemment.

— Oui, mon père.

Desrônis ne se connaissait plus. — Elle ose l'avouer! criait-il en levant au ciel ses poings fermés, et elle ne meurt pas de honte... Malheureuse, va-t'en! monte dans ta chambre et que je ne te revoie plus jamais!... Quant à ton... séducteur, il aura de mes nouvelles et je vais régler son compte avec son digne père...

— Papa! je t'en prie... supplia Camille, épouvantée par cette menace.

— Va-t'en! cria de nouveau le docteur hors de lui, en la poussant vers la porte, qu'il referma bruyamment sur elle, va-t'en, je te chasse!...

Comme on le pense, le déjeuner s'acheva lugubrement. Sosthène seul mangeait quelques bouchées pour se donner une contenance. Amable, debout devant la fenêtre, interrogeait rageusement son fils et lui arrachait par lambeaux les détails de l'aventure de la grange. Tout en le questionnant, il ne quittait pas des yeux la façade du logis Boisselier, et à chaque réponse

de Sosthène, sa colère s'exaspérait. Tout à coup il vit s'ouvrir la porte de la maison d'en face, et Boisselier en sortir lentement, majestueusement, avec l'importance d'un conseiller municipal sur les épaules duquel pèsent les graves intérêts de la ville.

Amable s'élança hors de la salle à manger, chercha sa canne et son chapeau, et quelques minutes après se précipita dans la rue.

Boisselier débouchait déjà sur la place de la Mairie, quand Desrônis le rejoignit, tout échauffé par l'exercice violent auquel il s'était livré pour le rattraper. — Il y avait séance du Conseil municipal, et sur la place inondée de soleil, des groupes de conseillers stationnaient à l'ombre d'une maigre rangée de tilleuls, en devisant verbeusement des questions à l'ordre du jour.

— Monsieur, cria dans le dos de Boisselier Desrônis d'une voix haletante, arrêtez, j'ai à vous parler!

Le médecin fit volte-face, reconnut son confrère, et sa figure ébaucha un sourire d'obséquieuse condescendance.

— Je vous écoute, dit-il en se caressant la barbe.

— Monsieur, reprit tumultueusement Amable, tant que vous n'avez été qu'un ami déloyal, je me suis contenté de me garer de vos perfidies ; vous avez répandu contre moi des insinuations injurieuses, je les ai dédaignées ; — mais je vous avertis qu'il y a des infamies que je ne tolérerai pas!...

— Pardon, tout ceci est de l'hébreu pour moi, interrompit Boisselier d'un ton très calme, imprégné d'une irritante et railleuse pitié.

— Ne faites donc pas l'étonné, continua Desrônis en élevant la voix, vos hypocrisies mielleuses ne m'en imposent pas, elles me dégoûtent, voilà tout.

— Ah! çà, où voulez-vous en venir avec cette querelle d'Allemand? s'exclama Boisselier qui commençait à s'impatienter et qui ne se souciait pas de prolonger une algarade intempestive et légèrement scandaleuse.

— A ceci : votre fils s'est permis de parler à ma fille et de la compromettre publiquement. Je vous enjoins de rappeler ce godelureau à l'ordre, ou sinon je me ferai moi-même justice.

— Permettez, répliqua Boisselier sans se départir d'une politesse gouailleuse qui irritait encore davantage son interlocuteur, j'ignore tout cela et je vous prie de vous expliquer... Comment Marcel a-t-il compromis Mlle Desrônis?

— Il a osé lui assigner je ne sais quel rendez-vous chez Mlle Montéclair, et il a eu l'audace de se promener avec elle, hier soir, en pleine rue.

— Je ne vois là dedans qu'un peu d'étourderie, mais entre anciens camarades d'enfance, vous m'avouerez que le cas n'est pas pendable.

— J'avais interdit à ma fille toute relation avec vous et les vôtres.

— Elle ne semble pas avoir tenu grand compte de cette défense, remarqua ironiquement Boisselier en se lissant la barbe; dans tous les cas, vous pensez bien que je ne puis être responsable de la désobéissance de Mlle Desrônis.

Sur la place on commençait à s'apercevoir de la conversation singulièrement animée des deux médecins;

des curieux s'étaient rapprochés insensiblement, de façon à les envelopper d'un cercle de têtes attentives et cette attention indiscrète achevait d'échauffer le cerveau de Desrônis, tandis qu'elle piquait l'amour-propre de Boisselier.

— Monsieur, riposta Amable, assez de subterfuges !... Je vous rends responsable des actes de votre fils et je vous invite à prendre des mesures en conséquence.

— Mon cher Desrônis, répliqua son interlocuteur de son même ton calme et sarcastique, Marcel est majeur et vous devriez savoir par expérience qu'on ne mène pas comme on veut les garçons de son âge... C'est à vous de veiller sur votre demoiselle... Quant à moi je ne puis que vous répéter un dicton de mon village : « Gare à vos poules, mon coq est lâché! »

C'était précisément ce que Desrônis avait répondu à la Garaudel, mais cette répartie qu'il avait trouvée plaisante, quand il la lançait pour son propre compte, lui parut une injure sanglante dans la bouche de son adversaire. Le rouge lui montait au visage et ses yeux étincelaient.

— Insolent! s'écria-t-il... En même temps il avait levé sa canne sur Boisselier.

Celui-ci para heureusement le coup en saisissant au vol la badine de jonc qu'il arracha des mains de l'agresseur; il la brisa sur son genou et en jeta les morceaux au nez de son confrère.

— Misérable! hurla Desrônis... Il voulait s'élancer sur son ennemi; mais il eut un soudain éblouissement, ses mains étendues battirent l'air, et brusquement il s'affaissa dans les bras des gens qui s'étaient jetés entre lui et Boisselier.

On le transporta dans le vestibule de la mairie, on dénoua sa cravate, on le coucha sur les premières marches de l'escalier, et — amère ironie des événements — ce fut son ennemi qui lui administra généreusement les premiers soins, en pratiquant sur-le-champ une saignée salutaire

Les mauvaises nouvelles vont vite. Quelques minutes après, on savait déjà rue des Tanneurs que Desrônis venait d'avoir une violente altercation avec son confrère, et que les choses avaient mal tourné. Ce fut Victoire qui avertit Camille, et au moment où la jeune fille affolée descendait dans le couloir, elle entendit au dehors les bourdonnements de voix d'une foule attroupée. La porte d'entrée s'ouvrit et livra passage à deux hommes qui ramenaient Desrônis sur un brancard de l'hôpital...

Alors les remords s'éveillèrent dans le cœur de Camille; elle se faisait horreur et s'accusait de tout le mal. Elle s'agenouilla précipitamment devant le brancard, que les porteurs essoufflés avaient déposé dans la salle à manger, et avec des sanglots dans la gorge :

— O mon père, mon pauvre père ! s'écria-t-elle, tandis que Desrônis, encore engourdi par la congestion, soulevait faiblement ses paupières pesantes.

V

Amable Desrônis se remit lentement de l'attaque qui l'avait si brusquement terrassé sur la place de la Mairie. Quand il reprit connaissance, il s'aperçut avec indignation qu'il recevait depuis plusieurs jours les soins du docteur Boisselier. Ce fut un nouveau coup pour son amour-propre, et la mortification qu'il ressentit contribua certainement à le tirer plus vite de la torpeur où la congestion l'avait plongé. Dès qu'il put faire acte de volonté, il refusa sa porte à Boisselier et appela près de lui le vieux médecin de la ville haute. Bien qu'il tînt très fort à la vie, il lui en coûtait de la devoir à son mortel ennemi.

Pendant tout le temps qu'il fut en danger, Camille ne prit pas un moment de repos. Elle était en proie à des remords cuisants, et ne se pardonnait pas d'avoir été la cause de la maladie de Desrônis. Son affection pour Marcel ne s'en trouvait pas diminuée, mais elle se reprochait amèrement d'avoir désobéi aux ordres de son

père, et ne pouvant détruire l'amour que lui avait inspiré le fils de Boisselier, elle s'efforçait du moins de le renfermer au fond de son cœur et de n'en laisser rien transparaître au dehors. Elle ne sortait plus, et, afin d'éviter jusqu'aux moindres tentations, elle avait fait transporter son lit dans une pièce donnant sur la cour. Marcel, désolé de ce qui s'était passé, et privé de la vue de celle qu'il aimait, n'avait plus d'autres ressources que d'aller chez tante Aurélie, afin de glaner de loin en loin quelques nouvelles par l'intermédiaire de la vieille fille. C'est ainsi que s'achevèrent tristement les vacances. Vers les derniers jours d'octobre, Marcel s'en retourna à Paris pour préparer sa thèse de docteur; dans la maison Boisselier les persiennes de la petite pièce haut perchée se fermèrent hermétiquement, et Camille, à qui un mot jeté comme au hasard de la conversation par tante Aurélie, apprit ce départ, eut l'impression d'un redoublement de solitude autour d'elle, tandis qu'en même temps elle sentait au fond de son cœur comme un léger frisson d'ailes timidement déployées. C'était son amour qui, pareil à un oiseau après l'orage, recommençait à s'agiter, maintenant que le péril s'était éloigné.

Elle passait toutes ses journées près de son père. Desrônis, étendu dans son fauteuil, s'absorbait en de vagues méditations, coupées de demi-somnolences. Son cerveau restait alourdi, il parlait avec une certaine difficulté et se soutenait à peine sur ses jambes chancelantes. Dans la chambre close, où régnait cette odeur fade spéciale aux pièces habitées par des valétudinaires, rien ne venait réjouir les yeux ni rompre la mono-

tonie des heures toutes pareilles. Au dehors, les brumes d'octobre se traînaient, avec une lenteur de limaçon, sur la terre rouge des vignes à demi dépouillées. Une bruine persistante détrempait les pavés, sur lesquels de temps à autre retentissaient les roues d'un *belon*, chargé de raisins à moitié verts. « C'était un temps de vendange, » comme on dit à Villotte, et l'ordinaire tranquillité des rues avoisinantes était troublée par des appels de vendangeurs et des bruissements de chaînes nettoyant l'intérieur des tonneaux. — Assise près de la fenêtre, avec un livre ou un ouvrage de broderie, Camille regardait mélancoliquement les façades grises où suintait l'humidité, et les croisées aux persiennes presque toutes fermées. Parfois le vent d'ouest détachait les feuilles jaunies d'un platane du voisinage; elles s'envolaient par-dessus un mur de jardin et venaient s'éparpiller piteusement sur les pavés mouillés de la cour. Camille suivait d'un œil attendri cette chute tournoyante des dernières verdures de la saison. Elle songeait que cette année au déclin avait vu verdoyer son amour pour Marcel ; elle se demandait si cet amour était condamné à avoir le sort de ces feuilles tombantes et s'il ne reverdirait jamais plus...

Depuis la pénible explication qui avait amené la scène de la place de la Mairie et déterminé la maladie de Desrônis, celui-ci n'avait jamais fait la moindre allusion aux relations qui avaient existé entre sa fille et Marcel Boisselier. On eût dit qu'il craignait de revenir sur ce chapitre désagréable ; néanmoins, à certains indices obscurs, Camille devinait qu'il n'avait pas confiance dans le repentir qu'elle manifestait. Elle surpre-

nait de temps à autre certains regards soupçonneux, sournoisement jetés sur elle par Amable, lorsqu'il la voyait attristée ou distraite. — Il suivait avec une inquiétude nerveuse les moindres mouvements de Camille, comme s'il eût voulu chercher dans chacun de ses gestes la réponse à une question qui lui brûlait les lèvres, mais qu'il n'osait formuler. Il ne pouvait supporter qu'elle le quittât ; dès qu'elle sortait de sa chambre, il était pris d'impatience et finissait par sonner pour la rappeler en toute hâte.

En somme, ainsi que le déclarait Sosthène, « la maison n'était pas gaie ; » le jeune homme s'y trouvait mal à l'aise entre la taciturnité maladive de son père, qui n'ouvrait la bouche que pour se plaindre des gens et des choses, et les rancunes de sa sœur qui lui battait froid depuis l'aventure de la grange ; aussi il ne moisissait pas au logis ; il n'y apparaissait que pour les heures de repas, et aussitôt la dernière bouchée avalée, il s'esquivait en prétextant d'un rendez-vous d'affaires ou d'une besogne pressée qui l'obligeait à retourner à l'étude de Me Boblique. Il allait se distraire de la maussaderie de sa famille, en courant les vendangeoirs des environs avec quelques camarades et en prenant part aux danses des vendangeuses dans les fouleries.

Vers le commencement de novembre, le temps se remit au beau, l'été de la Saint-Martin répandit un pâle soleil sur les collines dépouillées, et grâce à l'influence de cette embellie, Amable Desrônis entra pleinement en convalescence : son cerveau se dégagea, ses muscles retrouvèrent leur élasticité, ses jambes redevinrent plus solides et le médecin lui conseilla de

prendre l'air. Camille l'accompagna dans ses premières promenades le long des rues ensoleillées. D'abord le convalescent ne se hasarda guère plus loin que la rivière, puis peu à peu, il poussa plus avant à travers les faubourgs, jusqu'aux sentiers qui serpentent au bas des poteaux.

Une après-midi où le soleil luisait « clair et beau », Amable se sentant plus gaillard, dit à sa fille : — Aujourd'hui j'ai mes jambes de vingt ans, allons jusqu'à Popey.

Popey est une grosse ferme, bâtie à mi-côte entre les vignes et l'Ornain, dans un site peu pittoresque ; elle ne se recommande à la curiosité des promeneurs que parce qu'elle a été une léproserie au moyen âge.

Camille et Desrônis gagnèrent lentement les bords du canal, puis le remontèrent dans la direction de la ferme. Il avait gelé légèrement pendant la nuit précédente ; les herbes couvertes de givre craquaient sous les pieds, les ormes, dégarnis de feuilles et poudrés de frimas, s'emperlaient de gouttes d'eau à mesure que le soleil les atteignait : l'air sec et vif était très sonore, plein de bruits gais et réveillants : — roulements de voitures sur les routes durcies, claquements de fouet le long du chemin de halage, bouillonnements d'écluse... La haute cheminée d'une scierie lançait d'intermittents filets de vapeur blanche, tandis que retentissait par intervalles le grincement bref de la scie débitant les planches. — Ce bruit qui rappelait à Camille l'après-midi passée avec Marcel sur la galerie de la maison, lui causait des distractions mélancoliques. Son inattention n'échappa point à l'examen inquiet de Desrônis et

ses airs attristés réveillèrent les soupçons de l'ennemi des Boisselier. Peu de temps après, sur la route qui coupe le canal à la hauteur du pont tournant, une voiture vint à passer. Desrônis s'arrêta, mit la main sur ses yeux en manière d'abat-jour, et regarda attentivement la caisse peinte en vert du cabriolet traîné par une jument grise.

— Ah ! ah ! dit-il en ricanant, voici le démocrate Boisselier dans son équipage... Il est trop grand seigneur maintenant pour visiter à pied ses malades... Cela fait pitié, ma parole !

Camille n'avait pas bougé ; elle restait silencieuse. Amable ajouta méchamment :

— Puisqu'il opère des cures si merveilleuses, il devrait bien s'occuper un peu plus de la santé de son fils... Quelqu'un qui a rencontré ce jeune merle à Paris me disait hier qu'il lui avait trouvé fort mauvaise mine... Il s'amuse trop probablement !

Tandis qu'il parlait, il sentait sur son bras trembler celui de sa fille, et en même temps il s'apercevait qu'elle était devenue très pâle.

Il se tut et tous deux se remirent à suivre la levée caillouteuse du canal. Au bout de quelques minutes ils se trouvèrent en face du cimetière. Le grand enclos, aux murs de pierre de taille, étageait en amphithéâtre ses tombes blanches et ses massifs d'arbres verts, dont le soleil illuminait les branches mouillées. — Desrônis poussa un long soupir, et quittant brusquement la chaussée du canal, entraîna sa fille vers la grille ouverte.

— Camille, dit-il d'une voix plaintive, il y a long-

temps que je n'ai vu la tombe de ta pauvre mère... Si tu veux nous lui rendrons visite en passant.

Elle inclina la tête en signe d'assentiment et ils s'engagèrent dans l'allée tournante qui montait en écharpe à travers le cimetière.

Camille, se félicitant intérieurement de cette diversion qui allait effacer de l'esprit de son père le souvenir de Marcel, montrait en ce moment un redoublement de tendresse et de sollicitude. La montée était rapide et le cailloutis, assez dur pour les pieds du convalescent. La jeune fille insista pour qu'Amable reprît haleine et s'assît pendant quelques minutes au seuil de la maison du gardien. Celui-ci cumulait les fonctions de fossoyeur et de jardinier-fleuriste ; autour de sa maisonnette s'étendaient des massifs de plantes destinées à l'ornement des sépultures. Desrônis acheta deux pots de chrysanthème et ils reprirent le chemin de la tombe de Fanny.

Cette tombe était située dans le haut du cimetière, à l'abri des thuyas et des ifs qui bordaient l'allée. Dans la pierre surmontée d'une croix sculptée, une plaque de marbre encastrée contenait cette épitaphe :

ICI REPOSE
ROSINE-FANNY DE LISLE
DÉCÉDÉE LE 11 MAI 1857,
ÉPOUSE D'AMABLE DESRÔNIS, MÉDECIN EN CHEF
DE L'HOPITAL, CHEVALIER DE L'ORDRE DE ST-SYLVESTRE.
MÈRE DÉVOUÉE. COMPAGNE FIDÈLE ET TENDRE,
SOUS CETTE FROIDE PIERRE QU'ARROSENT
CHAQUE JOUR LES LARMES DE CELUI QUI L'A PERDUE,
ELLE ATTEND DEPUIS SA 34e ANNÉE
SON ÉPOUX DÉSOLÉ ET
INCONSOLABLE.

L'or des lettres déjà lavé par la pluie, les plaques de mousse qui couvraient comme d'une lèpre les rugosités de la pierre, semblaient indiquer que depuis l'époque où cette inscription avait été gravée, « l'inconsolable époux » avait passablement négligé l'entretien du monument où il devait venir pleurer chaque jour. Cela n'empêcha pas Amable de pousser de nouveaux et profonds soupirs à la vue du marbre noir de la pierre tumulaire, tandis que Camille, ayant déposé les fleurs de chaque côté de la croix, s'agenouillait et priait tout bas.

Desrônis, le front rembruni, contemplait gravement le tertre vert encombré de plantes parasites, les sapins où pendaient de scintillantes aiguilles de givre, et au loin la ville vaporeuse sur la colline opposée ; puis ses regards inquiets et chagrins revenaient étudier les traits de la jeune fille absorbée dans sa prière. Tout à coup il ôta son chapeau et murmura d'une voix sanglotante :

— C'est là qu'un jour on me mettra... près de ma pauvre Fanny, ma pauvre chère femme !... Jamais ta mère ne m'a tant manqué ! continua-t-il en s'adressant à Camille qui s'était relevée tout émue et se tenait près de lui ; — si elle était restée avec nous, bien des choses tristes n'auraient pas eu lieu... Ta mère était la bonne fée du foyer, l'ange gardien de la famille... Je n'ai jamais senti aussi amèrement qu'aujourd'hui la perte que nous avons faite !

Si « la pauvre chère Fanny », sous son tertre négligé et sa tombe moussue, avait pu répondre à cette oraison funèbre, peut-être eût-elle exprimé ses préfé-

rences pour une fidélité moins illusoire et une douleur moins stérile. Peut-être eût-elle insinué aussi que Mme Clarisse Herbillon avait un peu bien vite pris sa place dans le cœur de l'inconsolable époux... Mais la terre qui recouvre les morts les rend sourds et aveugles ; ils ont du moins cette suprême consolation de ne plus entendre nos doléances hypocrites, et de ne plus voir nos palinodies.

Tout en écoutant son père, Camille se faisait involontairement quelques réflexions analogues. Toutefois elle était elle-même trop sincère pour ne pas croire à la sincérité *actuelle* des regrets de Desrônis, et elle ne pouvait s'empêcher d'être émue par l'expression de tristesse empreinte sur la figure du docteur.

— Oh ! papa, s'écria-t-elle en sautant au cou de ce dernier et en l'embrassant, je tâcherai de remplacer maman près de toi.

— Je ne doute pas de tes bonnes intentions, répondit-il en secouant la tête, mais seras-tu assez courageuse pour les mettre à exécution ? Ta mère n'était pas seulement l'épouse affectueuse et tendre, c'était aussi la femme du devoir, dévouée à la prospérité et à l'honneur de la maison, ayant à cœur mes intérêts comme les siens propres, et ne reculant devant rien pour les défendre...

— J'essaierai de me dévouer, *moi* aussi.

— Ta mère et moi, poursuivit-il avec animation, nous ne faisions qu'un !... Mes joies étaient ses joies, mes ennemis étaient les siens ; jalouse de ma dignité, elle épousait mes rancunes comme mes affections... Te sens-tu capable de l'imiter ?

— Je ferai... mon possible, dit-elle d'une voix moins résolue, en comprenant tout à coup où Desrônis voulait en venir.

— Ta mère, elle, n'aurait jamais poussé l'oubli du devoir jusqu'à serrer la main du fils de celui qui m'a enlevé déloyalement ma clientèle, et qui m'a odieusement injurié... Elle l'aurait haï, comme je le hais, de toutes les forces de son cœur !

Pas de réponse... Camille avait seulement pâli et elle restait devant lui sans desserrer ses lèvres qu'agitait un léger frémissement nerveux.

— Ah ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la pierre de la tombe, tu penses toujours à lui... Malheureuse !

— Pardon ! balbutia-t-elle effrayée, pardonne-moi !

— Comment veux-tu que je te pardonne, quand je sens que la personne de ce misérable enjôleur est sans cesse entre toi et moi ?... Ah ! je ne disais rien, mais je t'épiais à la dérobée et je lisais sur ta figure comme dans un livre... Tu n'es occupée que de lui !... Tout à l'heure, quand j'ai prononcé son nom, j'ai bien vu comme tu tressaillais et comme tu changeais de couleur...

— Père, si j'ai commis une faute en le revoyant, j'en ai été la première punie ; je t'assure que je me repens... Pardonne-moi !

— Tu te repens, c'est possible, mais ce n'est pas tout de se repentir, il faut encore détester son péché...

— Écoute, reprit-il en lui saisissant violemment la main, tu vas me jurer ici, sur le nom de ta mère et

sur la tombe où elle repose,... tu vas me jurer que tu n'aimes plus ce Marcel, que tu ne l'aimeras plus jamais !

Elle détournait la tête et essayait de retirer sa main.

— Non ! murmura-t-elle, pas cela...

— Jure !

— Je ne peux pas !

— Ah ! fille désobéissante et obstinée, s'écria-t-il en lui lâchant la main, n'as-tu pas honte de montrer ta perversité jusque devant la tombe de ta mère !...

La figure de Desrônis s'était altérée ; l'irritation maladive qui le surexcitait se manifestait par de subites rougeurs et un fiévreux éclat des prunelles. Camille eut peur que la colère ne déterminât une nouvelle congestion, et le regardant avec des yeux pleins de larmes, elle se rapprocha de lui les mains jointes :

— Papa, supplia-t-elle, calme-toi, je suis décidée à rester près de toi toute ma vie et à faire en sorte que ta maison redevienne tranquille, heureuse comme du temps de ma mère... Mais ne me demande pas de te dire des choses que je ne pense pas... Je mentirais si je jurais que je n'aime plus Marcel...

— Et qu'espères-tu donc en t'amourachant de lui ?... reprit-il en ricanant, l'imagines-tu qu'il t'épousera ?... Il te compromettra et se moquera de toi... Bon chien chasse de race !

— Je n'imagine rien et je n'espère rien, je l'aime, voilà tout.

Il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura d'un ton tragique :

— Je n'ai plus de fille, ma fille m'abandonne pour des étrangers !

— Non, père, répliqua-t-elle en lui parlant d'un ton ferme et doux à la fois, comme celui qu'on prend avec un enfant malade, ta fille ne t'abandonne pas... Je vivrai pour toi et uniquement pour toi... Je connais mon devoir et je le remplirai... Puisque tu veux que je m'engage par un serment, eh bien ! je te promets de ne jamais chercher à revoir Marcel... Mais n'exige pas davantage, n'exige pas l'impossible !

Il secoua la tête d'un air mécontent, mais il n'osa pas insister. La contenance et la parole énergique de la jeune fille imposaient à cette âme faible. Il sentait en elle une résolution et une volonté contre lesquelles ses colères et ses lamentations enfantines se heurteraient en vain. Il se résigna donc à accepter ce que Camille lui offrait, mais sans lui en savoir gré. Il gardait son attitude maussade et boudeuse, et restait immobile, les yeux fixés sur la vallée où l'approche du soir faisait monter de légers voiles de brume. — Les vapeurs de novembre rasaient les berges du canal ; elles s'élevaient insensiblement, escaladaient les murs du cimetière et rampaient au-dessus des tombes. La gaieté de l'après-midi se noyait dans ce brouillard, et le soleil rougeâtre bas, sombrait dans une mer de nuées, où son disque ne paraissait plus que comme une grosse lune rouge.

Camille toucha doucement l'épaule d'Amable Desrônis.

— Papa, reprit-elle, voici l'humidité qui tombe, il faut rentrer afin de ne pas prendre froid...

Il se laissa emmener par le bras, et ils redescendirent sans parler la pente du cimetière. — La brume s'épaississait de plus en plus, on la voyait s'amasser au bas de la ville et se mêler aux fumées qui planaient sur les toits ; le vent devenu aigre soulevait les feuilles sèches, éparses dans les fossés, et les roulait le long des talus ; les grands roseaux aux tiges flétries frissonnaient aux remous de l'eau qui les frôlait avec un bruit mélancolique. — Le père et la fille restaient silencieux, enfoncés chacun dans leurs pensées ; tous deux subissaient l'impression de tristesse causée par ce retour subit de l'ombre et du froid, après cette après-midi si claire et si ensoleillée. Desrônis égrenait mentalement le chapelet de ses rancunes contre les Boisselier ; Camille songeait à Marcel et à son amour désormais sans espoir... Et ainsi sans échanger une parole, ils regagnèrent la maison de la rue des Tanneurs.

VI

— Eh bien, nous voilà de nouveau dans le pétrin !... Elle revient à Villotte ! s'écria Mme de Lisle en entrant un matin dans le capharnaüm de Mlle Montéclair.

— Quel pétrin ? demanda tante Aurélie en tirant sa tête hors d'un carton vert où elle cherchait un dossier, qui revient à Villotte ?

— Eh ! cette créature, cette Clarisse Herbillon... N'êtes-vous donc au courant de rien ? reprit la dame, enlevant sans façon une pile de papiers de dessus une chaise, afin de pouvoir s'y poser. — Il faut que j'arrive de Renesson pour vous apprendre les nouvelles de la ville !

— Voilà cinq jours que je ne suis sortie, répliqua la vieille fille... J'ai passé tout ce temps à relever sur mon plan les erreurs commises par les experts chargés de délimiter mes grèves... Oh ! madame de Lisle, ces gens du Domaine me font damner !...

— Vous auriez peut-être agi sagement en acceptant

le million qu'ils vous offraient, mademoiselle Montéclair; mieux vaut tenir que courir...

— Madame de Lisle, dit tante Aurélie, redressant sa taille plate que l'âge commençait à voûter, si vos voisins, en retournant leur charrue sur vos champs, vous enlevaient chaque année un sillon depuis trente ans, et s'ils vous offraient comme indemnité le quart du bien dont ils vous auraient fait tort, l'accepteriez-vous?

— Moi, vertubleu, je plaiderais plutôt jusqu'à mon dernier jour!

— Vous voyez... Avant de conseiller les gens, il faut se demander ce qu'on ferait si on était dans leur peau... Mais parlons de cette Herbillon, pourquoi revient-elle traîner ses guêtres par ici?

— C'est un scandale! — Figurez-vous que le préfet de Villotte est remercié, et qu'il est remplacé par M. Herbillon.

— Mme Herbillon, préfète! s'exclama Aurélie, en joignant les mains; j'ai vu des choses étonnantes dans ma vie, mais après celle-ci il faut tirer l'échelle...

— Que voulez-vous? On doit s'attendre à tout avec un gouvernement comme celui du neveu de Bonaparte... Les aventuriers et les aventurières s'entendent comme larrons en foire, et la créature n'aura reculé devant rien pour arriver à ses fins... Quant à son mari, pauvre homme! il est habitué à devoir tout aux vilenies de sa femme... Une de plus, une de moins, ça lui est indifférent.

— Et comment prend-on la chose en ville?

— Tout le monde est indigné; il n'y a que mon dindon de gendre qui se redresse et fait la roue... Pauvre

niais qui se réjouit d'être de nouveau plumé à vif!... Ah! nous allons en voir de belles... et cette fois, le reste de son saint-frusquin y passera!... S'il n'y avait que lui dans la bagarre, je m'en consolerais, mais ses malheureux enfants en pâtiront, et c'est ce qui me tourne le sang.

— L'aventure est fâcheuse, j'en conviens... quant aux enfants, rassurez-vous, madame de Lisle, leur avenir n'est pas en péril, ils seront mes héritiers... Mon testament est là, dans ce carton, dit solennellement Mlle Montéclair en désignant l'un des compartiments de son cartonnier; il est là tout entier écrit de ma main... Il n'y manque plus que quelques lignes où je me réserve de coucher un ou deux legs particuliers en faveur des gens qui m'ont aidée à établir mes droits.. D'ici à un an tout sera terminé, et à ma mort on trouvera les choses en règle... Camille et Sosthène seront riches, madame, et le retour de Mme Herbillon ne m'effraie pas pour eux.

Mme de Lisle secouait la tête d'un air peu convaincu; en femme positive elle traitait volontiers de chimères les espérances de tante Aurélie et n'avait qu'une médiocre confiance dans l'issue favorable de cet éternel procès.

— En tout cas, ajouta-t-elle en prenant son sac et son parapluie, mes petits-enfants trouveront toujours intact notre bien de Renesson, et sur celui-là la drôlesse sera bien habile si elle parvient à mordre!

La nouvelle apportée par Mme de Lisle était parfaitement exacte. Par une de ces brusques évolutions qui devinrent fréquentes dans les dernières années du

second empire, Napoléon III venait de remplacer un ministère autoritaire par un ministère à visées libérales, et naturellement le personnel des préfectures avait été remanié dans le même sens. Le préfet de Villotte se trouva compris dans l'abatis qu'on méditait et Mme Herbillon ne fut pas étrangère à sa disgrâce. Elle avait mis à profit son séjour forcé de quatre années à Paris pour nouer d'utiles relations dans le monde des sénateurs, des députés et des chambellans, et elle réussit à persuader au ministre de l'intérieur que M. Herbillon était le seul homme capable d'administrer le département de la Haute-Meuse, dans le sens des idées gouvernementales.

Quand la nomination de l'ancien directeur des contributions parut au *Journal officiel*, il n'y eut d'abord dans Villotte qu'un cri de stupéfaction. Puis, comme la société de cette petite ville est composée en majeure partie de fonctionnaires, on réprima prudemment toute manifestation trop ostensible, et on se contenta de s'indigner chez soi, entre intimes et toutes portes closes. — Irez-vous chez la préfète ? était la question que se posaient immanquablement les dames en se rencontrant. — Les femmes des gros fabricants ou des riches propriétaires, bénéficiant de leur situation indépendante, déclaraient net qu'elles ne mettraient plus les pieds à la préfecture ; à quoi les femmes des fonctionnaires répliquaient en soupirant, que dans leur position, une abstention complète était impraticable, mais qu'elles se borneraient certainement aux visites strictement polies.

Pourtant, quand Mme Herbillon se fut installée dans

l'hôtel de la rue du Bourg et qu'elle eut annoncé sa présence par un envoi de cartes dans toutes les maisons notables de la ville, trois ou quatre des indépendantes furent les premières à se précipiter à la préfecture et à accabler Clarisse de leurs félicitations et de leurs offres de service; comme les moutons de Panurge, le reste des opposantes imita leur exemple. On se rua vers les salons de la préfète; on la trouva charmante, pleine d'affabilité et de distinction; elle avait des mots gracieux pour chaque visiteuse, et toutes revinrent enchantées. A part trois ou quatre familles légitimistes boudeuses, Mme Herbillon eut l'orgueilleuse satisfaction de voir dans l'espace d'une semaine la ville entière saluer l'aurore de sa nouvelle puissance.

Parmi les satisfaits de la première heure, le plus enthousiaste et le plus triomphant fut naturellement Amable Desrônis. Il jubilait, et à le voir, on eût juré que c'était lui qui venait d'être nommé préfet. Le merveilleux et victorieux retour de sa belle amie Clarisse l'avait remis sur pied et quasi rajeuni. — Grâce à l'influence et à l'aimable protection de la nouvelle préfète, il se croyait sûr désormais de retrouver son prestige et sa brillante situation d'autrefois. Il deviendrait certainement le médecin de la Préfecture et son rival Boisselier n'avait qu'à se bien tenir! — Amable relevait déjà la tête et reprenait ses façons tranchantes. Aux regards de dédaigneuse pitié qu'il jetait maintenant sur la maison du médecin d'en face, on pouvait mesurer la hauteur à laquelle ses espérances étaient remontées. Il se disait bien parfois que le long silence gardé par Mme Herbillon depuis son séjour à Paris, ne plaidait

pas trop en faveur de la persistance de sa tendresse, mais elle avait dû être si occupée pendant le temps de sa disgrâce, et puis il fallait faire la part des ménagements à garder; Clarisse avait jugé sans doute qu'une correspondance intime risquait d'être compromettante. — Amable n'en tenait pas moins pour certain qu'il n'aurait qu'à paraître pour que les relations d'autrefois se renouassent plus étroitement encore.

Toutefois, en vrai galant homme, il ne voulut pas se montrer trop pressant. Il se borna, dès les premiers jours de l'installation de Clarisse, à déposer sa carte chez le concierge de la Préfecture, puis il attendit, convaincu que la semaine ne se passerait pas sans qu'il reçût une invitation à quelque dîner intime. La semaine se passa et rien ne vint, à son grand étonnement. — Peut-être sa carte s'était-elle égarée, ou bien Clarisse, prenant sa discrétion pour de la froideur, voulait-elle le punir de ne s'être pas encore présenté chez elle?... Après quinze jours d'attente, il résolut d'aller à la Préfecture; seulement il ne voulait pas être confondu dans le banal troupeau des visiteurs ordinaires; il désirait revoir son amie sans témoin, dans un de ces délicieux tête-à-tête du temps jadis, et il choisit pour sa visite un jour où Clarisse ne recevait pas.

Ce jour-là, il passa deux heures à sa toilette, arrachant avec une méticuleuse application les fils blancs qui commençaient à se montrer dans ses cheveux châtains; puis, la moustache teinte, cravaté et ganté de frais, sanglé dans sa redingote, il sortit de sa chambre en redressant sa taille.

Après s'être assuré près du concierge que Mme Her-

billon n'était pas sortie, il monta d'un pas léger le grand escalier de pierre qui conduisait à l'appartement de la préfète, tandis que le timbre tintait dans la cour pour annoncer sa visite.

Au seuil de l'antichambre, un domestique à livrée lui barra le passage, et Amable, du ton dégagé d'un homme qui se sait l'ami de la maison, lui demanda si « Mme Herbillon » était chez elle.

Avec une politesse nuancée d'impertinence, le domestique répondit que « madame la préfète » était en effet à l'hôtel, mais que « monsieur » ignorait sans doute que ce jour-là n'était pas son jour de réception.

— Je le sais parfaitement, répliqua Desrônis avec hauteur; portez ma carte à Mme Herbillon et je suis convaincu qu'elle me recevra.

Le valet de pied ne semblait pas partager cette conviction, néanmoins il prit la carte et s'éloigna majestueusement. — Il revint quelques minutes après, et avec la même politesse, nuancée d'une plus forte dose d'impertinence :

— Mme la préfète, dit-il, prie monsieur d'attendre dans le petit salon.

En même temps il ouvrait une des portes de communication et introduisait Amable dans un salon blanc et or, dont les fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel.

Demeuré seul, Desrônis poussa un long soupir de satisfaction. — Enfin il allait donc revoir cette ravissante Clarisse tant désirée et tant aimée, et il allait la revoir dans tout l'éclat de son triomphe ! — Il regardait avec une orgueilleuse satisfaction le somptueux mobilier préfectoral : les lambris blanc et or, les lourdes por-

tières de velours feuille-morte, les rideaux et le meuble du même ton, le tapis d'Aubusson tout fleuri de pivoines aux couleurs passées, la cheminée de marbre blanc avec sa garniture de vases de Sèvres et de candélabres de bronze doré ; et il se disait que la reine de ce luxueux hôtel, celle que les laquais appelaient cérémonieusement « Mme la préfète » avait été sa maîtresse, qu'il l'avait sentie palpiter dans ses bras et qu'elle n'avait rien à lui refuser.

S'il avait eu une plus sérieuse connaissance du cœur féminin, si son égoïsme enfantin l'eût un peu moins aveuglé, il se serait dit aussi que la constance n'est pas la qualité dominante des femmes dont la vie n'a pour but que le plaisir. Il eût réfléchi que pour une maîtresse qui n'aime plus, l'amant d'autrefois risque fort de devenir un personnage embarrassant, sinon odieux, et cette réflexion eût légèrement refroidi son naïf accès d'orgueil. Mais, encore que médecin, Amable n'était nullement observateur ; il s'occupait trop de lui-même pour avoir le temps de regarder ce qui se passait au fond de ses semblables. Dans la conversation, il s'écoutait parler et n'écoutait guère ses interlocuteurs ; de même, dans la vie, il n'avait d'attention que pour sa propre personnalité, et celle des autres était pour lui lettre close.

Cinq minutes se passèrent, puis un quart d'heure, Clarisse ne paraissait pas. Amable ne pouvait tenir en place ; il allait des fenêtres à la cheminée, consultant la pendule d'un air vexé, et s'étonnant qu'on le fît attendre aussi longtemps. Un autre eût jugé que ce retard marquait peu d'empressement ; mais Desrônis,

avec son habitude de tout reporter à lui, trouvait moyen d'excuser Clarisse.

— Elle est à sa toilette, songeait-il, elle veut se faire belle pour me revoir!

Enfin au bout d'une longue demi-heure, il entendit un bruit léger dans la pièce voisine et son cœur battit violemment. Une portière se souleva; Mme Herbillon parut enfin, en tenue de ville et en train de se ganter, comme une femme qui s'apprête à sortir.

— Ah! chère Clarisse, s'écria fièvreusement Amable en se précipitant vers elle.

Un regard dur et glacial l'arrêta net au milieu de son élan. Ce regard en disait plus qu'un long discours. On y lisait une affectation de surprise hautaine, l'ennui d'une corvée inévitable, le désir d'en finir au plus vite; tout excepté la tendresse. — Stupéfié par cet accueil, Amable Desrônis ouvrait de grands yeux et restait immobile devant Mme Herbillon, qui lui paraissait plus séduisante encore qu'autrefois. — Bien qu'elle approchât de la quarantaine, les années semblaient avoir glissé sur elle. Grâce aux cosmétiques, ses cheveux étaient restés bruns, sa peau était toujours très blanche, ses yeux habilement peints n'en avaient que plus d'éclat; ses lèvres plus rouges que nature, se retroussaient dédaigneusement avec un charme provocant; une robe de satin noir à la jupe collante et très longue faisait valoir sa taille souple et ronde, et lui conservait la tournure jeune.

— Monsieur Desrônis, dit-elle d'un air digne, veuillez vous asseoir.

Elle lui montrait un fauteuil et en même temps elle en

prenait un placé à une distance notable du siège assigné au docteur.

— Je regrette de vous avoir fait attendre, ajouta-t-elle, mais je me préparais à sortir... J'ai des visites à rendre et je serai forcée de ne vous accorder que quelques minutes.

— C'est moi, balbutia Desrônis abasourdi, c'est moi, madame, qui regrette d'avoir mal choisi mon heure...

— Je reçois le mardi et le vendredi, ne le saviez-vous pas?

— Je le savais, répliqua-t-il d'un ton froissé, mais après être resté cinq ans sans vous voir, j'éprouvais un vif désir de vous trouver seule, et non au milieu d'un cercle d'indifférents... Je croyais... j'espérais que cela vous semblerait désirable comme à moi.

— En vérité!... Pourquoi?...

— Pourquoi?... Ah! madame, se peut-il que votre cœur ait changé à ce point en cinq ans?... Se peut-il que vous ayez oublié l'affection que vous daigniez me montrer alors?

Clarisse Herbillon fronça le sourcil; le peu de perspicacité d'Amable l'irritait, un homme intelligent aurait compris à demi mot et n'aurait pas insisté, mais avec ce fâcheux il fallait absolument mettre les points sur les i.

— Je n'ai rien oublié, répondit-elle d'un ton sec, seulement, cher monsieur, j'estime qu'il y a dans notre passé certains incidents dont il est préférable de ne pas réveiller le souvenir... Je m'imaginais que vous auriez pensé de même, mais puisque je me suis trompée, expliquons-nous une bonne fois à ce sujet pour n'y plus revenir... Si l'explication a quelque chose de

pénible, n'en accusez que vous, car, pour mon compte, j'aurais souhaité qu'elle n'eût pas lieu...

Il ne répondit pas ; ses tempes étaient serrées comme par des pinces, son gosier se desséchait et semblait se rétrécir, ses lèvres frémissaient et il lui était impossible de trouver une parole.

— Le silence que j'ai gardé, poursuivit Mme Clarisse, aurait dû vous donner à réfléchir... Dans tous les cas, lorsque vous avez appris la nomination de mon mari à la préfecture de Villotte, vous auriez dû songer que la femme du préfet ne pouvait plus se permettre les mêmes impertinences que la femme d'un simple fonctionnaire... Si mes étourderies de jeune femme étaient répréhensibles, dans la position que j'occupe aujourd'hui, de pareilles faiblesses seraient inexcusables. Je suis tenue à une circonspection que vous comprendrez, je l'espère, et que vous saurez respecter...

— Je comprends... je comprends, balbutia l'infortuné Desrônis, aussi est-il loin de ma pensée de vous demander rien d'indiscret... Seulement laissez-moi espérer que vous me traiterez toujours en ami et que vous me permettrez de vous visiter quelquefois...

— Je vous recevrai avec plaisir quand vous viendrez à mes jours de réception, mais entendons-nous bien. Ces visites devront être suffisamment espacées pour n'avoir aucun caractère d'assiduité... Vous connaissez comme moi la méchanceté des gens de ce pays-ci... On a les yeux fixés sur nous ; la haute situation de M. Herbillon, ma propre dignité exigent que nous ne donnions aucune prise à la malignité publique... Par conséquent je compte sur votre réserve.

— Ainsi vous ne m'accordez rien de plus qu'à un étranger! s'écria-t-il avec un accent amer... Ah! je ne m'attendais pas à un pareil traitement!

— Et à quoi vous attendiez-vous donc! demanda-t-elle avec hauteur.

— A un peu moins de dureté.

— Cher monsieur, ce n'est pas à moi, c'est aux événements qu'il faut vous en prendre... Personnellement, je n'ai pour vous que des sentiments de bienveillance, et je serai heureuse de vous en donner la preuve à l'occasion, — mais je vous le répète, la position qu'occupe mon mari à Villotte me commande la plus rigide circonspection... Je ne suis plus ici que la femme du préfet et je vous prie de vous en souvenir.

— Ah! murmura-t-il navré, que n'êtes-vous encore tout simplement Clarisse Herbillon!

— Ceci, répliqua-t-elle en souriant, est un point de vue qui vous est tout personnel et auquel je ne puis me placer. — Elle le regardait à la dérobée et elle vit que le triste Amable avait les larmes aux yeux. Alors elle se dit qu'ayant affaire à un vaniteux naïf de l'espèce de Desrônis, elle en viendrait plus facilement à bout en le prenant par l'amour-propre et les sentiments.

— Voyons, continua-t-elle, mon pauvre ami, il faut être raisonnable... A votre âge, il n'est plus permis de se laisser aller à un don quichottisme amoureux qui ne sied bien qu'aux jeunes gens... Songez que dans quelques années vous serez grand-père...

Amable essaya un geste de dénégation. Cela l'enrageait de se voir traité de vieillard par cette femme qui était restée si jeune et si désirable... Assurément elle

ne pensait pas un mot de ce qu'elle disait et elle ajoutait la moquerie à la cruauté.

— Ne vous révoltez pas, poursuivit-elle d'un ton câlin, il n'y a pas de déshonneur à se trouver à l'âge où l amour n'est plus de saison... Il reste les joies de la famille et les satisfactions de l'ambition... Croyez-moi, ce sont les meilleures... Vous surtout, avec votre intelligence et votre savoir, vous êtes appelé à mieux qu'à jouer les amoureux platoniques : vous avez votre position à améliorer, une fille à établir... Ce sont là des occupations sérieuses qui suffiront à vous consoler et à vous faire oublier les faiblesses passées... Vous reconnaîtrez que j'ai raison, et vous me saurez gré de vous avoir enlevé des illusions intempestives... Retournez chez vous, mon ami, songez à vos enfants, aux devoirs de votre profession, et ne m'en voulez pas de ce petit sermon... Allons, sans rancune, docteur!

Elle s'était levée et lui tendait sa main dégantée avec un geste de reine indulgente.

— Ah! Clarisse, s'exclama-t-il en se précipitant sur cette main qu'il chercha à presser contre ses lèvres, et à l'un des doigts de laquelle il vit encore briller son émeraude...

Clarisse ne lui laissa pas le temps de déguster ce dernier baiser; échappant à l'étreinte de Desrônis, elle poussa le bouton de la sonnette.

Le majestueux valet de pied ouvrit la porte, et sur un coup d'œil significatif de Mme Herbillon, il annonça :

— La voiture de madame la préfète est avancée.

— Il faut que je vous quitte, docteur, reprit Mme Herbillon; Pierre, reconduisez monsieur!

Il ne resta plus au pauvre Amable qu'à s'incliner et à suivre le domestique à livrée, qui lui ouvrit solennellement la porte de l'antichambre.

Au bout de quelques minutes, Mme Clarisse sonna de nouveau et le valet de pied reparut sur le seuil du salon.

— Pierre, dit-elle brièvement, vous avez bien vu le monsieur qui sort d'ici?

— Oui, madame la préfète.

— S'il se présente à l'hôtel, rappelez-vous que je n'y suis jamais pour lui...

QUATRIÈME PARTIE

I

N'ayant pu obtenir de ses collègues du Conseil les écoles promises à ses électeurs, le docteur Boisselier s'était rabattu sur un marché couvert. Il avait enlevé le vote de cette dépense, et les détails de la mise à exécution étaient la grande préoccupation de son existence. Il piochait les plans avec l'architecte de la ville, discutait chaque article du devis avec les entrepreneurs, passait des matinées sur le chantier avec les ouvriers. Enfin au bout d'un an, quand il vit le bouquet orné de rubans pavoiser les frises de *son* marché couvert, il respira plus à l'aise. Il ne restait plus qu'à inaugurer le nouvel édifice municipal. En l'absence du maire, Boisselier, comme premier adjoint, fut chargé d'organiser cette cérémonie, à laquelle il résolut de donner un caractère à la fois officiel et démocratique. Dans son idée, cette fête devait réunir « dans une agape fraternelle, » les notabilités locales à côté des cultivateurs et des petits détaillants qui alimentaient le marché. On y verrait se mêler harmonieusement toutes les classes, et cette solennité symboliserait

l'union des administrateurs, des consommateurs et des producteurs.

Aidé de son fils, qui était enfin revenu de Paris avec son diplôme de docteur en droit, le nouvel adjoint passa un mois entier à préparer cette « grande fête de l'agriculture et du commerce, » dont il arrêta définitivement le programme. — D'abord discours d'inauguration prononcé par Boisselier, en présence des autorités et des notables rangés sur une estrade, puis promenade à travers les locaux du marché, enfin lunch et bal au premier étage. Le préfet présiderait, Mme Herbillon ouvrirait le bal avec le doyen des jardiniers, Marcel et Fernande Herbillon se chargeraient de recevoir et de placer les familles des maraîchers et des revendeurs invitées au lunch. — Depuis sa nomination aux fonctions d'adjoint, Boisselier était au mieux avec la préfecture ; ayant été appelé à donner ses soins à M. Herbillon, il avait mis une sourdine à ses opinions radicales ou plutôt il les avait accommodées au régime césarien, et il ne parlait plus maintenant que de l'union du principe de liberté au principe d'autorité.

Le grand jour arriva. Dès midi, les invités qui n'avaient pas de places réservées sur l'estrade, envahirent les banquettes installées dans le large vestibule du marché, qu'un velum de velours vert séparait des halles proprement dites. Cette société composite présentait à l'œil un curieux aspect ; les belles dames de Villotte s'y mêlaient aux marchandes et aux revendeuses endimanchées ; les bonnets à fleurs s'y étalaient à côté des chapeaux à plumes ; les bouchers et les vignerons, mal à l'aise dans leurs redingotes, y

coudoyaient les jeunes bourgeois en habit noir et en cravate blanche. Un rayon de soleil tombé du haut d'une verrière jouait sur toutes ces toilettes bariolées et produisait un joli tapage de couleurs. Vers deux heures, la fanfare des pompiers attaqua l'air de la *Reine Hortense*, et le cortège officiel apparut sur le seuil, tandis que tous les invités se levaient et dressaient leurs têtes curieuses. — Le préfet donnait le bras à la femme du maire, Boisselier conduisait la belle Clarisse ; Marcel servait de cavalier à Fernande Herbillon ; puis venaient les membres du clergé, les fonctionnaires en uniformes, le conseil municipal en frac et les officiers de la garnison. Quand tout ce monde se fut entassé sur l'estrade et que la musique eut fait silence, le préfet de sa voix aigrelette commença un discours où il parla longuement de la paternelle sollicitude avec laquelle le gouvernement de l'empereur veillait sur les destinées du pays, et de l'intérêt qu'il portait spécialement à l'industrieuse et laborieuse population de Villotte.

Pendant cette harangue, Marcel placé à l'angle de l'estrade, à côté de Fernande, parcourait du regard les rangs des invités et cherchait parmi eux s'il n'apercevrait pas la jolie figure de Camille. Mais ses recherches furent vaines : Camille n'était pas là ; son père avait déclaré que personne de chez lui n'assisterait à la fête organisée par Boisselier. Amable Desrônis, dont l'étoile baissait à mesure que l'astre de son rival montait au zénith, avait une recrudescence de misanthropie. Il boudait les habitants de Villotte, et ce qui l'aigrissait encore davantage, c'était l'impassibilité des habitants

qui n'avaient pas l'air de se soucier de cette bouderie. Quant à Camille, depuis la maladie de son père et la scène du cimetière, elle avait tenu fidèlement sa promesse, en évitant toutes les occasions de revoir Marcel. Lorsque celui-ci, à son retour, avait guetté derrière ses persiennes l'apparition de son amie à la fenêtre d'en face, il avait constaté avec tristesse que la petite croisée du deuxième étage restait hermétiquement close. Les rideaux baissés, les rosiers et les résédas morts d'inanition dans leurs pots, indiquaient trop clairement que la chambre n'était plus habitée et que la jeune fille vivait confinée dans une autre partie du logis.

Que signifiait cette réclusion ? Camille l'avait-elle acceptée volontairement ou la lui avait-on imposée ? Marcel ne savait qu'en penser. Si attentivement surveillée que fût la jeune fille, il semblait qu'elle aurait pu trouver un moyen de faire connaître à son ami les motifs de cette étrange séquestration. Mais rien. La maison Desrônis demeurait impénétrable ; tante Aurélie elle-même se renfermait dans un mutisme absolu et se contentait de soupirer mystérieusement, quand Marcel hasardait une timide allusion à Mlle Desrônis. Le jeune homme finissait par se croire oublié. Il avait néanmoins espéré que la curiosité pousserait Camille à assister à cette fête dont toute la ville parlait ; aussi fut-ce avec un secret dépit, qu'après avoir fouillé les compactes rangées d'invités, alignées en face de l'estrade, ses yeux se reportèrent sur Fernande Herbillon dont il devait être le cavalier pendant le reste de la journée.

Fernande était revenue dans sa ville natale avec un ardent désir d'y briller et de s'y amuser. Sa beauté

pleinement épanouie était assaisonnée de coquetterie à haute dose. Elle avait rapporté de son séjour à Paris un aplomb qui déconcertait les gens de Villotte, et des façons à la fois impertinentes et câlines qui donnaient encore plus d'accent à l'éclat de ses yeux bruns, à la pâleur ambrée de son teint, au charme capiteux de toute sa personne. — Les airs préoccupés et distraits de son cavalier l'avaient piquée au jeu. Marcel était beau garçon, élégant, spirituel et elle n'admettait pas qu'il pût passer près d'elle une journée entière sans devenir amoureux fou. Elle y voyait double profit :

Son bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Elle n'ignorait pas que Marcel avait une vive inclination pour Mlle Desrônis ; elle était au courant des incidents qui avaient précédé l'altercation des deux médecins en pleine place publique et elle n'eût pas été fâchée de prendre à Camille le cœur du jeune Boisselier. Il lui semblait original de jouer ce bon tour à la fille de Fanny Desrônis et de séduire Marcel, comme sa mère avait séduit Amable.

— Eh bien, monsieur Boisselier, murmura-t-elle à l'oreille du jeune homme, il paraît que la composition de la salle ne répond pas à votre attente... Vous avez l'air désappointé.

— Moi, mademoiselle ? balbutia Marcel en rougissant.

— Vous-même... On dirait qu'il manque à cette fête quelqu'un que vous auriez été bien aise d'y rencontrer.

— Vous vous trompez, mademoiselle.

Tandis qu'ils échangeaient ces paroles, le préfet

ayant terminé sa harangue cédait la place à Boisselier, et celui-ci debout au milieu de l'estrade, tenant quelques feuillets dans sa main dégantée, entamait cet exorde cicéronien :

« Mes chers concitoyens,

« De toutes les causes qui contribuent à faire régner des sentiments de fraternité et de concorde parmi les habitants de notre charmante et coquette cité, il n'en est pas dont l'influence soit plus considérable et plus féconde en résultats moraux que les fêtes pareilles à celle d'aujourd'hui... »

— Si je me suis trompée, poursuivait Mlle Fernande, je m'en félicite... Je tiens beaucoup à conserver de vous une bonne opinion, et vous perdriez dans mon estime, si vous vous intéressiez à quelques-unes de ces demoiselles fagotées comme des paquets... Regardez-moi les têtes des indigènes, ne croirait-on pas assister à une noce de campagne?

— Vous êtes sévère pour vos compatriotes, mademoiselle !... Je vous assure qu'il y a ici de fort jolies personnes...

— Qui ça? les jardinières?... Avec leurs figures rougeaudes qui font penser aux bottes de radis et aux pivoines de leur étalage? Ou bien préférez-vous ces poissonnières là-bas, dont les robes exhalent une forte odeur de marée? Et songer que nous allons être obligés de danser toute la soirée avec ce monde-là !...

« Un rapprochement, continuait Boisselier, un rapprochement significatif s'est opéré entre les éléments de la population locale entre la ville et les fau-

bourgs. Vignerons et industriels, cultivateurs et commerçants, campagnards et citadins, tous pleins de cordialité les uns envers les autres, sont assis côte à côte, dans les murs de ce nouvel édifice, et tendent de plus en plus à s'unir, à se confondre... »

— Je vous en prie, mademoiselle, reprenait Marcel en riant, si vous n'aimez pas Villotte, n'en dégoûtez pas ceux qui doivent y passer leur vie... Songez que je compte m'y établir et probablement m'y marier...

— Allons donc, murmura-t-elle en riant sous son éventail, un garçon comme vous, condamné à Villotte à perpétuité ? Vous plaisantez !... Vrai, je ne vous vois pas marié à une de ces saintes-nitouches de province, sans esprit et sans grâce, qui ne savent dire que « papa et maman » comme des poupées articulées... Dût votre modestie en souffrir, vous valez mieux que ça !

En même temps, elle lui coulait un de ces regards à la fois hardis et obliques, caressants et malicieux qu'elle tenait de sa mère. Sa coquetterie naturelle s'était encore affinée pendant son séjour dans une ou deux pensions à la mode, où elle avait étudié à fond l'art de la flirtation. Marcel commençait à être singulièrement troublé par les chuchotements, les sourires et les œillades de cette jeune fille très savante pour son âge. Il était embarrassé pour répondre, et tandis qu'il restait silencieux, les phrases du discours de son père lui arrivaient par lambeaux.

« Et vous industrieux habitants de nos faubourgs, vous qui êtes les pères nourriciers de la cité ; autrefois, quand vous nous apportiez vos produits, vous étiez obligés d'attendre le consommateur sur la place publi-

que, exposés aux intempéries des saisons, aux glaces de l'hiver ou aux flammes de l'été ; maintenant vous pourrez vaquer en paix à vos transactions sous les galeries hospitalières de ce palais de l'agriculture et du commerce... »

— Tout à l'heure on dansera, disait Fernande à Marcel, et je serai forcée d'ouvrir le bal avec un boucher ou un jardinier quelconque, c'est dans le programme... Mais je compte sur vous... Ne me laissez pas trop longtemps dans les bras de ces robustes *pères nourriciers de la cité*... Savez-vous valser ?

— Mal.

— Eh bien, je vous donnerai une leçon... A moins que cela ne vous déplaise de m'avoir pour maîtresse de danse?...

— J'en serai enchanté au contraire, protestait poliment Marcel.

— Je vais d'avance vous inscrire sur mon carnet afin de pouvoir me soustraire aux invitations des gens ennuyeux... Quand je tiendrai mon éventail de cette façon, ajouta-t-elle en posant l'éventail replié sur ses lèvres, cela signifiera que vous devez venir à mon secours... Est-ce compris?

Nouvelle œillade doucement coulée vers Marcel, nouvel émoi du jeune homme qui se sentait malgré lui voluptueusement enveloppé par les cajoleries de sa séduisante partenaire.

— C'est convenu, murmura-t-il.

« Honneur, s'écriait Boisselier père en s'échauffant, honneur à tous ceux qui ont apporté leur pierre à l'édifice!... Honneur et reconnaissance au gouvernement

libéral de l'empereur qui nous a aidés de ses deniers ; honneur à vous, monsieur le préfet, qui nous avez assistés de votre haute et paternelle expérience ; honneur à l'architecte, préparateur patient de ces multiples combinaisons dont le marché couvert est sorti victorieux... Grâce à vous tous, nous pouvons maintenant contempler notre œuvre dans les intéressants détails de sa merveilleuse distribution... »

En même temps, sur un signe majestueux de l'orateur, les rideaux de velours, se séparant lentement, montraient aux yeux des invités la perspective des halles, décorées de drapeaux tricolores et d'écussons aux armes de la ville : — en haut, les galeries où flottaient des banderoles, et où les chanteurs de l'Orphéon entonnaient une cantate de circonstance ; en bas, les comptoirs ornés de verdure et de plantes fleuries, où des marchandes en toilettes voyantes se tenaient gravement à leur place de vente. — A ce coup de théâtre inattendu, l'enthousiasme des invités éclata, et de longs applaudissements retentirent sous les voûtes sonores. Le préfet profita d'un moment de silence relatif, et tirant de sa poche une petite boîte, attacha au nom de l'empereur, sur la poitrine du triomphant Boisselier, la croix de la Légion d'honneur, puis il donna l'accolade à l'adjoint.

Nouveaux applaudissements, nouvelles fanfares ; après quoi le cortège se mit en marche pour visiter les diverses parties du marché. — Boisselier, tout en louchant sur son ruban rouge et sa croix émaillée, avait pris le bras de Mme Herbillon et, marchant à côté du préfet, lui expliquait avec une fiévreuse loquacité les amé-

nagements des stalles, l'emplacement réservé à la boucherie, à la poissonnerie, à la halle aux grains. — Derrière suivaient les fonctionnaires, puis la foule des invités ; la longue procession multicolore s'égrenait le long des compartiments, s'étalait dans les cours, plongeait dans les sous-sols, puis reparaissait le long des rampes de l'escalier principal et finalement s'éparpillait dans les salles du premier étage, tandis que la fanfare des pompiers reprenait pour la dixième fois « Partant pour la Syrie », et que les chanteurs de l'Orphéon braillaient de plus belle leur cantate dans les combles.

Quand on fut las de regarder, on songea au lunch. Les bouchers, les maraîchers, les poissonniers, les charcutiers s'attablèrent avec leurs familles, et eurent la satisfaction d'être servis une fois dans leur vie par les femmes des bourgeois auxquels ils détaillaient depuis des années leur marchandise au plus juste prix. Cette cérémonie renouvelée de l'antique, à laquelle le médecin attachait la plus grande importance, faillit un moment gâter le bel ordre de la fête. Les jardiniers des faubourgs, tous gens bien endentés, mangeaient ferme et buvaient d'autant ; quelques-uns se grisèrent et devinrent bruyants, et les démocratiques agapes, chères à Boisselier, allaient dégénérer en discussions aigres, quand le préfet donna prudemment à l'orchestre l'ordre de jouer un quadrille.

On se précipita dans la salle de danse où les accords des violons et des cuivres couvrirent les propos malsonnants des buveurs. Le bal fut ouvert par M. Herbillon donnant la main à Mme Garaudel, la

doyenne des revendeuses, tandis que la préfète invitait l'un des maraîchers du Pâquis, et que Marcel et Fernande se faisaient vis-à-vis, ayant au bras, l'une un solide jardinier-fleuriste, et l'autre une appétissante et accorte marchande de poisson. Quand le quadrille d'honneur fut terminé, chacun se retrouva libre de ses mouvements et Marcel, fidèle à sa promesse, redevint le cavalier assidu de Mlle Herbillon. En dépit du programme de l'adjoint, le mélange des classes n'avait pas réussi à s'opérer. Dès le second quadrille, obéissant aux lois de la sélection, les gens du marché avaient trouvé plus amusant de danser entre eux ; ils s'étaient mis à l'aise et sautaient en famille vers l'extrémité de la longue salle, tandis que les fils et filles de la bourgeoisie recomposaient des groupes homogènes, où les danses étaient plus guindées et moins bruyantes.

Marcel et Fernande valsaient ensemble. Le jeune homme, un peu grisé par la musique et aussi par les yeux câlins et le sourire moqueur de Mlle Herbillon, trouvait à ce plaisir un attrait tout nouveau. Fernande était une excellente valseuse, et Marcel éprouvait une sorte de griserie à tourner lentement avec elle, sous la lumière des lustres, à serrer son bras contre la taille souple de la jeune fille et à se sentir comme enveloppé dans la traîne de sa robe, tandis que l'orchestre jouait l'air du *Bacio* ou la valse des *Roses*...

Le docteur Boisselier, assis auprès de Mme Clarisse Herbillon, partageait son attention entre son fils et le ruban rouge de sa décoration. De temps en temps la préfète lui désignait du bout de l'éventail les couples

enlacés des valseurs, et tous deux avec un sourire indulgent suivaient Marcel et Fernande, qui tantôt s'arrêtaient pour reprendre haleine et tantôt repartaient légèrement, puis se confondaient dans la foule tourbillonnante des danseurs

— Savez-vous que votre fils est très beau garçon? disait Mme Clarisse.

— Votre *demoiselle* est charmante, répliquait Boisselier, qui ne voulait pas être en reste d'amabilité.

— Oui, ils vont très bien ensemble.

Le plaisir que prenaient Marcel et Fernande à danser fréquemment l'un avec l'autre, n'était pas seulement remarqué par leurs parents; il faisait aussi le sujet des conversations de la galerie. Les dames mûres, assises en rang d'oignons sur les banquettes, et les vieilles filles condamnées à une éternelle *tapisserie*, épiaient plus ou moins charitablement les faits et gestes du jeune couple, et les commentaient à mi-voix derrière leur éventail.

— Voici la quatrième fois que le fils Boisselier invite la petite préfète.

— Comprenez-vous que la mère laisse sa fille s'afficher de la sorte avec un jeune homme?

— Bah! elle a peut-être ses raisons pour cela... M. Marcel est fils unique, les Boisselier sont riches, et tout préfet qu'il est, M. Herbillon n'a pas de dot à donner à sa fille.

— On prétendait que le jeune homme avait une passion pour Mlle Desrônis.

— Oh! ce n'était qu'une amourette. — D'ailleurs les pères se détestent et Desrônis jetterait plutôt sa fille

dans un couvent que de la donner au fils Boisselier... Retenez ce que je vous dis : la préfète guigne Marcel pour Fernande.

— En ce cas je plains le jeune homme... Il aura pour femme la plus fieffée coquette!...

A dix heures, on discutait le mariage de Fernande et de Marcel comme une chose possible; à onze heures, on affirmait que les jeunes gens étaient déjà fiancés, et à minuit, quand le bal tirait à sa fin, le bruit courait dans tous les groupes que l'affaire était conclue et que la date des publications était fixée...

Le lendemain matin vers dix heures, le docteur Boisselier entra majestueusement dans la chambre de son fils. Il avait déjà revêtu sa redingote, afin de pouvoir juger plus tôt de l'effet produit par le bout de ruban rouge qui fleurissait maintenant sa boutonnière. On eût dit qu'il avait pris du corps depuis sa promotion à la Légion d'honneur, et sa figure élargie semblait conserver un reflet des gloires de la veille. Il s'avança lentement vers le jeune homme qui achevait sa toilette.

— Eh bien, Marcel, dit-il, tu as fait la grasse matinée?

— Ma foi oui, j'ai même la tête encore un peu lourde.

— Voilà les jeunes gens d'aujourd'hui! s'exclama dédaigneusement Boisselier, une nuit blanche suffit à les mettre sur le flanc... Enfin tu t'es amusé?

— Beaucoup... j'en suis presque honteux.

— Pourquoi?... repartit sentencieusement le docteur, il n'y a pas à être honteux d'apporter au plaisir

le même entrain qu'au travail. « *Age quod agis* », disaient les anciens, « fais bien tout ce que tu fais... » Il me semble, mon garçon, que tu trouvais Mlle Herbillon fort de ton goût?

— Elle est très jolie, en effet... Mais, ajouta Marcel, qui était maintenant tout à fait dégrisé, rassure-toi, je n'y pense déjà plus.

— Et pourquoi n'y penserais-tu pas? se récria vivement Boisselier, sa position n'est pas tellement supérieure à la tienne, que tu ne puisses songer à l'épouser... Les Boisselier valent bien les Herbillon.

— Je suis parfaitement de ton avis, aussi n'est-ce pas là ce qui m'empêche de penser à Mlle Fernande.

— N'as-tu pas envie de te marier?

— Je n'en sais rien, répondit nettement Marcel, mais ce que je sais bien, c'est que Mlle Herbillon n'est pas faite pour moi, ni moi pour elle.

— Peste, tu es difficile!

— Possible, mais je n'ai nulle envie de l'épouser...

Tout en parlant, Marcel s'était rapproché de la fenêtre entr'ouverte et regardait mélancoliquement, de l'autre côté de la rue, la croisée de l'ancienne chambre de Camille. Ses yeux avaient une expression contrite comme s'ils eussent supplié les vitres de la petite chambre où jadis Camille venait appuyer son front, de leur pardonner la courte folie de la soirée précédente.

Boisselier qui examinait son fils à la dérobée, surprit la direction de ce regard et fronça le sourcil. Il garda néanmoins le silence et se mit à marcher lentement à travers la pièce.

— Je vois ce que c'est, songeait-il en tortillant sa barbe, il est encore féru de cette petite Desrônis... Soyons prudent et ne brusquons pas les choses... Si je heurte de front sa lubie, il est capable de s'y entêter davantage et de donner à cette amourette l'importance d'une passion sérieuse. — Il fit volte-face et revint tranquillement près de Marcel.

— Mon cher ami, lui dit-il, loin de moi la pensée de violenter tes goûts... Je ne suis pas de ces pères qui veulent imposer à leurs fils leur manière de voir... Seulement je ne te cacherai pas que ta répulsion pour ce projet me contrarie fort... L'idée de ce mariage souriait au préfet et à sa femme; je ne leur avais pas caché que je le verrais moi-même avec plaisir... Ton refus d'entrer dans nos vues peut me brouiller avec la préfecture.

— Ce sera fâcheux... Mais enfin toi, le chef du parti libéral à Villotte, pourquoi tiens-tu à être en aussi bons termes avec le préfet ?

— Belle question ! s'écria Boisselier en haussant les épaules ; d'abord tu oublies que le gouvernement vient de me décorer... Il est bien certain que si cette croix devait enchaîner mon indépendance, je la rejetterais loin de moi comme un hochet déshonorant. Mais enfin ce n'est pas au lendemain du jour où Herbillon a obtenu pour moi cette distinction, que je puis tourner le dos à la préfecture... En outre, dans l'intérêt même des réformes que je médite, il est nécessaire que j'entretienne des relations courtoises avec le représentant du gouvernement établi... J'avais de grands projets qui tomberont forcément à l'eau, si je viens à me heurter con-

tre le mauvais vouloir du préfet... Je me verrai dans l'impossibilité de tenir mes engagements, et ma réélection en sera certainement compromise... Voilà, continua le docteur d'un air navré, pourquoi ton refus, — que je ne discute pas, — me déconcerte et me chagrine profondément.

— Je suis désolé, répondit Marcel, mais je ne puis vraiment pas me marier pour satisfaire les exigences de tes électeurs... S'il y a cependant un autre moyen de te tirer d'embarras, dispose de moi, je me mets tout entier à ta discrétion...

— Mon Dieu, reprit le docteur d'un ton bonhomme, je ne te demande qu'une chose... Garde ta liberté, mais ne te prononce pas encore ouvertement; si l'on parle devant toi de ce projet de mariage, laisse causer les gens et ne dis ni oui ni non.

— Permets, objecta honnêtement Marcel, et si on interprète mon silence comme un acquiescement ?... Bien que les Herbillon me soient indifférents, je ne tiens pas à les leurrer.

— Qui te parle de les leurrer?... Tu gardes le silence, voilà tout... Il arrive à chaque instant, dans nos petites villes, qu'on bâtit des mariages en l'air, sans que les intéressés sachent seulement de quoi il s'agit... Laisse tourner les langues, et ne crie pas sur les toits que tu ne veux pas de Mlle Herbillon... Ça n'est pas bien difficile, et de cette façon tu me donnes le temps de dénouer les choses en douceur, sans me brouiller avec la préfecture... Est-ce entendu?

— Soit, mais à la condition que tu te tiendras comme

moi sur la réserve et que tu ne t'engageras pas plus avant avec les Herbillon.

— Parbleu! dit Boisselier en ouvrant la porte et en prenant congé de son fils, quel rôle crois-tu donc que je veuille jouer?... N'aie seulement l'air de te douter de rien et pour le reste, dors sur tes deux oreilles.

II

Lorsqu'il apprit que Boisselier était décoré, Desrônis faillit avoir une nouvelle congestion. Le ruban de la Légion d'honneur avait de tout temps excité les convoitises d'Amable; la croix de Saint-Sylvestre ne satisfaisait que médiocrement sa vanité, et longtemps dans ses rêves il avait vu le ruban désiré voltiger devant lui comme un insaisissable papillon rouge. Le jour où il aperçut dans la rue son rival portant haut la tête et étalant à sa boutonnière un ruban large comme un coquelicot, son indignation ne connut plus de bornes et il se répandit en imprécations furibondes à l'adresse du vil intrigant qui lui volait sa gloire.

Contre son habitude, Sosthène fit chorus avec son père. Non pas qu'il ressentît personnellement l'injustice dont se plaignait Amable, mais parce que, le même jour, il avait recueilli par la ville le bruit du prochain mariage de Marcel avec la fille du préfet. En revoyant à Villotte Fernande Herbillon, dans tout l'éclat de sa beauté tapageuse et provocante, Sosthène s'était ranflammé pour sa passion d'autrefois. L'amour de sa

quinzième année lui était remonté à la tête. Il avait délaissé la brasserie Fritz et les bals d'ouvrières; on le rencontrait à la grand'messe des Augustins, et il intriguait pour se faire inviter aux soirées de la préfecture. Quand il sut que Marcel avait été le cavalier de Fernande, au bal du marché couvert, et qu'il passait pour le fiancé de Mlle Herbillon, la jalousie le mordit au cœur et il se montra aussi acharné que Desrônis contre les Boisselier.

Ce fut lui qui apporta au logis l'écho des bruits qui couraient en ville. — On était à table et Camille servait le potage.

— Le Boisselier, dit Sosthène, ne quitte pas les trottoirs d'Entre-deux-Ponts; ce n'est pas un ruban, c'est une cravate qu'il a accrochée à sa boutonnière, tous les boutiquiers sont sur leur porte et le regardent passer comme le bœuf gras.

— Il y a de quoi, s'écria sarcastiquement Desrônis, c'est un spectacle réjouissant que de voir un démocrate se mettre à plat ventre devant le pouvoir et mendier une décoration!

— On prétend que son ruban est le prix d'un marché avec la préfecture; on l'a décoré à condition que Marcel épouserait Mlle Herbillon.

Camille tressaillit et lança un regard de reproche à son frère.

— Ah! Sosthène, murmura-t-elle, peux-tu répéter de pareilles choses!

— Je les répète parce qu'elles sont, répliqua celui-ci, on ne parle que de cela en ville... Marcel n'a dansé qu'avec la fille du préfet au bal du marché couvert, et on fixe déjà la date du mariage...

— Cela t'étonne! ricana Desrônis en relevant les yeux sur Camille qui était devenue très pâle, tu es encore naïve, ma pauvre fille! — Je te disais bien, moi, que ce jeune drôle n'avait d'autre but que de s'amuser à tes dépens... Est-ce que les Boisselier ont du cœur? Est-ce qu'ils savent ce que c'est que l'honneur et la bonne foi?... Tout est pour eux matière à trafic et à marchandage... Ils vendraient leur peau s'ils pensaient en tirer un bon prix!

Camille ne répondait pas; elle tenait ses yeux baissés sur son assiette et elle faisait de violents efforts pour dissimuler un sanglot qui se nouait dans sa gorge. Dès qu'elle put quitter la salle à manger, elle remonta au second étage et alla s'enfermer dans le galetas dont le balcon surplombait au-dessus du canal.

Dans sa tête une seule pensée bourdonnait incessamment : — Marcel se marie! — Penchée sur la balustrade, elle regardait les maisons et les jardins étagés sur la pente du coteau. Le paysage, lui, n'avait pas changé, ou du moins les objets se présentaient aux yeux de Camille avec les mêmes lignes et les mêmes couleurs familières, qu'au temps déjà lointain où elle les avait contemplés en compagnie de Marcel; — mais ils ne lui disaient plus les mêmes choses. L'eau noire et murmurante du vieux canal, en coulant sous la voûte des ponceaux lui parlait de la fuite irrémédiable des jours heureux; les châssis vermoulus des tanneries, ployant sous la charge des mottes de tan, lui semblaient une image de l'effondrement de ses illusions; la haute et svelte cheminée de la teinturerie voisine, les jets de vapeur et le ronflement monotone de la

chaudière, lui faisaient l'effet d'un mystérieux et funeste engin destiné à jeter bas ses dernières espérances; la voix lente de l'antique horloge, là-bas, dans sa tour, s'envolait dans l'air calme de l'après-midi avec la lugubre solennité d'un glas. Les massifs des jardins en amphithéâtre étaient verts comme autrefois, les nuages blancs floconnaient à l'horizon et glissaient mollement dans le ciel d'été, mais Camille ne voyait plus la verdure et le ciel qu'à travers un brouillard de larmes...

Après les serments si tendrement échangés sur le chemin de Polval, comment les résolutions de Marcel avaient-elles pu se modifier si cruellement? Le cœur des autres était-il donc si différent du sien? Malgré l'absence, malgré les menaces paternelles, malgré l'isolement, elle avait conservé intact son premier amour; était-il donc possible que Marcel l'eût si vite oubliée? Elle n'y voulait pas croire, et cependant la réalité était là, puisque la ville entière ne s'occupait plus que du futur mariage du jeune Boisselier. Par moment Camille sentait des idées folles lui monter au cerveau; elle voulait écrire à Marcel et le sommer de lui dire toute la vérité. Puis les sentiments de réserve et de dignité reprenaient le dessus, et la pauvre enfant comprenait qu'elle n'avait plus qu'à se taire et à souffrir.

Des semaines se passèrent ainsi. Camille, durant le jour, essayait de se composer une contenance et de dissimuler son chagrin, mais pendant une partie de la nuit, elle pleurait silencieusement dans sa chambre; ses rêves mêmes étaient douloureux et elle s'éveillait avec les yeux mouillés. La tristesse qui la rongeait, la vie de

recluse à laquelle elle s'était condamnée, avaient fini par lui ôter complètement l'appétit. Ses couleurs fraîches s'en étaient allées, ses joues rondes s'étaient creusées, et sa vivacité avait disparu. Pâle, silencieuse, alanguie, elle éprouvait maintenant une répugnance invincible à sortir, et elle s'obstinait de plus en plus dans sa réclusion.

Desrônis, lui, ne s'apercevait de rien, ou plutôt, grâce à son incurable égoïsme, il ne voulait rien voir. Il continuait à se plaindre de l'injustice des hommes, à déblatérer contre les Boisselier, à ruminer des projets de vengeance, et à rester le plus longtemps possible hors de chez lui. Ce fut tante Aurélie, qui, la première, constata le changement qui s'était opéré dans la constitution de la jeune fille.

Mlle Montéclair subissait elle-même l'influence des années qui s'accumulaient; elle avait maintenant soixante-quinze ans et sa santé robuste commençait à péricliter. L'inquiétude dans laquelle la tenaient les dernières péripéties de son procès contribuait encore à l'énerver. Quand elle était restée plusieurs heures penchée sur ses paperasses, il lui prenait des étourdissements qui l'empêchaient de continuer son travail et la rendaient en même temps très casanière. Quinze jours s'étaient passés depuis sa dernière visite au logis Desrônis, et, quand elle y arriva, un matin, elle fut effrayée de l'altération des traits de sa petite amie.

— Ah! ça, dit-elle en la regardant attentivement, que se passe-t-il donc? Qu'as-tu, ma mignonne?

— Mais,... rien, tante.

— Rien, avec une figure de carême et des yeux

creux comme ceux-là, à d'autres!... Je me connais en physionomie et tu ne me feras pas accroire que tu te portes bien... Est-ce qu'on t'a contrariée chez toi?

— Non, tante.

— Alors quoi?

Camille restait silencieuse, mais ses lèvres frémissaient et ses yeux devenaient humides; on eût dit qu'elle s'efforçait de contenir un sanglot prêt à éclater.

— Tante Aurélie, murmura-t-elle, est-ce que vous avez entendu parler de ce mariage?

— Quel mariage?

— Le mariage de Marcel avec Mlle Herbillon.

— Ha! ha! nous y voici... pensa Mlle Montéclair, puis elle reprit tout haut : — Quelle plaisanterie!... Oui, j'ai entendu conter cette histoire-là... Je n'en crois pas un mot... Je n'ai pas vu Marcel Boisselier depuis une quinzaine, mais je donnerais ma main à couper que tous ces commérages ont lieu à son insu... Si son père est capable d'y avoir songé, Marcel est trop sensé pour commettre une pareille sottise...

Après s'être efforcée de rassurer Camille, tante Aurélie alla trouver Desrônis, qui venait de rentrer pour l'heure de sa consultation.

— Bonjour! dit-elle en entrant brusquement dans son cabinet, sais-tu que ta fille ne se porte pas bien?

— Camille? s'écria Desrônis, allons donc, je ne l'ai jamais entendue se plaindre elle a sa mine ordinaire.

— Alors, c'est que tu ne la regardes pas... Elle est pâle comme un cierge et ses vêtements ne tiennent plus à son corps!... Moi qui ne suis pas médecin, j'ai vu

ça tout de suite et si tu ne t'en es pas aperçu, je ne t'en fais pas mon compliment.

— Je l'examinerai aujourd'hui même, balbutia Amable en rougissant, mais je crois que vous exagérez, tante Aurélie.

— Je le désire, en attendant je t'engage à y regarder de près... Le moral ne va pas mieux que le physique, et m'est avis qu'elle aurait besoin de changer d'air... Sac à papier, elle est mon héritière, et je n'entends pas qu'elle tombe malade, moi!

Desrônis promit de s'occuper sérieusement de la santé de sa fille, et en effet, après avoir interrogé et ausculté Camille, il déclara qu'elle était un peu anémique, la mit au régime du fer et des viandes saignantes, et s'en tint là. — Il ne *voulait* pas voir les vraies causes du mal; cela le gênait d'avoir à constater que sa fille souffrait uniquement parce qu'elle aimait toujours Marcel Boisselier, et ayant fermé les yeux sur le malaise moral de Camille, il s'imaginait volontiers que ce malaise n'existait pas.

En attendant, le régime du fer et des viandes saignantes ne remédiait à rien; la jeune fille continuait à s'alanguir et à être la proie d'une tristesse noire. Les menus incidents de la vie de chaque jour augmentaient au contraire son état de souffrance. Le cercle étroit dans lequel se meuvent en province la plupart des intelligences féminines les prédispose à une malignité tatillonne et taquine. Dans ce milieu terre à terre le cœur se rapetisse, et l'esprit inoccupé s'ingénie à inventer des raffinements de méchanceté. Les visiteuses qui venaient au logis Desrônis, ne manquaient jamais

de prendre un air innocent pour raconter ce qu'elles savaient au sujet du mariage projeté entre Marcel et la fille du préfet. C'étaient autant de piqûres enfoncées à chaque instant dans le cœur de Camille.

Un soir, n'y tenant plus, la jeune fille vint trouver Desrônis dans son cabinet.

— Papa, dit-elle, je me sens plus souffrante et je crois réellement qu'un changement d'air me ferait du bien... Laisse-moi aller pour quelque temps à Renesson, chez ma grand'mère.

— Bah! objecta son père surpris de cette subite résolution, ne crains-tu pas de t'ennuyer dans ce trou de village?... Je reconnais que l'exercice te serait salutaire, mais tu pourrais en prendre ici sans t'exiler à Renesson.

Cela le contrariait de se séparer de sa fille et de se trouver seul à la maison, où la compagnie de Sosthène n'était pour lui qu'une ressource médiocre...

— Non, insista Camille d'un ton ferme et triste, ce ne serait pas la même chose... Je t'en prie, laisse-moi quitter Villotte pour quelques mois, je ne peux plus rester ici, je ne peux plus!.

Amable releva la tête, considéra avec inquiétude la figure pâlie et les traits tirés de sa fille, et, malgré sa couche d'égoïsme, se sentit piqué intérieurement par un remords. Il ne comprenait que trop bien pourquoi le séjour de Villotte était insupportable à Camille; mais il ne voulait entrer dans aucune explication. Il se résigna donc à se séparer d'elle. Il fut convenu qu'elle partirait pour Renesson à la fin de la semaine, et que Sosthène l'y accompagnerait.

III

On vient d'entrer en fructidor, comme eût dit le docteur Boisselier au temps de la pleine floraison de ses opinions démocratiques. Renesson est en liesse, car la Sainte-Sidoine, fête patronale du village, tombe précisément à la fin d'août. Les blés sont engrangés et avant qu'on ne rentre les dernières avoines, il y a un moment de répit dont la population profite pour s'ébaudir et ripailler à son aise. Dès la veille, pas une maison où le four ne chauffe, et où la ménagère, manches retroussées jusqu'aux coudes, ne pétrisse tartes et brioches pour la régalade du lendemain. Pendant toute la veillée, les garçons, violons en tête, sont allés donner une serénade au maire et inviter les filles pour le bal. Dès l'aube, tandis qu'un clair soleil de fin d'été se lève au fond de la vallée de Récourt, les cloches de l'église carillonnent en l'honneur du saint qu'on va fêter.

Cette année, une surprise et un honneur sont réservés aux habitants de Renesson. Un peu avant l'heure

de la grand'messe, des claquements de fouet résonnent sur le chemin de Heippes et deux calèches franchissant le pont s'arrêtent devant le logis du maire. L'une contient Mme Herbillon et sa fille ; l'autre, le docteur Boisselier et Marcel. La partie a été concertée entre Mme Clarisse et le médecin ; ils ne sont pas fâchés de se montrer aux gens de leur village natal dans tout l'éblouissement de leurs récentes dignités : la première avec son titre de préfète, le second avec son ruban rouge. Tous deux espèrent en outre que le bal de la fête, amenant un rapprochement plus intime entre Marcel et Fernande, hâtera la conclusion de leurs projets matrimoniaux.

La nouvelle de l'arrivée de ces deux illustrations locales se répand avec une rapidité électrique pendant la messe. Camille, qui a assisté à l'office entre ses grands parents de Lisle, l'apprend à la sortie de l'église et en reçoit un coup au cœur. Elle revient, pâle et si lencieuse au logis, et se hâte d'aller s'enfermer dans sa petite chambre haute, dont la fenêtre donne sur les champs. Depuis qu'elle est à Renesson, tout lui parle de Marcel. La vue des bois qu'ils ont parcourus ensemble, a réveillé les plus exquis souvenirs de ses joies d'enfant, et la douce mélancolie de cette évocation du passé, tout en mettant un baume sur ses blessures, a tourné davantage encore sa pensée vers celui qu'elle aime toujours. En se sentant loin de Villotte et protégée par cet éloignement contre toute tentation de faiblir, elle s'est abandonnée avec une délicieuse sécurité à l'unique et tendre préoccupation de sa vie. Mais maintenant, voici qu'au milieu de cette trompeuse quiétude,

la brusque apparition de Marcel éclate comme un orage en plein ciel bleu. Non seulement il est à Renesson, mais il y revient avec celle que la rumeur publique nomme déjà sa fiancée, et Camille sent gronder en elle une tempête de pensées troublantes et de colères jalouses.

Ce matin encore elle avait promis à Sosthène de l'accompagner au bal qui doit avoir lieu, l'après-midi, dans la prairie de Goulinvaux ; maintenant elle se jure qu'elle ne mettra pas les pieds dehors, pendant toute cette journée de fête. — Elle souffrirait trop de voir Marcel danser avec Fernande, et d'assister comme une étrangère délaissée au triomphe de sa rivale. Non, elle préfère se confiner dans sa chambre avec son chagrin et sa jalousie. — Pourtant, à mesure que la journée avance, ses idées de réclusion lui paraissent moins héroïques, et ses résolutions perdent de leur force. Elle voit passer sur la route les couples endimanchés qui se rendent au bal, elle entend dans les prés les notes aiguës et sautillantes des violons. Cette lointaine musique semble amollir ses résistances et changer la direction de ses pensées. Elle se dit que ce bal en plein air lui offre peut-être la seule occasion de voir encore une fois Marcel, et de s'assurer par elle-même de la réalité de ces bruits de mariage. Au fond de son cœur, une voix intime plaide en faveur du jeune Boisselier. — Qui sait ? il n'est peut-être pas aussi oublieux qu'on le prétend ; — ce mariage n'existe peut-être que dans l'imagination malveillante de gens intéressés à semer la mésintelligence entre les deux familles ?... Elle devient indécise, et, tout en se répétant qu'il est de sa

dignité de ne point paraître à la fête, elle donne un coup d'œil à la glace, afin de s'assurer, qu'à tout hasard, sa coiffure et sa toilette lui permettent de se montrer au bal sans trop de désavantage.

A ce moment, la porte de sa chambre s'ouvre brusquement et livre passage à Sosthène.

— Comment, s'écrie-t-il, tu n'es pas encore prête?

— Sosthène, répond-elle en rougissant, je crois que je ferais mieux de ne pas aller à ce bal.

— Plaît-il?... Quelle mouche t'a piquée depuis ce matin?

— Les Boisselier sont ici, et nous pouvons être exposés à nous rencontrer avec eux...

— Raison de plus pour ne pas nous abstenir... Si nous n'allions pas au bal, ils s'imagineraient qu'ils nous font peur et je ne veux pas leur donner cette satisfaction.

— Papa se fâchera, s'il apprend que nous n'avons pas tenu compte de sa défense.

— Allons donc!.. La voie publique est à tout le monde et nous ne pouvons pas nous calfeutrer, chaque fois que ces gens-là passeront dans la rue en même temps que nous... Ce serait trop ridicule!

— Tu verras, nous nous en repentirons...

— Bah! bah!... Je prends tout sur moi... Mets ton chapeau et partons!

En même temps Sosthène force Camille à se coiffer, il lui jette impatiemment son mantelet sur les épaules et l'entraîne dehors, sur le chemin de Goulinvaux.

Renesson étant situé dans une gorge fort étroite, où les maisons sont resserrées des deux côtés du ruisseau,

il n'y a pas de place dans le village pour danser en plein air. Aussi a-t-on installé le bal à l'extrémité d'une prairie qui s'enfonce dans la forêt et qu'ombragent de grands frênes plantés en quinconce. — La municipalité s'est mise en frais. Des banderoles tricolores flottent aux arbres, que relient les uns aux autres des cordons de verres de couleur; le menuisier Bigeard a construit sous les frênes une estrade en planches pour les musiciens, et des bancs pour les familles des danseuses. Au delà du cercle réservé à la salle de bal, les échoppes des marchands en plein vent s'étalent dans la prairie au grand soleil; il sort de dessous les tentes de toile des cliquetis de verres qu'on trinque et des voix confuses de buveurs.

Quand Sosthène et Camille arrivent sous les frênes, l'animation est déjà grande; on vient de commencer un quadrille, et aux sons de deux violons, d'une clarinette et d'un cornet à piston, les couples tourbillonnent sur la pelouse. Une triple rangée de paysans en blouse neuve et de bonnes femmes en cornettes assiste aux ébats des jeunes gens. Chacun lorgne avec des yeux écarquillés le coin ombreux où se trouvent la nouvelle préfète et sa fille, escortées du maire et du docteur Boisselier. Les deux dames s'abritent sous leur ombrelle et regardent dédaigneusement sauter filles et garçons; le docteur Boisselier, souriant avec indulgence, caresse complaisamment sa barbe et donne de temps à autre une chiquenaude sur sa décoration, pour enlever la poussière qui en ternit la fraîcheur. Parfois il met l'une de ses mains en abat-jour sur ses yeux et semble chercher dans la foule s'il n'y découvrira pas

Marcel, dont Mmes Herbillon attendent l'arrivée pour prendre part aux danses; mais Marcel se fait désirer et le docteur a beau cligner de l'œil à droite et à gauche, il n'aperçoit nulle part la figure du retardataire.

Malgré les instances de son frère, Camille a refusé d'entrer dans le cercle du bal, et Sosthène s'est mis sans elle en quête d'une danseuse. Restée seule, la jeune fille s'est adossée à un gros frêne et là, dérobée à tous les regards par la robuste carrure de trois paysannes qui lui servent de rempart, elle écoute vaguement la musique aigrelette des violons, tandis que ses yeux contemplent le paysage environnant. — Des deux côtés, les pentes boisées se relèvent et encadrent la prairie dans un cirque de verdure moutonnante. A quelques pas du frêne, près d'une haie de viornes et de prunelliers qui termine la lisière du bois, un sentier s'enfonce dans l'ombre et grimpe à travers la forêt.

C'est par là qu'au temps de son enfance, elle a débouché un soir avec Sosthène, après leur course aventureuse à la recherche des *hannequets;* et c'est là, près de ces viornes qui balancent leurs bouquets de fruits rouges et leurs feuilles déchiquetées, qu'elle a aperçu pour la première fois Marcel Boisselier tendant ses gluaux au clair de lune. Le souvenir de cette première entrevue absorbe si bien sa pensée, que le tumulte du bal bourdonne confusément à ses oreilles, et qu'elle ne remarque plus rien de ce qui se passe autour d'elle. Au lieu de la musique de l'orchestre, elle croit ouïr encore les sons étranges de la *frouée* de Marcel; et il lui semble revoir le jeune garçon,

cheveux au vent, découpant sa svelte silhouette sur le vert de la prairie, mollement veloutée par la clarté de la lune. Sa pensée est envahie par les ressouvenances qu'évoque le paysage, elle a par instants une véritable hallucination, et elle s'imagine entendre la voix nette et sympathique de Marcel l'interpeller au sortir du bois...

Mais ce n'est pas une illusion... Cette fois ses oreilles ont perçu réellement un murmure de syllabes timidement articulées; quelqu'un vient de prononcer son nom derrière elle, quelqu'un dont le timbre de voix est trop inoubliable pour qu'elle ait pu s'y méprendre. Elle tourne la tête, et son cœur ne fait qu'un saut; elle vient de reconnaître Marcel Boisselier dissimulé derrière le large fût du frêne auquel elle s'appuie.

A la vue de l'ami d'autrefois, toute sa présence d'esprit l'abandonne; elle reste immobile, interdite, et ses yeux grands ouverts expriment alternativement la surprise, la joie et la crainte.

— Camille! murmure Marcel, enfin je vous retrouve

Elle est trop franche et trop peu maîtresse d'elle-même pour chercher à dissimuler son trouble.

— Pardon, balbutie-t-elle, je m'attendais si peu... Elle s'interrompt, encore toute saisie, puis se rappelant brusquement en quelle compagnie le jeune homme est venu à Renesson, elle ajoute d'un ton bref et amer :

— Vous êtes ici avec des amis qui pourraient s'étonner de vous voir causer avec moi... Je vous en prie, laissez-moi et allez les rejoindre.

— Camille, proteste le jeune Boisselier, je ne suis venu à Renesson que pour vous!...

Les paysannes campées devant Camille se sont retournées et examinent curieusement les deux jeunes gens.

— On nous observe déjà... Vous ne pouvez pas rester près de moi... Retournez avec vos amis.

— Il faut que je vous parle! il le faut! insiste énergiquement Marcel.

— C'est impossible... J'attends mon frère et je ne veux pas qu'il nous trouve ensemble...

— Je vous en supplie!... implore de nouveau le jeune homme de sa voix la plus affectueuse.

Cette voix a une intonation de tristesse et de prière si attendrissante, que Camille se sent déjà désarmée et à demi convaincue.

— Ne restons pas ici, continue-t-il, il y a derrière vous un sentier où nous serons à l'abri des regards et où nous pourrons causer... Venez!

En même temps il lui prend la main, et, — après cette lutte qui se prolonge depuis deux années, après les souffrances et les angoisses des dernières semaines, — elle est si lasse et si découragée, elle a tant besoin de sortir du doute qui la torture, qu'au risque de scandaliser les paysannes, ses voisines, elle se laisse emmener par Marcel vers ce sentier qui s'enfonce dans l'épaisseur du bois.

Le chemin tortueux et montant est à peine assez large pour qu'on puisse y marcher deux de front. Serrés l'un contre l'autre, ils le suivent pendant quelques minutes silencieusement. Déjà les rumeurs du

bal et les sons de la musique leur arrivent plus confus, quand Camille demande d'une voix étouffée :

— Qu'avez-vous à me dire?

— J'ai d'abord, commence Marcel, à vous mettre en garde contre un bruit qui court à Villotte et qui est faux... On vous a parlé de mon mariage avec Mlle Herbillon?

— Oui.

— Et vous y avez cru, Camille?

— Comment n'y aurais-je pas cru, quand toutes les personnes qui venaient à la maison m'affirmaient que c'était vrai, et quand aujourd'hui encore je vous vois arriver à Renesson avec Fernande et sa mère?...

— Les apparences sont contre moi, je l'avoue, mais il n'y a rien de sérieux dans tout cela, rien que d'absurdes commérages.

— Commérages aussi, n'est-ce pas? le bal du marché couvert où vous avez dansé toute la nuit avec Fernande?... Cela non plus n'était pas sérieux?... Du reste, se hâte-t-elle d'ajouter avec moins d'âpreté, pourquoi vous en défendre? Vous avez raison... Fernande est jolie et sa famille sera heureuse de vous la donner; tandis que mon père refuserait de nous marier... en supposant que vous m'aimiez encore.

— Oh! Camille, je vous aime toujours!

Elle secoue la tête et ses lèvres ébauchent une moue pleine d'incrédulité.

— Je vous aime passionnément, affirme-t-il, et je ne suis venu ici que pour vous le jurer de nouveau... C'est vous plutôt que je devrais accuser de m'avoir oublié... Depuis deux ans, depuis le soir de l'orage sur le chemin

de Polval, n'avez-vous pas affecté de me fuir? N'avez-vous pas évité de vous rencontrer avec moi chez tante Aurélie?... Avez-vous seulement fait un signe de votre fenêtre pour essayer de me rassurer?

— Est-ce que cela m'était possible? — Souvenez-vous de ce qui s'est passé après notre course à Polval!... Elle lui rappelle l'altercation de son père et de Boisselier, la maladie de Desrônis, puis elle lui conte les luttes douloureuses qu'elle a eu à soutenir, les colères d'Amable, la scène du cimetière. — On voulait me faire jurer de ne plus vous aimer, mais cela je ne le pouvais pas, j'aurais préféré mourir... A la fin, pour avoir la paix, j'ai promis de ne plus chercher à vous revoir... Ce que j'ai souffert pour arriver à tenir ma promesse, vous ne le saurez jamais!

Elle le regarde avec des yeux pleins de larmes et il se sent touché jusqu'au fond du cœur.

— Pauvre mignonne, s'écrie-t-il, comme vous avez été malheureuse, et comme je suis navré d'avoir ajouté à vos chagrins par mon étourderie!... Dites-moi que vous me pardonnez...

Un sourire éclaire les yeux humides de Camille : — Oui, murmure-t-elle.

— Et que vous m'aimez toujours comme autrefois...

— Vous ne le savez que trop!

Le petit sentier débouche dans une tranchée herbeuse où ils continuent à marcher en causant. Ils sont trop préoccupés de ce qu'ils ont à se dire après ces longs mois de silence, pour s'apercevoir du chemin qu'ils ont fait. Ils gravissent lentement la route forestière, tandis que derrière eux le soleil couchant

s'abaisse et plonge son large disque rouge dans les brumes de la gorge de Benoite-Vaux. On n'entend plus le rythme sautillant des violons de la fête; la musique du bal est remplacée par de confus gazouillements d'oiseaux, en train de prendre leur bain dans les sources éparses sous bois.

— Nous nous aimerons bien, toujours! répète Marcel en s'emparant de la main de Camille afin de guider la jeune fille à travers les ornières profondes de la tranchée.

— Hélas! reprend-elle en secouant la tête, mieux nous nous aimerons et plus nous souffrirons, car nos parents se détestent plus que jamais.

— Les parents n'ont pas le droit de faire le malheur de leurs enfants pour la satisfaction de leurs rancunes, proteste Marcel en se révoltant, c'est odieux et injuste!

— Ils peuvent s'opposer à notre mariage.

— Ils ne le pourront pas toujours... Dans un an vous serez majeure, Camille, et si vous montrez de l'énergie, vous imposerez votre volonté à M. Desrônis, comme je compte imposer la mienne à mon père...

— Je n'oserai jamais.

— Il le faut!... s'exclame impétueusement Marcel, notre avenir et notre bonheur sont à ce prix... Si Mlle Montéclair était là, elle vous le conseillerait comme moi... Vous ne pouvez pas supporter plus longtemps cette vie de discussions, de luttes et d'anxiété que vous menez depuis deux années!... Votre santé en pâtit, et je vous aime trop pour vous voir vous étioler et vous désespérer à deux pas de moi, sans que je puisse

même vous réconforter par une parole ou un regard...

— Marcel, maintenant je suis certaine que vous m'aimez, et cela me donnera de la force. Vous avez bien fait de venir à Renesson et de m'obliger à vous écouter... Si vous saviez comme j'étais malheureuse avant de vous avoir revu?... Je ne vivais plus, je n'avais plus de goût à rien... A présent je me sens plus légère, plus courageuse, et il me semble que nous ne nous sommes jamais quittés.

— Je voudrais ne plus vous quitter jamais! dit Marcel en lui serrant les deux mains.

Pendant une minute leurs regards restent plongés l'un dans l'autre et ils oublient le reste du monde. La grande forêt avec ses silences profonds, coupés de gazouillements d'oiseaux, enveloppe maternellement leur innocente extase amoureuse. Leurs pas, amortis par le gazon du chemin, ne semblent plus toucher le sol. Ils montent légèrement la rampe de l'allée forestière, tandis qu'un dernier rayon du soleil couchant baigne leurs deux têtes dans une lumière empourprée. Tout à coup, à un tournant, ils s'aperçoivent qu'ils touchent à la lisière, et que la *tranchée* aboutit à une large route départementale qui court dans la plaine, parallèlement à la forêt. Au delà, s'étendent des champs moissonnés, dont les sillons couverts de chaume ondulent jusqu'à la ligne de l'horizon.

— Ah! mon Dieu, où sommes-nous? s'écrie Camille avec inquiétude.

Ils ont fait beaucoup de chemin sans s'en douter, et Marcel est obligé de reconnaître qu'ils se trouvent maintenant à une assez grande distance de Renesson.

— Nous ne serons jamais de retour avant le soir, reprend la jeune fille effrayée, on a dû s'étonner déjà de notre absence... Les paysannes qui étaient près de moi nous ont remarqués, et je suis sûre que tout le village sait maintenant que nous sommes partis ensemble!... Que vont penser votre père, Sosthène et mes grands parents?... Il faut que je rentre à la maison... Adieu, Marcel!

Elle veut le quitter et s'en retourner par le chemin le plus court, mais le jeune homme la retient.

— La nuit va venir, dit-il, et vous ne reconnaîtrez pas les sentiers, je ne puis pas vous laisser partir seule...

— Nous ne pouvons pas non plus revenir ensemble, ce serait pis!... réplique Camille... Que faire, mon Dieu?

Ils restent un moment indécis, au bord de la route solitaire.... Les premières ombres du crépuscule emplissent la forêt; la plaine devient de plus en plus grise... Au loin, on entend tinter les sonnailles d'une voiture qui gravit la côte de Chaumont. Marcel est très surexcité; la promenade sous bois, les regards et les paroles de tendresse sous l'ombre verdoyante des hêtres, la mystérieuse venue du crépuscule, tout l'exalte et lui met en tête des résolutions romanesques et aventureuses...

— Écoutez, Camille, reprend-il d'une voix très émue, m'aimez-vous bien et avez-vous confiance en moi?

Si elle a confiance en lui? Belle question, il est avec tante Aurélie le seul être au monde qui ait sur elle une

autorité sérieuse ; de tout temps elle a eu pour lui une religieuse admiration. Les caractères inconsistants, faibles et légers de son père et de Sosthène ne l'ont jamais influencée que médiocrement ; mais elle regarde Marcel comme une sorte de demi-dieu, ayant tout : la raison, l'esprit et la beauté...

— Parlez, répond-elle avec empressement, que dois-je faire ?

— Camille, je vous disais tout à l'heure que nous ne pouvions pâtir éternellement des rancunes de nos parents et qu'il fallait leur montrer combien était ferme notre volonté de nous aimer et de nous épouser... Le hasard nous en donne les moyens... Cette voiture dont vous entendez là-bas les grelots, est l'omnibus qui dessert la station de Clermont. A la station suivante, aux Islettes, demeure une sœur de mon père, qui m'adore et qui m'est toute dévouée. Montons dans cette voiture ; avant trois heures nous serons aux Islettes ; je vous conduirai chez ma tante, et de là nous écrirons à nos parents que nous ne rentrerons à Villotte que lorsqu'ils auront consenti à notre mariage...

— Oh ! Marcel, s'exclame la jeune fille qui l'écoute avec stupéfaction, c'est vous qui me proposez cela ?

— Pourquoi pas ? ma tante est une bonne et excellente femme qui vous soignera comme une mère, et dans la situation où nous sommes, c'est le seul expédient qui puisse forcer nos familles à entendre raison.

— M'enfuir avec vous !... que penserait-on de moi ?

— On ne pensera pas plus de mal de nous, si nous allons aux Islettes, qu'on n'en dira, si nous rentrons ce

soir à Renesson après notre promenade de deux heures en forêt...

Le tintement des sonnailles devient de plus en plus distinct ; l'omnibus est parvenu au sommet de la côte et on le voit accourir au grand trot sur la route...

— Puisque je vous ai malheureusement compromise par cette promenade, poursuit Marcel, il faut au moins que mon imprudence serve à assurer notre mariage.

— Non, non, c'est impossible, murmure faiblement Camille qui perd la tête.

L'omnibus n'est plus qu'à dix pas. Marcel adresse un signe énergique au conducteur qui arrête ses chevaux, saute sur la route et ouvre la portière aux deux jeunes gens...

Que faire?... Camille a honte de reculer maintenant et de donner aux voyageurs de l'omnibus le spectacle d'une scène désobligeante et ridicule pour celui qui est son seul ami... Et toute confuse et comme magnétisée par le regard suppliant de Marcel, elle se décide à monter avec lui dans l'intérieur ; la portière se referme, le conducteur siffle ses chevaux, et la voiture file au grand trot sur la route de Clermont...

La-bas, de l'autre côté de la forêt, les violons continuent de faire sauter les gens de la fête dans le demi-jour crépusculaire ; mais le plaisir de danser et de voir danser n'occupe pas seul les groupes épars sur la pelouse. Une sourde agitation se manifeste çà et là ; et la

disparition de Marcel et de Camille commence à être le sujet de la plupart des conversations.

Après une heure d'attente, le docteur Boisselier s'est lassé de poser sa main en abat-jour sur ses yeux et de promener des regards investigateurs dans toutes les directions, sans rien voir que le poudroiement de la route et le verdoiement de la prairie. Talonné par les mouvements d'impatience des dames Herbillon, aussi bien que par sa propre inquiétude, il a proposé à Fernande et à sa mère de circuler à travers les groupes afin de prendre quelques informations au sujet de l'absence inexplicable de Marcel. Après plusieurs tours et de nombreux interrogatoires infructueux, ils sont arrivés près du gros frêne où s'est arrêtée Camille. Là, le docteur recommence son enquête.

— C'est-il votre garçon que vous cherchez? demande une paysanne... Puis, sur un signe affirmatif de Boisselier, elle continue : — Il était ici il y a une heure, en train de causer avec Mlle Desrônis...

Les dames Herbillon prennent des airs pincés et Boisselier effaré fronce les sourcils : — Et après? murmure-t-il.

— Après, il est parti avec la demoiselle.

— Parti?... Où sont-ils allés?

— Il me semble bien qu'ils ont pris ce sentier là-bas, à main droite; mais dame? je n'étais pas sur leur dos, pensez, et je ne peux pas vous dire au juste où ils sont allés.

Tout cela est accompagné de demi-sourires et de réticences sournoises qui agacent singulièrement le docteur : — C'est inconcevable! grommelle-t-il en tortillant sa barbe.

— Attendez donc, commence à son tour le brigadier forestier qui s'est mêlé au groupe, un jeune homme en veston gris et une demoiselle en robe bleue, n'est-ce pas?... Je les ai aperçus de loin, il y a un quart d'heure, dans les bois de Meuse;... ils montaient la tranchée d'Issoncourt.

Mme Herbillon hausse les épaules : — Mais c'est un enlèvement alors! s'écrie-t-elle avec un éclat de rire forcé; c'est tout à fait romanesque!... Mon cher Boisselier, nous vous laissons poursuivre les fugitifs et nous rentrons à Villotte... Monsieur le maire, voulez-vous avoir l'obligeance de me conduire à ma voiture!...

Et elle part au bras du maire, entraînant Fernande rouge de dépit, tandis que Boisselier, abasourdi, court après elle et se confond en excuses. Sur ces entrefaites Sosthène arrive, et mis à son tour au courant de l'aventure, il s'élance impétueusement dans le petit sentier qu'on lui désigne, en jurant qu'il rattrapera le ravisseur et qu'il lui donnera une leçon exemplaire...

Pendant que Sosthène court les bois de Meuse, que Boisselier lève les bras au ciel et que la calèche préfectorale emporte Mme Clarisse et Fernande indignées, l'omnibus qui a recueilli Marcel et Camille roule paisiblement sur la route de Clermont. — Il y a trois autres voyageurs dans l'intérieur : un gros homme en blouse portant soigneusement sur ses genoux une pendule recouverte de son globe; une sœur de la Doctrine chrétienne occupée à égrener son chapelet, et une paysanne qui berce entre ses bras un nourrisson pleurard. Dans ces conditions, toute conversation intime est impossible entre Marcel et Camille. Gênés par les regards curieux

que lancent leurs compagnons de voyage, ils se tiennent immobiles, en face l'un de l'autre, près de la portière dont ils ont baissé la glace, et ils regardent silencieusement fuir derrière eux le paysage déjà enténébré. C'est à peine s'ils osent lever les yeux, tant ils ont peur de se trahir; ils se sentent tous deux en proie à ce malaise qui suit les résolutions prises à l'étourdie, quand la réflexion vient ensuite jeter au travers sa lumière glacée et désillusionnante...

A mesure qu'elle recouvre son sang-froid, Camille se demande comment elle a pu céder aux exhortations de Marcel, monter dans cette voiture qui l'emmène loin des siens, et risquer ainsi dans une aventure sa réputation et la considération de sa famille... Elle songe que si, par hasard, cette tante de Marcel était absente de chez elle à l'heure où ils arriveront aux Islettes, elle se trouverait au milieu de la nuit dans un pays inconnu, seule avec le jeune Boisselier. Assurément elle a une entière confiance dans la loyauté et l'affection de Marcel, mais elle sent qu'elle s'est mise dans une situation tout au moins équivoque. D'ailleurs il n'est nullement certain que le parti désespéré qu'ils viennent de prendre, amènera Boisselier et Desrônis à donner leur consentement au mariage. Au fond d'elle-même, quelque chose d'honnête proteste contre l'emploi d'un pareil moyen de contrainte. En apprenant sa fuite, Amable Desrônis, dont la santé n'est pas complètement rétablie, peut avoir une nouvelle attaque plus grave que la première, et y succomber. A cette pensée, Camille est saisie d'un frisson douloureux, sa conduite lui paraît criminelle, et elle est sur le point de fondre en larmes.

Dans son coin, Marcel n'est pas plus rassuré. Le mutisme de son amie, les détails prosaïques de l'intérieur de l'omnibus, les ombres mêmes de la nuit tombante ont calmé son effervescence. Il commence à entrevoir les périls de l'aventure où il a entraîné Camille, et à concevoir des doutes sur le dénouement que peut avoir cette expédition romanesque. Il ne regarde plus la jeune fille qu'à la dérobée; il a peur de rencontrer ses bruns regards limpides et d'y lire un reproche ou une supplication.

Cependant l'omnibus trotte bruyamment sur la route ferrée, dont les grands ormes de bordure affectent des formes menaçantes; il traverse des villages aux portes closes, aux vitres illuminées par les apprêts du repas du soir; puis il descend une pente rapide et s'arrête brusquement devant un édifice carré, devant lequel se trouvent déjà plusieurs voitures, et où des silhouettes affairées se dessinent en noir sur les fenêtres éclairées à l'intérieur. C'est la station. La portière s'ouvre et Camille descend la première; Marcel reste en arrière retenu par le gros homme qui lui a donné sa pendule à porter, pendant qu'il règle avec le conducteur...

La résolution de la jeune fille est maintenant arrêtée : — elle ne suivra pas Marcel aux Islettes, elle s'en reviendra seule à Renesson... Mais à cette heure avancée de la soirée, où et comment trouver une voiture qui consente à la reconduire là-bas?... Ses yeux parcourent avec inquiétude l'emplacement déjà obscur qui s'étend devant la station, et tout d'un coup son cœur bat... Elle vient de reconnaître parmi les voituriers un des cultivateurs de son grand-père... Elle ne s'est pas

trompée, c'est bien Napoléon Goujon dit Coco, qui est là-bas, près de la barrière, occupé à retirer des naseaux de son cheval la poche de toile où il lui a servi son picotin. Camille s'élance vers le paysan. Pour un peu elle lui sauterait au cou :

— Bonsoir, père Coco, lui crie-t-elle, est-ce que vous retournez à Renesson ?

— Bonté ! s'exclame le bonhomme, qui n'en croit pas ses yeux, c'est-il vous, mamzelle Camille, à cette heure et si loin de votre maison?... Oh ! mais oui, là, j'ai hâte de rentrer chez nous pour attraper encore un bout de la fête !... J'étais venu conduire en gare deux sacs de blé et je m'en retourne à vide.

— Vous allez me remmener avec vous, mon brave Coco !

— Bien volontiers, mamzelle ; seulement vous ne serez pas à l'aise dans ma charrette. Enfin, à votre disposition...

A ce moment, Marcel, inquiet, rejoint Camille et murmure timidement :

— Je vais prendre les billets...

Cette fois elle ne craint plus de résister, et la présence de Coco lui-même ne l'intimide pas.

— Non, dit-elle, il faut renoncer à votre projet, Marcel !... Plus j'y pense et plus je suis certaine qu'il n'en peut sortir rien de bon... Ne m'en veuillez pas d'avoir changé d'idée ; mon cœur n'a pas changé et je vous aime toujours... Seulement, soyez raisonnable et laissez-moi retourner à Renesson.

— Camille, réplique Marcel confus, je ne puis pourtant pas vous abandonner ici...

— Je pars à l'instant avec ce brave homme, qui est le cultivateur de mon grand-père... Adieu !...

Elle lui tend la main, tandis que Coco ébahi se tient près de la ridelle pour aider sa jeune patronne à monter...

La voilà sur les bottes de paille, à côté du père Coco qui fouette sa bête... Encore un dernier regard mouillé, dans la direction de Marcel qui reste consterné sur le seuil de la station ; — puis Camille, sursautant violemment à tous les cahots de la charrette, reprend, au trot du vieux cheval de labour, la route qui conduit à Renesson.

IV

Le cheval de Coco n'était pas un trotteur. Il mit du temps à franchir les cinq lieues qui séparent Clermont de Renesson, et quand il s'arrêta devant la porte de M. de Lisle, onze heures venaient de sonner. Bien que la fête tînt le reste du village éveillé, tout dormait dans la maison des grands parents de Camille, et celle-ci, très peu rassurée au sujet de l'accueil qu'elle allait recevoir, dut attendre dix bonnes minutes qu'une servante, réveillée par les cris de Coco à la porte de l'écurie, se décidât à tirer les verrous. La servante à demi ensommeillée se frottait les yeux et poussait des exclamations mêlées à de longs bâillements à la vue de Camille. Elle lui apprit que Mme de Lisle et Sosthène, voyant qu'à huit heures ni Camille ni Marcel n'avaient reparu, s'étaient décidés à partir pour Villotte afin de prévenir le Dr Desrônis de la fuite de sa fille et du jeune Boisselier. — M. de Lisle, ajouta la domestique, vient de se coucher et il dort déjà ; faut-il le réveiller ?...

Camille supplia cette fille de n'en rien faire puis, sans ajouter un mot, marchant avec précaution, elle gagna sa petite chambre et s'y enferma. La nouvelle de l'absence de Mme de Lisle et de Sosthène l'avait un moment soulagée; l'explication pénible qu'elle redoutait se trouvait ainsi retardée de quelques heures; mais elle se sentit bientôt prise d'une angoisse plus cruelle, quand elle songea à l'arrivée de sa grand'mère dans la maison de la rue des Tanneurs, et à l'effet que devait produire sur son père le récit de son aventure, narré par Sosthène et commenté par Mme de Lisle. Comme on pense, elle dormit à peine; dès le matin, quand elle sut que son grand-père était levé, elle alla tout lui conter et solliciter son pardon. Le bonhomme étant d'une nature indulgente et pacifique, se montra en somme plus attristé que courroucé.

— Vous m'assurez que vous n'êtes pas fautive, petite, répondit-il en secouant la tête, et je suis tout disposé à le croire, mais ce n'est pas moi qu'il faut persuader, c'est votre grand-maman, et votre père, et tout le monde,... car votre équipée n'a pas été d'un bon effet dans le village, et les gens croient plutôt au mal qu'au bien... Je vais écrire à votre père que vous êtes retrouvée, et demain je vous reconduirai à Villotte.

Le lendemain, on attela de nouveau le *Blond* à la carriole et Camille quitta Renesson en compagnie de Coco et du grand-père.

A Villotte, son aventure était déjà connue; on en colportait le récit de maison en maison; l'imagination des indigènes, toujours féconde quand il s'agissait de méchanceté, s'exerçait à enjoliver et à grossir les détails

de l'affaire. — Au dire des gens charitables, les choses avaient été plus loin qu'on ne voulait l'avouer; Marcel et Camille avaient prémédité depuis longtemps cette scandaleuse escapade; ils correspondaient en secret et s'étaient donné rendez-vous à Renesson pour mettre plus facilement leur projet à exécution; ils n'avaient été arrêtés que le lendemain par la gendarmerie dans une auberge de l'Argonne, au moment où ils comptaient prendre le train de Paris, et on les avait ramenés de brigade en brigade jusqu'à Verdun... De tous côtés s'élevait un concert de blâme contre l'hypocrisie de cette demoiselle Desrônis qui avait séduit, Dieu sait comment, le fils du docteur Boisselier, et avait eu l'audace de faire manquer le mariage de la fille du préfet; — car maintenant il n'y fallait plus songer, les fiançailles étaient à vau-l'eau, et Mme Herbillon indignée avait déclaré que jamais elle ne pardonnerait aux Desrônis et aux Boisselier l'injure infligée à sa fille. — Et ainsi, sur ce thème varié à l'infini, les langues tournaient sans se lasser, depuis vingt-quatre heures, quand la carriole de M. de Lisle s'arrêta devant la maison Desrônis.

Camille, pâle et frissonnante sous son voile, descendit avec l'aide de son grand-père et resta appuyée au mur du corridor, tandis que M. de Lisle appelait Victoire et s'informait si le docteur était au logis. — Oui, tout le monde se trouvait rassemblé dans la salle à manger et on attendait avec impatience l'arrivée de la carriole. — Quand Camille, précédée de son grand-père, entra en tremblant dans la salle, elle comprit dès le premier coup d'œil qu'elle allait avoir à affronter des juges impitoyables.

Avec son capuchon noir encadrant sa figure bilieuse, son caraco de velours flottant autour de son buste mince, sa jupe brune aux plis collants, Mme de Lisle assise près de la niche du poêle, sans perdre un pouce de sa taille, les coudes au corps, tricotait un bas, et à la façon menaçante dont ses doigts maigres faisaient cliqueter l'une contre l'autre les aiguilles d'acier, on eût dit une Parque tissant la condamnation de la pauvre Camille. — Sosthène, en apercevant sa sœur, s'était levé brusquement, et maintenant, le nez contre la vitre, il affectait d'ignorer la présence de la jeune fille, tandis que son dos prenait des attitudes scandalisées et méprisantes. — Quant à Desrônis, il était resté assis ; ses doigts crispés étreignaient violemment les bras du fauteuil, sa figure devenue blême exprimait une fureur concentrée, bien plus effrayante que ses éclats de colère habituels.

— Que venez-vous faire ici? cria-t-il d'une voix rauque à sa fille.

— Voyons, Desrônis, crut devoir dire M. de Lisle d'un ton conciliant, il ne faut pas vouloir la mort du pécheur... La petite est fatiguée et ce n'est pas le moment de la tarabuster...

— Monsieur de Lisle! interrompit sèchement l'altière Mme de Lisle.

— Ma bonne?

— Taisez-vous et laissez mademoiselle nous expliquer sa conduite.

— Papa! grand-maman! balbutia Camille d'une voix suppliante, je vous en prie, ne me repoussez pas!... J'ai déjà tant de chagrin!...

— Vraiment! reprit avec amertume Amable Desrônis, tant de chagrin?... Il ferait beau voir que vous n'en eussiez pas!... Vous ne pleurerez jamais assez le mal que votre conduite a causé!... Vous vous êtes donnée en spectacle à tout le pays, vous avez déconsidéré le nom que vous portez, avili la mémoire de votre pauvre mère, trompé tous ceux qui avaient foi en vous... Vous avez agi bassement, vilainement... Aucun sentiment de pudeur ne vous a retenue... Vous pouvez aller retrouver votre complice; il n'y a plus de place pour vous dans une maison que vous avez déshonorée!

— Ne me condamnez pas au moins sans m'entendre, murmura Camille, je ne suis pas coupable des choses que vous dites...

— Pas coupable? interrompit Desrônis en ricanant, alors les mots n'ont plus de sens!... N'avez-vous pas, malgré vos promesses, entretenu des relations avec le fils de mon ennemi? N'avez-vous pas comploté avec lui ce voyage de Renesson? Ne vous êtes-vous pas rencontrés au bal de la fête, et là, en plein soleil, en présence de la femme et de la fille du premier magistrat du département, ne vous êtes-vous pas enfuis à travers bois?... Ne vous a-t-on point vus tous deux dans l'omnibus de Clermont? N'êtes-vous pas descendus ensemble nuitamment à l'une des stations du chemin de fer?... Si vous vous croyez innocente après tout cela, alors c'est que vous êtes encore plus pervertie que je ne le supposais!...

— Les apparences sont contre moi, protesta Camille, oui, c'est vrai!... mais je jure que je n'avais pas parlé à Marcel Boisselier depuis deux ans, et que lorsque je suis allée à Renesson je ne pensais pas l'y rencontrer...

Je l'ai revu au bal, et j'ai eu le tort de le suivre dans les bois... J'ai un moment perdu la tête et je suis montée dans la voiture de Clermont, mais à peine en route, j'ai compris mon imprudence et dès que nous sommes arrivés à la station, je l'ai quitté pour m'en revenir avec le laboureur de grand-père... Voilà toute la vérité et je n'ai rien de plus à me reprocher.

Ce fut le tour de Mme de Lisle.

— Et que pouviez-vous faire de pis? s'exclama-t-elle en piquant une aiguille dans ses cheveux gris, depuis quand est-il permis à une jeune fille bien élevée de courir les champs avec un jeune homme?... Le mal gît d'abord dans le scandale et vous avez scandalisé tout le village... Sont-ce là les exemples que vous avait légués votre défunte mère? Je l'avais élevée dans d'autres principes, Dieu merci! et ce n'est pas elle qui se serait compromise de la sorte!... Du reste, je l'ai toujours dit, vous n'avez rien des de Lisle... Vous êtes une Desrônis des pieds à la tête.

— Qu'entendez-vous par là, madame? dit Amable en bondissant et en prenant cette dernière réflexion pour une injure personnelle.

— J'entends, monsieur, qu'on récolte ce qu'on a semé, et que quand on donne à ses enfants les exemples que vous avez mis sous leurs yeux, on ne doit s'en prendre qu'à soi s'ils tournent mal...

— Si votre petite fille, répliqua-t-il aigrement, était restée à Renesson, elle aurait sans doute été mieux surveillée et mieux élevée?

— Certes oui, monsieur, je m'en flatte.

— Eh bien, prenez-la donc et gardez-la!... Quant

à moi, je ne veux plus d'elle... Sa vue me fait mal!

— Père, s'écria Camille en joignant les mains, je me repens... Ne me renvoie pas, ne me renvoie pas!

Et comme Amable faisait le geste de la chasser, elle s'élança vers son frère et lui prit les mains : — Sosthène, continua-t-elle d'une voix brisée, sois bon, j'ai tant de chagrin!... Intercède pour moi, ne me repousse pas!

Mais Sosthène retira brusquement ses mains et se retourna du côté de la fenêtre.

— Laisse-moi, grommela-t-il, je n'ai qu'une chose à te dire : c'est que ton Marcel me paiera cher l'affront qu'il nous a fait!

La malheureuse Camille recula jusque sur une chaise où elle s'affaissa en s'accoudant sur la table.

— Ah! murmurait-elle en sanglotant, je suis perdue, puisque tout le monde m'abandonne!

Son désespoir fendait le cœur du bonhomme de Lisle; il prit son grand courage, s'approcha de sa petite fille et lui tapant doucement sur l'épaule.

— Non, petiote, protesta-t-il, votre grand-père ne vous abandonne pas, venez avec moi, — et nous verrons, ajouta-t-il, en jetant autour de lui un regard de défi qui stupéfia Mme de Lisle, nous verrons si quelqu'un ose vous molester!...

En même temps il prenait Camille sous les bras et il était en train de la dodeliner comme une enfant, quand la porte s'ouvrit et Victoire entra précipitamment :

— Monsieur, dit-elle à Desrônis, Mlle Montéclair est malade... Il y a là une femme qui vient vous chercher. — Il paraît que ça presse.

On introduisit la personne qui apportait cette mauvaise nouvelle et qui n'était autre qu'une voisine chargée du ménage de la vieille fille. — Toute haletante, elle raconta qu'étant montée à midi dans le *capharnaüm* pour préparer le très modeste repas de tante Aurélie, elle l'avait trouvée immobile, la tête couchée sur sa table, au milieu de ses paperasses, et respirant à peine. Avec l'aide de la propriétaire de la maison, elle avait porté Mlle Montéclair sur son lit, mais jusqu'à présent la malade n'avait pas repris connaissance.

L'apparition de cette femme effarée et la gravité de l'événement qu'elle venait annoncer modifièrent brusquement l'état des esprits.

— C'est peut-être une attaque de paralysie, s'exclama Desrônis, il y avait quelque temps que çà la cherchait, et elle avait déjà eu un avertissement...

Tout en parlant, il s'élançait dans son cabinet et en revenait avec son chapeau et sa trousse de poche.

En entendant le récit de la femme de ménage, Camille était devenue très pâle, ses sanglots s'étaient arrêtés et elle serrait convulsivement le bras de son grand-père. Sosthène lui-même avait été secoué par cette nouvelle inattendue et il avait quitté l'embrasure de la fenêtre pour se rapprocher de sa sœur.

— Je cours à la ville haute, dit Amable.

— Attendez !... reprit Mme de Lisle, qui avait envisagé immédiatement les choses au point de vue pratique; si Mlle Montéclair reprend bientôt connaissance, comme je l'espère, il serait peut-être convenable qu'elle vît les enfants auprès d'elle... Sosthène et Camille sont ses héritiers; elle me l'a déclaré à plusieurs reprises, et

vous jugerez sans doute à propos de les appeler là-haut, dès que les circonstances le permettront.

— Oui, certainement répondit Desrônis, je vous ferai prévenir s'il y a urgence...

Il sortit et arriva dix minutes après à la maison de la côte Phulpin. Deux voisines étaient venues à bout de déshabiller la vieille fille et de la mettre au lit. Elle gisait au milieu des couvertures, dans une insensibilité complète, la face bouffie et livide, les pupilles immobiles et fixes. Le docteur reconnut les symptômes d'une apoplexie séreuse; l'épanchement avait eu lieu dans la partie gauche du cerveau. Amable essaya de pratiquer une saignée qui ne donna presque aucun résultat, puis il couvrit les jambes de sinapismes violents, et appliqua de la glace sur la tête. A la suite de ce traitement, Mlle Montéclair reprit peu à peu ses sens, mais il lui fut impossible de parler; la paralysie avait déjà envahi la langue et tout le côté droit du corps. Vers le soir, Amable fit appeler Sosthène et Camille, qui arrivèrent accompagnés de Mme de Lisle.

En entrant dans la petite chambre nue, meublée seulement du lit, de deux chaises et d'une table de nuit, Camille eut un douloureux serrement de cœur; elle s'approcha du chevet, tandis que Sosthène se tenait au pied du lit, et baisant au front la vieille fille :

— Tante Aurélie, s'écria-t-elle tendrement, c'est moi, me reconnaissez-vous?

La tante se tenait couchée sur le dos, la tête rigide posée carrément sur l'oreiller; toute la vie s'était réfugiée dans ses yeux qui s'animèrent d'une flamme plus vive au timbre de la voix de la jeune fille. Ils regar-

daient fixement les deux jeunes gens, et on devinait à l'illumination des pupilles, que la tante reconnaissait les enfants Desrônis. Son bras gauche, qui reposait sur la couverture, se souleva péniblement dans la direction du *capharnaüm* dont la porte était restée ouverte ; la main tendue semblait désigner quelque objet visible seulement pour elle, puis, les doigts écartés s'agitèrent sur les draps, comme s'ils eussent voulu exécuter encore leurs arpèges familiers. En même temps elle fit un effort énergique pour parler, mais son gosier ne laissa passer que des sons inarticulés : — Han ! han ! — et ses lèvres fatiguées redevinrent inertes ; l'air chassé de la poitrine gonflait les joues paralysées à chaque expiration et produisait un bruit analogue à celui que font les fumeurs en chassant la fumée de leur bouche.

— L'aphasie est complète, remarqua doctoralement Desrônis à l'oreille de Mme de Lisle, elle n'en a plus que pour deux ou trois jours...

Les yeux de la malade continuaient à regarder éloquemment Sosthène et Camille ; et de nouveau le bras gauche se soulevait dans la direction de la porte, et les doigts recommençaient leur pantomime.

— On dirait, reprit la perspicace Mme de Lisle, qu'elle veut nous montrer quelque chose... Regardez comme ses doigts s'agitent avec impatience.

— C'est purement machinal, répliqua obstinément le docteur, ce geste lui était familier, et l'habitude le reproduit mécaniquement, inconsciemment...

Il fut convenu que Camille resterait près de Mlle Montéclair et la veillerait avec l'aide d'une sœur de l'hôpital que Sosthène était allé chercher. On installa un

lit de sangle dans le *capharnaüm* et la jeune fille y passa la nuit, s'éveillant à chaque instant pour se rendre compte de l'état de la malade, et tressaillant nerveusement quand, dans le silence et l'obscurité, la vieille harpe, effleurée par mégarde, vibrait tout à coup, comme si elle eût été frôlée par un doigt mystérieux.

Le lendemain, la situation resta la même. Tante Aurélie, toujours couchée sur le dos, ne bougeait pas sa tête rigide ; mais elle reconnaissait parfaitement Camille, et n'acceptait que d'elle les tisanes ordonnées par le docteur. Toujours, à l'approche de la jeune fille, les yeux fixes devenaient plus parlants et toujours les doigts de la main gauche recommençaient leur manège. Vers minuit, Desrônis constata une aggravation, et, pris de scrupules religieux, il fit prévenir le curé de la ville haute, afin que la malade fût administrée le plus tôt possible.

Dès le matin, le prêtre arriva avec son enfant de chœur, et s'approcha seul de la tante qui restait plongée dans une sorte de torpeur. Les voisines étaient entrées derrière lui et s'étaient agenouillées dans le *capharnaüm* avec Camille et la sœur ; Desrônis et Sosthène, prenant des airs recueillis, s'étaient inclinés eux-mêmes sur le dossier de leur chaise. On commença les onctions, tandis que sur le balcon de la fenêtre ouverte, le merle, intrigué par tout ce remue-ménage, poussait de petits sifflements effarés, en sautillant sur son perchoir...

— La pauvre tante aura du moins été préparée à une bonne mort ! soupira Desrônis avec componction, tandis

que le prêtre se retirait avec les saintes huiles, et que les voisines évacuaient l'appartement.

Il était convaincu que Mlle Montéclair était maintenant « au bout de son rouleau » et qu'elle ne passerait pas la journée.

Il se disposait à rentrer avec Sosthène dans la chambre de la malade pour constater une dernière fois les progrès de l'épanchement séreux, quand la sonnette de l'entrée tinta doucement. Il alla ouvrir lui-même et recula d'indignation en reconnaissant, malgré l'obscurité du couloir, la silhouette de Marcel Boisselier. Le jeune homme, de son côté, à la vue de Desrônis, avait eu un tressaillement involontaire.

— Comment osez-vous vous présenter ici, monsieur? demanda Desrônis d'une voix sourdement irritée.

— J'apporte à Mlle Montéclair une lettre que m'écrit son avoué, répliqua Marcel en se remettant peu à peu de son trouble.

— Donnez! reprit brièvement le docteur.

— Pardon, monsieur, mais il s'agit d'affaires personnelles à Mlle Aurélie, et c'est à elle-même que je désire parler.

— C'est impossible, monsieur, elle se meurt.

Tandis qu'ils s'entretenaient à voix basse, ils étaient arrivés dans le *capharnaüm*, et sur un geste de son père, Sosthène avait fermé la porte de la chambre à coucher.

— Elle se meurt? répéta Marcel abasourdi... Elle se meurt! Pauvre femme, au moment où je venais lui apprendre que son procès est enfin gagné!

— Elle a gagné son procès! s'écria le docteur.

— L'arrêt de la Cour a été rendu avant-hier, et cette fois il est définitif. En même temps, Marcel tirait de sa poche la lettre de l'avoué, et l'ouvrait devant Desrônis, tandis que Sosthène, surexcité par cette nouvelle inattendue, se rapprochait curieusement de son père et du jeune Boisselier. — Voici la copie du dispositif, continuait ce dernier, et d'une voix très nette, bien qu'un peu tremblante, il lisait aux deux Desrônis ébahis les principaux considérants de l'arrêt :

« Attendu que le refus injuste du Domaine, contre lequel la demoiselle Montéclair a dû, pendant un demi-siècle, lutter devant toutes les juridictions, a été le seul obstacle à la perception des fruits, et attendu que l'État ne peut opposer à la demanderesse une non-jouissance dont il est le seul auteur...

« Sans rappeler toutes les péripéties d'une lutte inégale dans laquelle il a fallu à une femme dénuée de ressources une constante énergie pour faire triompher ses droits, attendu qu'il est évident qu'indépendamment des privations de jouissance subies par la demoiselle Aurélie Montéclair, un grave préjudice lui a été causé...

« Par ces motifs, la Cour, parties ouïes et M. l'avocat général en ses conclusions, statuant en vertu de l'arrêt de cassation du 2 avril 1864, sans s'arrêter ni avoir égard aux conclusions du Domaine, confirme le jugement frappé d'appel ; — dit que les droits de propriété de ladite demoiselle Montéclair sur les 560 hectares de grèves, choisis par elle sur le territoire de Moidrey ayant été souverainement consacrés, elle a droit aux fruits indûment perçus par l'État à partir du jour de sa

demande en revendication ; — fixe au 22 mai 1834 le départ des restitutions de fruits et des dommages-intérêts ; — fixe à 50,000 francs la somme due annuellement à Mlle Montéclair, pour lesdits fruits et dommages, à partir de ladite année 1834, jusqu'au jour de la délivrance effective ; — condamne l'État aux dépens. »

— 50,000 francs par an depuis 1834 ! s'exclama sourdement Desrônis, cela fait déjà en trente ans 1 million et demi...

— Sans compter les intérêts accumulés, ajouta Marcel ; mais ce n'est que l'accessoire... Les grèves de Moidrey, enrichies par des dépôts de tangue, se vendent actuellement 5,000 francs l'hectare, au bas mot, ce qui donne une valeur vénale de près de 3 millions...

— Tante Aurélie serait quatre fois millionnaire !... murmurèrent ensemble Desrônis et Sosthène.

— Oui, au moins, reprit Marcel en secouant la tête, et penser que cette pauvre femme, qui a combattu toute sa vie pour défendre ces 4 millions, va mourir sans savoir seulement qu'ils sont maintenant bien à elle !... C'est cruel !... Croyez-vous qu'elle n'ait plus assez de connaissance pour apprendre au moins le gain de son procès avant de mourir ?

La lecture de l'arrêt et la supputation des millions gagnés avaient amené une détente dans les sentiments hostiles des deux Desrônis.

— Peut-être pourra-t-elle encore vous entendre ? répondit le docteur d'un ton conciliant ; il serait trop dur de la priver de cette suprême consolation !... attendez, je vais voir où elle en est.

Il passa dans la chambre à coucher, puis au bout

d'une minute il reparut sur le seuil et fit de la main signe à Marcel qu'il pouvait entrer.

— Elle voit et elle entend encore! chuchota-t-il.

Quand le jeune Boisselier parut, Camille était agenouillée et occupée à remettre en ordre les couvertures dérangées pour l'administration de l'extrême-onction. En l'apercevant elle se releva, toute tremblante, et resta effarée. Marcel s'était approché du lit où Aurélie Montéclair gisait, les yeux fixes, le bras gauche hors des draps et la tête immobile.

— Tante Aurélie, s'écria-t-il, me reconnaissez-vous?

Une lueur plus vive du regard de la mourante lui fit comprendre qu'elle l'avait reconnu et qu'elle l'entendait.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, poursuivit-il lentement, vous avez gagné votre procès devant la Cour... Voici l'arrêt définitif... La Cour vous adjuge les grèves et 1 million et demi de dommages-intérêts.

A mesure qu'il parlait, les yeux de la moribonde s'illuminaient et une faible rougeur colorait ses pommettes amaigries. Ses pupilles dilatées ne quittaient plus Marcel et Camille; ses lèvres frémissaient et un souffle d'air gonflait ses joues; en même temps sa main gauche se soulevait de nouveau dans la direction de son cabinet de travail, et ses doigts s'agitaient.

Les deux jeunes gens la regardaient avec une douloureuse angoisse; tout d'un coup, ils virent ses yeux s'humecter et des larmes rouler sur ses joues; sa poitrine fut agitée par une contraction violente; elle faisait de visibles efforts pour parler, mais son gosier était déjà paralysé et aucun son n'arrivait sur ses lèvres;

alors un spasme plus effrayant la secoua tout entière, et un profond soupir sortit de sa bouche crispée ; puis tout se figea dans une immobilité de pierre. L'éclat de ses yeux s'était éteint et, dans ce suprême effort, elle venait d'exhaler son dernier souffle de vie.

L'implacable et victorieuse adversaire du Domaine, la propriétaire des grèves de Moidrey reconquises après une lutte de cinquante années, Isaure-Héloïse-Aurélie Montéclair était morte.

— Voyons, qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces histoires de procès et de millions? demanda le docteur Boisselier à Marcel, qui déjeunait seul, au retour de l'enterrement de tante Aurélie.

C'était la première fois qu'il adressait la parole à son fils depuis l'aventure du bal de Renesson; il ne lui pardonnait pas de l'avoir brouillé avec la Préfecture en coulant à fond le projet de mariage qui tenait au cœur de Mme Herbillon. Pendant huit jours, il lui avait battu froid, mais la vue de l'interminable convoi de Mlle Montéclair l'avait ramené à des dispositions plus conciliantes. Toute la ville avait voulu assister au service funèbre de cette vieille fille devenue quatre fois millionnaire. Cette grosse fortune qui allait échoir aux enfants Desrônis, avait brusquement changé les sentiments de la population de Villotte. Il y avait eu comme un coup de vent emportant soudain les rancunes et les préventions, et établissant un courant de

bienveillance dans la direction du logis Desrônis. Le prestige d'Amable refleurissait et par contre la popularité de Boisselier commençait à baisser. En homme habitué à tâter le pouls des foules, l'ambitieux docteur sentait ce revirement et ne laissait pas d'en être inquiet.

— Oui, répéta-t-il, en affectant des airs indifférents et détachés, qu'y a-t-il au fond de ce conte des mille et une nuits ?

— Ce n'est pas un conte, répondit le jeune homme, mais une réalité palpable..., j'ai reçu ce matin l'expédition en forme de l'arrêt de la Cour... L'État n'a plus qu'à s'exécuter en délivrant aux ayants droit cinq cents hectares de bonnes terres, et en leur payant 1 million et demi à titre de dommages-intérêts.

— Et qui va bénéficier de cette fortune ?

— Les jeunes Desrônis, sans aucun doute... De tout temps Mlle Montéclair avait manifesté l'intention d'instituer pour ses légataires Sosthène et sa sœur.

— Ha ! ha ! murmura Boisselier en caressant sa barbe. — Leur notaire doit savoir déjà à quoi s'en tenir ?

— Non, maître Boblique n'a reçu aucun acte testamentaire, mais je suis certain que Mlle Aurélie avait mis ses affaires en ordre ; elle m'avait consulté un soir, je lui ai préparé un modèle de testament olographe et je lui ai même apporté une feuille de papier timbré afin qu'elle pût le transcrire... Du reste, on sera fixé tantôt définitivement, car avant d'apposer les scellés, il est probable que le juge de paix se livrera à une perquisition afin de découvrir le testament...

Le docteur Boisselier était redevenu silencieux ; il allait et venait par la salle à manger, tortillant sa barbe et roulant dans sa tête des idées dont la gestation semblait pénible, car son front se plissait et ses lèvres se pinçaient, à mesure qu'il procédait à cette laborieuse opération.

— Marcel, dit-il au bout de quelques minutes, je ne t'ai adressé aucun reproche depuis ta coupable escapade de Renesson, mais tu as bien dû comprendre à mon silence combien j'étais peiné de cette affaire... Il m'en coûte de revenir sur le passé, néanmoins je déteste les équivoques et il faut absolument que nous sortions de l'impasse où ton imprudence nous a jetés.

Marcel avait cessé de manger et regardait son père avec une curiosité inquiète.

— Oui, continua le docteur, ton escapade a produit un effet fâcheux... On en jase dans la ville... Je suis très ennuyé, très contrarié, et je me demande,... bien que cela me soit très désagréable... si, jusqu'à un certain point, nous ne sommes pas tenus d'offrir une réparation aux Desrônis?...

— Certainement, balbutia Marcel en rougissant, mais...

— Étant donné mes rapports avec Amable, j'avoue qu'il me serait dur d'en passer par là... D'un autre côté, je me dis que l'opinion publique est très montée... Nous ne lui donnerons satisfaction qu'en réparant le tort que tu as fait à cette jeune fille... Et dame, la seule réparation possible, ce serait le mariage!...

— Tu veux que je demande Camille en mariage? s'écria Marcel effaré.

— Je ne veux rien, moi, entendons-nous !... Je subis la pression des événements et je t'assure bien que c'est à mon corps défendant !... Ce n'est certes pas le mariage que j'avais rêvé, mais enfin cette démarche, conviens-en ne serait pas pour toi bien pénible, puisque tu as du goût pour la jeune fille.

— Oui, je l'aime et de toutes mes forces, répondit le jeune homme après avoir poussé un profond soupir... Il y a huit jours, j'aurais accepté avec bonheur ta proposition, mais aujourd'hui, hélas ! cela me semble impossible.

— Impossible ! et pourquoi ?...

— Mon Dieu, tout simplement parce que Camille est maintenant une héritière... En allant demander sa main, j'aurais l'air de spéculer sur la situation embarrassante où je l'ai mise par mon imprudence, et le docteur Desrônis ne manquerait pas de m'accuser d'un honteux calcul... Tiens, j'en rougis, rien que d'y penser !...

— Allons donc ! je te parle raison et tu me réponds par des billevesées romanesques... Nous sommes, Dieu merci, à l'abri de pareils soupçons !... L'argent pour moi est de la paille ! déclama sentencieusement le docteur Boissier, et les questions d'intérêt n'ont pas de place dans la balance où je pèse mes devoirs... Tu aimes Mlle Desrônis, tu l'as compromise, tu dois l'épouser... C'est fatal !. .

— Dans la situation actuelle, mon devoir est de me taire, répliqua Marcel avec un accent de douloureuse résignation.

— Tu ne veux pas parler toi-même, ton orgueil l'emporte sur ton affection ?... Eh bien, soit, malgré

mes légitimes rancunes, malgré mes répugnances, je mettrai de côté tout amour-propre plutôt que de transiger avec l'honneur... Je te donne jusqu'à ce soir pour réfléchir, mais ce délai expiré, je te préviens que j'irai moi-même offrir à Desrônis la juste réparation que nous devons à sa fille...

— Père, ne fais pas cela, attends encore!... protesta Marcel consterné.

— Attendre quoi?... que le testament soit rendu public?... Non, non, la démarche que nous ferons sera plus honorable pour nous, si nous l'effectuons avant que Camille soit en possession de sa fortune. Ce soir, à six heures, que tu le veuilles ou non, je traverserai la rue et j'irai frapper à cette porte qui serait restée celle d'une maison amie, s'il n'avait dépendu que de moi...

Là-dessus le docteur Boisselier sortit majestueusement de la salle à manger, laissant son fils dans un état de trouble indéfinissable. Autant il avait souhaité le succès de l'instance engagée par Mlle Montéclair, lorsqu'il espérait que la vieille fille resterait longtemps encore l'unique possesseur des millions si laborieusement disputés à l'État; autant il avait été joyeux en recevant le dispositif de l'extrait de la Cour; autant il déplorait l'heureuse issue du procès, maintenant que tante Aurélie était couchée dans la tombe et que Camille allait être proclamée son héritière. — Jusque-là les obstacles qui le séparaient de la jeune fille ne lui avaient point paru infranchissables; en rentrant à Villotte, après l'aventure des Goulinvaux, il avait eu le ferme espoir que les difficultés s'aplaniraient et que le père de Camille et le sien, finiraient par comprendre

qu'il fallait mettre fin à leurs rancunes et consentir à un mariage rendu indispensable. Mais, à l'heure présente, les millions de Moidrey se dressaient entre lui et Camille, et il était certain qu'Amable Desrônis, ébloui par cette fortune inespérée, repousserait avec dédain les propositions des Boisselier. Marcel serait éconduit et il aurait par surcroît, aux yeux du monde, l'air d'avoir agi dans toute cette affaire comme un vulgaire coureur de dot... Plus il réfléchissait à cette situation inextricable, et plus il la jugeait mauvaise pour lui. Il quitta son déjeuner, dont il lui était maintenant impossible d'avaler une bouchée, et il se dirigea vers la maison de la côte Phuipin, où, en sa qualité de mandataire de l'avoué de la défunte, il avait rendez-vous avec le notaire Boblique, et le juge de paix qui devait procéder à l'apposition des scellés. . . . . .

Dans le *capharnaüm* de tante Aurélie tout est resté dans le même désordre qu'aux jours où la vieille fille compulsait encore les dossiers de son procès. Au retour de l'enterrement, la femme de ménage s'est bornée à ouvrir les fenêtres et à mettre à l'air les matelas du lit où la morte a passé sa dernière nuit, enveloppée de son suaire. — L'antique harpe dorée repose toujours dans son encoignure, les mêmes monceaux de paperasses encombrent encore la table du piano; sur le balcon, le merle sautille dans sa cage d'osier, excité et tantalisé par une odeur de chasselas mûr qui lui arrive des treilles des jardins d'en bas. — Au moment où

Marcel pénètre dans l'appartement, maître Boblique et le juge de paix s'entretiennent près de la fenêtre, tandis que le greffier dispose ses feuilles de papier timbré sur la table ronde, et prépare l'en-tête de son procès-verbal. Les Desrônis, n'étant aux yeux de la loi, que des étrangers, n'ont pas été convoqués à cette cérémonie; toutefois Sosthène en sa qualité de clerc de maître Boblique a jugé convenable d'y assister; appuyé au balcon, il contemple les jardins de la ville haute et les vignobles de Corotte en attendant l'ouverture des opérations.

— Puisque nous voici au complet, dit le notaire en voyant entrer Marcel, je pense, monsieur le juge de paix, qu'avant de mettre les meubles sous scellés, il convient de procéder à la recherche du testament de la défunte.

— Juste! parfaitement juste! répond le magistrat, nous allons nous livrer aux perquisitions nécessaires... Je présume que Mlle Montéclair n'a pas eu l'insigne maladresse de décéder intestat.

— Je suis certain qu'elle a pris ses dispositions, affirme Marcel, j'ai moi-même minuté à sa prière un projet de testament olographe.

— Allons, messieurs, ne perdons pas de temps, s'écrie maître Boblique, et ouvrons d'abord le secrétaire...

On fait tourner la clef dans la serrure rouillée et on vide les tiroirs un à un sur la table ronde. — Les vénérables reliques de tante Aurélie s'éparpillent dans un rayon de soleil venant de la fenêtre : — médaillons aux figures à demi effacées, modestes bijoux datant de

l'époque où elle était jeune fille, bracelets de velours noués par une boucle d'acier, paroissiens aux fermoirs ternis, sachets de satin exhalant l'odeur d'un siècle défunt, écrins contenant les décorations du général Montéclair; — tous ces pieux souvenirs d'un temps lointain sont étalés sous les regards indifférents des hommes de loi qui les effleurent d'un doigt dédaigneux.

— Il n'y a rien dans le secrétaire, murmure le tabellion désappointé, Sosthène, replacez ces vieilleries dans les tiroirs, et passons à un autre meuble...

Et ainsi successivement les quatre plumitifs, pris d'une activité fiévreuse fouillent l'armoire de chêne, la commode ventrue aux encoignures de cuivre, le chiffonnier de bois de rose. Les livres sont secoués et feuilletés en vain; les dossiers sont compulsés un à un et un nuage d'antique poussière flotte dans le soleil au-dessus des têtes affairées... Pas de trace de testament. Marcel commence à respirer plus à l'aise, et involontairement, à l'encontre des autres assistants, il fait des vœux pour que Mlle Montéclair ait égaré le projet qu'il a lui-même préparé.

— C'est étrange! dit le notaire en sortant tout poudreux d'un placard où il a remué en vain des monceaux de vieux papiers de musique... Il ne nous reste plus qu'à visiter le cartonnier!... Au tour des cartons maintenant, dont on répand lentement le contenu sur la table... Tout à coup Sosthène qui apporte à cette perquisition un zèle ardent dont il n'est pas coutumier, pousse une exclamation joyeuse.

— Le voici! s'écrie-t-il en tendant au notaire une

large enveloppe carrée, sur laquelle on lit écrit en belle bâtarde : « Ceci est mon testament. »

Le notaire assujettit ses lunettes, ouvre lentement l'enveloppe en faisant remarquer qu'elle n'est pas cachetée, puis en tire une demi-feuille de papier timbré, qu'il déploie avec vivacité.

Et les cinq têtes se penchent au-dessus de cette demi-feuille jaunie, qu'emplit tout entière la grosse écriture énergique de tante Aurélie, et il se fait, tandis qu'ils lisent tout bas la teneur du testament, un religieux silence, interrompu seulement par le merle, que l'odeur des chasselas grise de plus en plus et qui lance à travers sa cage une succession de coups de sifflet, singulièrement sonores.

La lecture est finie ; le notaire ébauche une moue chagrine, le juge de paix et le greffier secouent doctement le menton, Sosthène regarde d'un air ébahi toutes ces têtes dodelinantes, et maître Boblique, après avoir tourné en tous sens la feuille de papier timbré, la laisse tomber négligemment sur la table...

Quant à Marcel, il a déjà pris son chapeau, il descend l'escalier quatre à quatre et gagne précipitamment la maison paternelle.

Au moment où il rentre au logis, il se heurte au docteur Boisselier qui le retient par le bras.

— Marcel, dit ce dernier en tirant sa montre, il est près de six heures, as-tu réfléchi ?

— Oui, père...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ferai ce que tu voudras.

VI

Depuis le jour où il avait appris l'heureuse conclusion du procès de tante Aurélie, Amable Desrônis nageait dans une atmosphère de félicité et d'émerveillement. Le tour nouveau et subit qu'avaient pris les événements lui semblait tenir de la féerie, et il se tâtait de temps à autre pour bien s'assurer qu'il n'était pas simplement le jouet d'un beau rêve. Il avait grand'peine à dissimuler ses sentiments d'orgueilleuse jubilation et à maintenir sur sa physionomie le masque de dignité et de tristesse que lui imposaient les convenances, après la mort de celle qui lui laissait un héritage de 4 millions. — A chaque instant il s'arrêtait au milieu de ses soupirs de commande, pour songer en son par-dedans : « Te voilà donc millionnaire! » car il ne séparait pas son sort de celui de ses enfants et, dans son naïf égoïsme, il disposait déjà de cette fortune inespérée comme si elle lui eût appartenu en propre. — Il éprouvait une jouissance non pareille, en constatant à chaque minute les changements à vue qui s'opéraient à son égard dans les façons d'être des gens de Villette. Le vent de la

considération recommençait à souffler de son côté; Amable en était tout gonflé d'aise et d'orgueil. Depuis deux jours les cartes des notables de Villotte pleuvaient chez lui, et ce matin, à l'enterrement, il avait pu mesurer le rehaussement de son prestige aux nombreuses poignées de main qu'il avait reçues pendant la cérémonie.

Rentré chez lui, il s'était enfermé dans son cabinet en compagnie de Camille, et il attendait avec de doux battements de cœur le retour de Sosthène, afin de connaître les résultats des perquisitions du juge de paix et le texte exact du testament. S'il n'eût écouté que son impatience il aurait suivi son fils dans le *capharnaüm* de tante Aurélie, mais il avait compris qu'il était décent de ne pas se montrer en public, le jour même où il venait de rendre les derniers devoirs à la bienfaitrice de sa famille ; d'ailleurs Sosthène lui avait fait remarquer qu'il n'avait pas qualité pour assister à l'apposition des scellés et qu'il devait s'abstenir, sous peine de passer pour un intrus.

Il se promenait de long en large dans la pièce tendue de papier vert et ornée de deux bibliothèques pleines de livres, tandis que Camille, en grand deuil, assise sur le divan, les yeux tout gros de larmes, songeait au brusque départ de la tante et aux tristes événements de la semaine. Seule de la maison, Camille n'avait pas subi l'enivrement que les millions de la défunte avaient causé à son père et à son frère. Au contraire, elle semblait en éprouver un redoublement de tristesse et d'inquiétude. Elle aussi sentait que tout cet argent mettait une barrière plus haute entre elle et Marcel, et elle

maudissait une fortune qui ne permettait plus désormais au fils du docteur Boisselier de rien tenter pour se rapprocher de celle qui allait devenir l'une des plus riches héritières de Villotte. Cette perspective, jointe au chagrin que lui causait la mort de Mlle Montéclair, la plongeait dans un abîme de réflexions navrantes et à chaque instant de douloureux sanglots lui montaient à la gorge.

Desrônis continuait sa promenade sans s'apercevoir de rien. Il était trop absorbé par l'agréable contemplation intérieure des splendides châteaux en Espagne qu'il édifiait déjà dans sa tête.

— D'abord il planterait là cette ingrate profession de médecin qui, depuis quelques années, ne lui avait valu que des déboires ; du même coup il quitterait cette maussade maison de la rue des Tanneurs qui ne lui rappelait que de pénibles souvenirs. Il se contenterait d'un pied-à-terre confortable à Villotte, et s'installerait à la campagne. Il avait justement quelque chose en vue : la propriété de Silmont était à vendre et c'était tout à fait son affaire : un joli château bâti au XVIIIe siècle, avec jardins, parcs, eaux vives, prairies jouxtant la rivière et trois hectares de futaie sur l'autre rive ; le tout à trois lieues de Villotte et à proximité de la station. Il pourrait satisfaire largement ses goûts de luxe et de grandeur ; il aurait un nombreux domestique, donnerait des fêtes, inviterait les châtelains du voisinage à ses chasses. En imagination il voyait déjà la forme de ses lettres d'invitation : un joli papier de Hollande avec un listel au coin, où on lirait gravé en bleu : « Château de Silmont. »...

Il en était là de son rêve, quand un sanglot échappé des lèvres de Camille et à demi étouffé sous le mouchoir, lui fit tourner la tête vers le divan. Depuis qu'il voyait en sa fille une future millionnaire, sa colère s'était considérablement radoucie, et il s'efforçait de lui faire oublier la rudesse avec laquelle il l'avait accueillie au retour de Renesson.

— Hein! s'écria-t-il, tu pleures encore? Voyons, ma chère, il faut se raisonner un peu!... Je comprends que tu regrettes cette pauvre Aurélie... Nous serions ingrats si nous agissions autrement... C'était une excellente fille, vaillante, énergique, dévouée, un peu originale et rétive, mais un cœur excellent, — elle nous l'a bien prouvé!... néanmoins songe qu'elle était d'âge à faire un mort... Elle avait soixante-quinze ans sonnés, et dame, quand on en arrive là, on ne peut plus compter que sur des jours de répit, on doit songer à plier bagage! — Et comme Camille ne répondait à ces considérations banales que par un redoublement de larmes et de sanglots, il s'approcha d'elle et lui tapant doucement sur l'épaule :

— Sois gentille, continua-t-il, ne te désole pas ainsi... Tu ne saurais croire comme cela me fait mal de te voir pleurer!... Je t'aime, fillette, je t'aime beaucoup malgré mes coups de colère... Si je t'ai rudoyée à ton retour, sois persuadée que c'était dans ton intérêt... Cela m'exaspérait de voir que, par pure étourderie, tu compromettais ta situation et ton avenir... Aujourd'hui tout cela est oublié... D'ailleurs les choses ont changé de physionomie. Avec ta magnifique fortune, tu auras toute la ville à tes pieds... et tu seras

libre de choisir qui tu voudras... Tu verras les Boisselier eux-mêmes venir implorer leur pardon... Mais tu te moqueras d'eux; tu peux te marier brillamment et tu ne te presseras pas... Songe que te voilà riche, maintenant, richissime!... Et avec la richesse, vois-tu, on mène le monde rien qu'en levant le petit doigt... Sèche donc tes larmes et viens embrasser ton père qui n'a jamais eu d'autre préoccupation que ton bonheur...

En même temps il se baissait pour la câliner et elle lui tendait le front machinalement, mais sans cesser de pleurer.

Il prit le parti de laisser s'écouler cette tristesse qui le gênait et il se remit à parler avec volubilité de ses projets pour l'avenir.

— Nous allons faire peau neuve, continua-t-il, nous tâterons d'une vie qui ne ressemblera en rien à cette existence de pleutre où nous étions obligés de liarder et de nous priver de tout... Nous aurons cheval et voiture; je t'arrangerai un nid où tu seras heureuse et fêtée comme une reine... Rapporte-t'en à moi, nous mènerons un train comme on n'en voit plus que dans les contes de fées, et je te donnerai des toilettes près desquelles les robes couleurs du temps de *Peau d'Ane* ne seront que des hardes bonnes pour une femme de chambre...

Il en était là de son discours quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à Sosthène essoufflé et consterné.

— Eh bien, s'écria le docteur en s'interrompant et en se retournant avec impétuosité vers son fils, et le testament?

— Il n'y a pas de testament, répondit Sosthène d'une

voix penaude et nous sommes volés comme dans un bois.

— Hein? reprit Desrônis ahuri, pas de testament? que me chantes-tu là?... Ce n'est pas possible!... Mme de Lisle m'affirmait encore avant-hier, qu'Aurélie lui avait parlé d'un testament déposé dans son cartonnier.

— Une feuille de chou! répliqua rageusement Sosthène en haussant les épaules; oui, une feuille de chou aurait plus de valeur que le chiffon de papier que nous avons trouvé... La tante, en effet, avait écrit ses dispositions, et elle nous léguait toute sa fortune... Seulement ce testament est resté inachevé; il n'est ni daté ni signé, et par conséquent nul aux yeux de la loi...

— Ça n'est pas croyable! protesta Desrônis qui devenait vert, ce que tu as vu là n'est qu'un projet, mais le titre authentique doit exister quelque part, j'en mettrais ma main au feu!...

— Tu te brûlerais les doigts, voilà tout... Nous avons cherché dans tous les meubles et dans tous les coins... Il n'y a — pas — de — testament... ni là-haut, ni dans les études des notaires de la ville... Il est évident que la tante en avait commencé un, mais elle ne l'a pas achevé, et comme elle n'a pas de parents, c'est l'État qui héritera des millions...

— L'État! cria Amable exaspéré, mais ce serait souverainement injuste, ce serait une odieuse spoliation!... Il est clair comme le jour que la tante avait l'intention de nous léguer sa fortune; elle l'a dit à qui voulait l'entendre, elle l'a écrit de sa main... C'est un commencement de preuve cela; je plaiderai, j'irai devant la Cour de cassation, s'il le faut!...

— Et tu perdras !... La loi est formelle : « Le testament olographe ne sera pas valable, s'il n'est écrit en entier, *daté et signé de la main du testateur*... » Article 970 du code... Il n'y a pas à aller contre ça.

— C'est une iniquité !

— D'accord, mais il y a encore quelque chose de plus révoltant, c'est l'égoïsme et la sottise de cette vieille folle qui commence un testament et s'arrête avant la signature, sans songer qu'elle peut mourir du jour au lendemain !

— Sosthène ! s'exclama derrière lui Camille, ce que tu dis là est indigne !...

Elle s'était brusquement levée et s'avançait en dardant sur les deux hommes ses yeux étincelants et irrités.

Elle avait écouté le commencement des explications de son frère sans manifester la moindre émotion ; à mesure que Sosthène parlait, il lui semblait au contraire que son angoisse diminuait, et qu'une lueur d'espérance se rallumait au dedans d'elle ; mais, quand elle entendit le jeune homme injurier la pauvre tante Aurélie, un bouillonnement de colère lui monta à la tête, et, saisissant violemment le bras du coupable :

— Je te défends, continua-t-elle, de parler ainsi d'une femme qui ne t'a fait que du bien !... C'est lâche... C'est de la méchanceté !

— De quoi te mêles-tu, toi ? répliqua rudement Sosthène, ce qui est lâche et méchant, c'est de leurrer les gens de l'espoir d'une succession, et de les laisser ensuite sans un sou, après leur avoir fait venir l'eau à la bouche.

— Est-ce la faute de la pauvre tante si elle a eu une attaque de paralysie avant d'avoir pu tout terminer?... Ce testament commencé prouve combien elle a pensé à nous.

— Elle aurait dû y penser moins et nous laisser un acte en règle... M. Boblique, le juge de paix, tous ces messieurs en étaient stupéfaits. Il n'y avait de content que ce drôle de Marcel qui est parti en se frottant les mains...

— Tu le calomnies! s'écria impétueusement Camille. Marcel est un garçon qui a du cœur, lui!...

Jusque-là Amable Desrônis avait assisté à cette discussion sans dire un mot. La nouvelle apportée par Sosthène l'avait complètement atterré. — Assis près de son bureau, l'œil terne et les bras pendants, il semblait écouter intérieurement le lamentable écroulement de ses beaux rêves de luxe et de grandeur. Le nom de Marcel le tira de sa stupeur et le fit bondir sur sa chaise, comme s'il eût reçu la décharge d'une pile électrique. En entendant Camille défendre le fils de Boisselier, toutes ses rancunes se réveillèrent. Il avait besoin de répandre sur quelqu'un la colère qu'avait amassée en lui cette soudaine déconvenue; ce fut Camille qui lui servit de bouc émissaire.

— Tais-toi! interrompit-il violemment, comment, après ta coupable conduite, oses-tu prononcer devant moi le nom du misérable qui t'a compromise?... As-tu perdu tout sentiment de pudeur?... Si, pour des raisons indépendantes de ma volonté, j'ai toléré ici ta présence, ne t'imagine pas que j'aie passé l'éponge sur tes fautes!... Non, je n'ai rien oublié ni rien pardonné!...

Maintenant que Camille n'héritait plus, elle redevenait une fille coupable et inexcusable.

— Comment se trouvait-il là, ce Boisselier? poursuivit-il en gesticulant, pourquoi venait-il nous insulter et nous braver jusque dans la maison d'Aurélie?

— Vous oubliez, murmura Camille, qu'il s'occupait du procès de la tante, et qu'il défendait ses intérêts à Paris...

— Ah! oui les intérêts d'Aurélie! reprit Amable en ricanant, et surtout les siens!... Il soignait la tante et il te faisait la cour, parce qu'il croyait que tu serais l'héritière des millions... C'était pour cela qu'il venait espionner là-haut... Mais à présent qu'il n'y a plus de testament, il va retourner sa veste et se moquer de nous... Je les connais, moi, les Boisselier, je les connais comme si je les avais faits!... Si tu crois, malheureuse, qu'il s'inquiétera de toi désormais et qu'il songera à réparer ses torts, tu te trompes lourdement... Tu en seras pour ta courte honte, et nous autres, nous deviendrons grâce à toi la risée de la ville... Espères-tu l'amadouer en vantant son grand cœur et son noble caractère, pauvre dupe?...

— Je ne veux rien, je n'espère rien, répondit Camille d'une voix brisée, je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse pleurer en paix!...

Elle étant allée se rasseoir sur le divan, le front dans ses mains, les lèvres tremblantes, la poitrine gonflée, et ils étaient redevenus tous silencieux. Sosthène se rongeait les ongles avec dépit, Desrônis s'était remis à arpenter nerveusement son cabinet, la tête basse, les bras croisés, le dos courbé, comme un homme qui pié-

tine rageusement les débris de ses illusions. Les derniers rayons du couchant, qui pénétrajent à travers les fenêtres à petits carreaux, éclairaient d'une lueur mélancolique l'écroulement des rêves de la famille Desrônis, et, dans un flot de lumière rose, la grande photographie de Fanny semblait contempler d'un regard compatissant les déboires de « l'époux inconsolable ». Tout à coup dans la morne tranquillité de la maison, le faible tintement de la sonnette de la porte d'entrée monta du fond du couloir et fit tressaillir les trois Desrônis. Il y eut un nouvel intervalle de silence, puis la porte du cabinet s'ouvrit toute grande et Victoire annonça d'une voix effarée :

— Messieurs Boisselier!

Amable s'arrêta net au milieu de sa promenade et resta figé en face de la porte; Sosthène se dressa sur ses ergots comme un jeune coq en colère, et Camille releva précipitamment la tête, montrant en pleine lumière sa figure pâlie et ses grands yeux bleus humides. Pendant ce temps, les deux Boisselier s'avançaient : — le docteur boutonné jusqu'au menton, l'air majestueux et la main droite passée dans sa redingote au revers enrubanné; — Marcel très ému, et se dissimulant timidement derrière son père.

— Bonjour, messieurs, dit Boisselier; mademoiselle, je vous présente mes devoirs...

Personne ne bougeait, il toussa pour s'éclaircir la voix et poursuivit :

— Desrônis, notre visite tardive doit vous surprendre.

— En effet, grogna Amable, je ne m'explique pas...

— Un moment! reprit le père de Marcel, en lui con-

pant la parole, tout vous sera expliqué... De déplorables malentendus ont jeté la discorde entre nous, je l'ai profondément regretté et ce n'est pas pour réveiller des souvenirs pénibles que je suis venu ici... Le passé est le passé... Mais si l'on oublie aisément les dissentiments politiques, on n'efface pas la mémoire des années heureuses de l'enfance et de la jeunesse... Permettez-moi d'invoquer les droits primordiaux et imprescriptibles de l'amitié pour vous soumettre une proposition de conciliation et de paix...

Desrònis ébaucha tout d'abord un majestueux geste d'indignation et de dénégation, puis, je ne sais quelle réflexion survenant, ce geste s'arrondit, s'adoucit et se transforma finalement en un mouvement résigné de la main, qui voulait dire : « Puisque vous voici, parlez, je consens à vous écouter. » — Ce fut ainsi du moins que Boisselier l'interpréta, car il continua avec le même accent solennel et emphatique :

— Mon fils a commis envers vous, dans la personne de *votre demoiselle*, une offense grave dont j'ai moi-même ressenti douloureusement le contre-coup... Peut-être, dans les circonstances présentes, des gens à l'esprit étroit et pusillanime, auraient-ils jugé à propos de se tenir sur la réserve ; mais mon caractère me met, je le suppose, à l'abri de tout soupçon fâcheux, et les questions d'intérêt n'ont pas de place dans la balance où je pèse mes devoirs !... (Il avait trouvé la phrase belle et il la servait de nouveau avec pompe à Desrònis...) Marcel a compromis étourdiment Mlle Camille, quand elle était dans une position de fortune à peu près aussi modeste que la nôtre, le devoir ordonne à mon fils de

vous offrir une réparation, sans se préoccuper des événements qui ont pu surgir...

En entendant cette fin de phrase entortillée, Desrônis eut un sursaut intérieur : « Ah ! ça, pensa-t-il, la croit-il donc encore millionnaire ou joue-t-il la comédie? » Il était sur le point d'interrompre la pompeuse harangue de son rival, quand une maligne et vindicative pensée lui traversa le cerveau comme un éclair ; il se mordit la langue et se tint coi, tandis que Sosthène regardait avec des yeux écarquillés le père Boisselier qui continuait son allocution d'un ton de prédicateur.

— Je viens donc, nous venons tous deux vous dire : Desrônis, oublions nos discordes d'un jour, jetons nos rancunes dans la tombe à peine fermée de la vénérable et regrettée Aurélie Montéclair, faites-nous l'honneur d'accorder la main de votre fille à mon fils qui l'aime passionnément — et, je me permets d'ajouter sans crainte d'être démenti, — qui est également aimé d'elle...

Amable Desrônis se tourna d'un air bon apôtre vers sa fille et de sa voix la plus douce :

— Est-ce vrai, Camille? demanda-t-il.

— Ah ! père, tu le sais bien, pourquoi me le demander? murmura-t-elle en devenant aussi rouge qu'elle était pâle tout à l'heure.

— Camille, s'écria Marcel en s'élançant vers la jeune fille et en lui prenant les mains, cette fois, rien ne nous séparera plus !...

Elle s'était levée ; ils restaient l'un en face de l'autre, balbutiant, rougissant et oubliant presque dans leur étreinte attendrie la présence des deux docteurs et de Sosthène.

— Touchant spectacle ! s'exclama Boisselier d'une voix mouillée, en se caressant complaisamment la barbe, touchant spectacle et bien fait pour réjouir le cœur des pères !...

Desrônis jetait à son tour un coup d'œil oblique vers le groupe des deux jeunes gens, et un sourire énigmatique s'accentuait au coin de ses lèvres, tandis qu'il reportait vers Boisselier ses regards où rayonnait une ironique lueur de satisfaction...

— Boisselier, commença-t-il lentement et en savourant sa vengeance par petites bouchées, je vous sais gré de votre démarche... Je vous avouerai sincèrement que je ne l'attendais plus, mais elle vous fait honneur... Je pense, comme vous, que là où il y a une question de devoir, il ne peut exister aucune question d'intérêt. D'ailleurs, qu'est-ce que la fortune ? une divinité capricieuse : aujourd'hui sa roue nous élève au pinacle et demain elle nous jette à terre...

— Juste, très juste, mon cher Desrônis !... acquiesça Boisselier avec un philosophique hochement de tête.

— De quel poids, reprit Amable, poursuivant son homélie, de quel poids peuvent peser de prosaïques questions d'argent en regard de l'affection de deux cœurs comme ceux de nos chers enfants ?...

— Aux yeux de l'honnête homme, l'argent n'est pas plus que de la paille ! répondit sentencieusement l'adjoint au maire de Villotte.

— Oui, reprit Amable en se pourléchant en son pardedans, que la fortune nous élève ou nous abaisse, nous devons subir ses hauts et ses bas avec la même mine souriante ; l'important est que notre cœur soit riche

d'amour, et notre esprit, élevé au-dessus des intérêts vulgaires... Je suis heureux de voir que vous pensez comme moi, sur ce point, puisque vous n'avez pas hésité à faire passer le bonheur de nos enfants avant toute autre considération.

— Je n'ai pas hésité une seconde ! affirma Boisselier avec magnanimité, j'ai dit à Marcel : « Que Camille possède les millions de tante Aurélie ou qu'elle n'ait que ses beaux yeux, l'honneur t'ordonne de demander sa main à Desrônis... Fais ce que dois ! »

— Hélas ! soupira Amable, c'est cette dernière hypothèse qui est vraie : Camille n'aura que ses beaux yeux.

— Plaît-il ? demanda Boisselier qui crut avoir mal entendu.

— En fait d'héritage, Camille ne recueillera que sa moitié dans le patrimoine de sa mère.

— Pardon, objecta le père de Marcel en se rembrunissant, et les millions de tante Aurélie, à qui donc iront-ils ?

— Ils retourneront à l'Etat, malheureusement pour nous !... Mlle Montéclair est décédée intestat, ou du moins elle n'a laissé qu'un testament informe et sans valeur. — Ne le saviez-vous pas ? ajouta Desrônis avec un perfide sourire.

— Et où diantre l'aurais-je appris ? grommela son interlocuteur devenu blême, qui me l'aurait dit ?

— Mais, votre fils... Il était présent aux constatations du juge de paix.

— Tu étais là ! s'écria Boisselier en interpellant Marcel avec une rage concentrée.

— Oui, père ! répliqua tranquillement le jeune homme

en gardant toujours dans sa main la main de Camille; mais j'ai jugé inutile de te parler de cela, ne l'as-tu pas répété encore tout à l'heure? Que Camille fût riche ou pauvre, l'honneur m'ordonnait de la demander à M. Desrônis... J'ai fait ce que je devais.

Boisselier resta quinaud. Il était pris dans ses propres filets, et si bien pris qu'il n'y avait plus moyen de se dédire. Un moment il se mordit silencieusement les lèvres et tortilla machinalement sa barbe, puis après avoir lancé un regard furieux à son fils, il choisit le bon parti : celui de la résignation.

— Et tu as bien fait, s'exclama-t-il d'un ton funèbre. — Il ouvrit paternellement ses bras, et serrant avec ostentation les deux jeunes gens sur son cœur, il déposa un rapide baiser sur le front de Camille. Puis il se tourna vers Amable, et lui tendant la main avec un geste théâtral : — Soyons amis, Desrônis!... déclama-t-il, sacrifions nos rancunes sur l'autel du devoir paternel!...

— A la bonne heure, songeait railleusement Sosthène en contemplant cette petite scène où, seul, il ne faisait pas sa partie, ça finit comme dans les comédies, tout le monde s'embrasse et tout le monde est content... Quand je dis content, c'est une manière de parler, car les deux vieux rient jaune et ne sont pas plus gais que moi!... Bah! je vais pousser ma pointe du côté de Fernande Herbillon!...

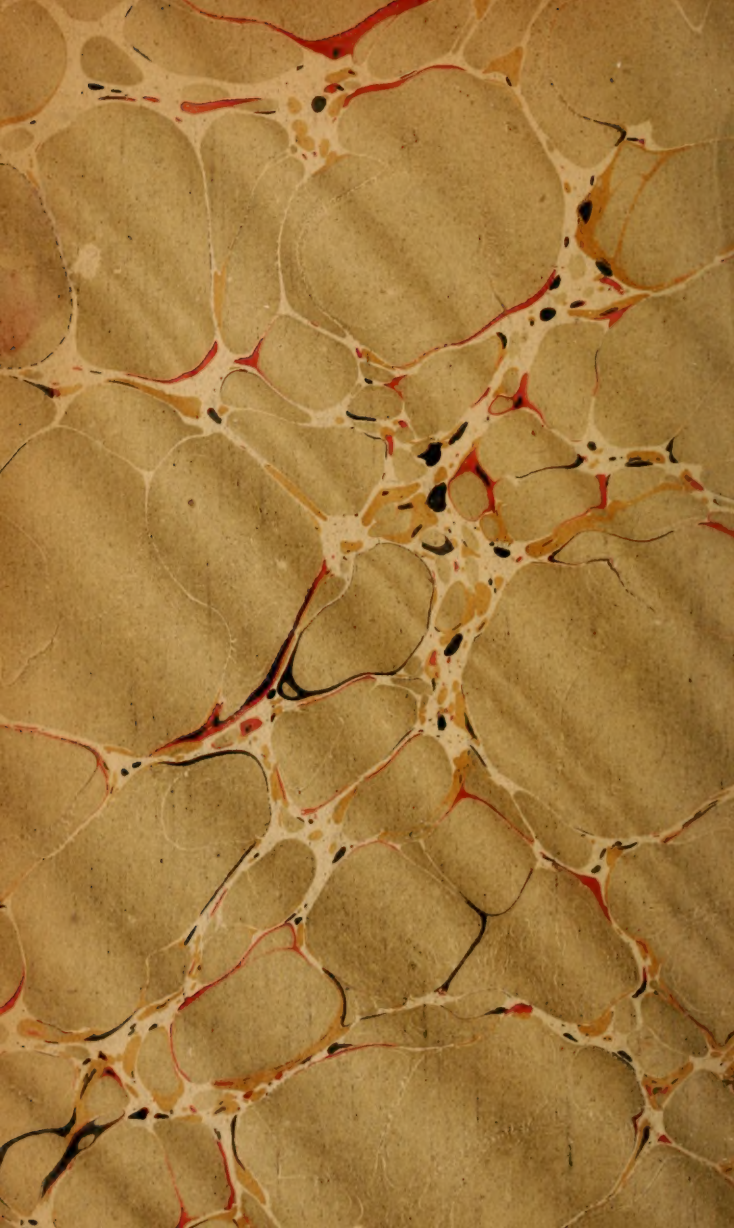
Le mariage de Marcel et de Camille eut lieu dans le mois qui suivit. Peu de temps après, Desrônis excité par Boisselier et armé du testament inachevé, menaça

d'un nouveau procès l'État qui s'était mis en mesure d'appréhender la succession en déshérence de Mlle Montéclair. Le Domaine, afin de prévenir une nouvelle instance, se montra conciliant et abandonna à titre de transaction 150,000 francs à chacun des enfants Desrônis. Il fit même grandement les choses et, après avoir été envoyé en possession des millions de la tante Aurélie, il consentit à l'érection d'un monument funèbre au plus bel endroit du cimetière de Villotte. Le tombeau en marbre noir et en granit vert, a la forme d'un sarcophage antique sur lequel se penchent deux statues allégoriques : la Justice et l'Administration, supportant dans leurs mains unies un médaillon représentant le profil de la défunte; au-dessous, sur la face principale du tombeau, on lit cette inscription rédigée par Boisselier :

A LA MÉMOIRE
D'ISAURE-HÉLOÏSE-AURÉLIE MONTÉCLAIR
DÉCÉDÉE LE 30 AOUT 1865.
AME ÉNERGIQUE ET VAILLANTE,
ELLE VÉCUT PAUVRE ET MOURUT MILLIONNAIRE.
L'ÉTAT,
DEVENU SON HÉRITIER,
LUI A ÉLEVÉ CE MONUMENT
OU ELLE REPOSE ENFIN, APRÈS UNE LUTTE DE
CINQUANTE ANNÉES.

Le monument a grand air; avec le squelette de la ville haute et le Café des Oiseaux, il fait partie des rares curiosités que les habitants de Villotte sont fiers de montrer aux étrangers.

PARIS. — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE. — 24556.



155793
LF
T415t
Author Theuriet, André
Title Tante Aurélie.
DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

G. E. STECHERT & Co.,
Alfred Hafner
New York